

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

L'ENVIE — LA COLÈRE

II

OUVRAGES

D'EUGÈNE SUE

Publiés dans la collection Michel Lévy

LA BONNE AVENTURE	2 vol.
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX	6 —
— L'ORGUEIL	2 —
— L'ENVIE. — LA COLÈRE	2 —
— LA LUXURE. — LA PARESSE	1 —
— L'AVARICE. — LA GOURMANDISE	1 —
GILBERT ET GILBERTE	3 —
LE DIABLE MÉDECIN	3 —
— ADÈLE VERNEUIL	1 —
— LA GRANDE DAME	1 —
— CLÉMENCE HERVÉ	1 —
LES FILS DE FAMILLE	3 —
LES SECRETS DE L'OREILLER	3 —

F. AUREAU. — Imprimerie de LAGNY.

LES SEPT
PÉCHÉS CAPITAUX

PAR

EUGÈNE SUE

— L'ENVIE — LA COLÈRE —

II

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

LES SEPT

PÉCHÉS CAPITAUX

L'ENVIE

XXXV

Au point de vue de Jacques, la chose était si énorme qu'elle devenait pour lui incompréhensible ; aussi dit-il naïvement à l'huissier :

— Comprends-tu, toi ?

— Mais, dame!... oui... répondit Bridou d'un air de méchante bonhomie : madame ton épouse a fait cadeau de tes sapins aux inondés... Pas vrai, Madame... c'est ça ?

— Oui, Monsieur.

Bastien, suffoqué par la surprise et par la colère, ne put d'abord que balbutier en regardant sa femme d'un air furieux :

— Vous... avez... osé... comment ! Vous...

Puis, frappant du pied avec rage, il fit un pas vers sa femme

en crispant ses gros points d'un air si menaçant, que l'huissier se jeta au-devant de lui en s'écriant :

— Allons, Jacques... que diable !... tu n'en mourras pas, mon vieux... c'est un cadeau de deux mille francs environ que ton épouse a fait aux inondés.

— Et vous croyez que ça va se passer comme ça?... reprit Jacques en tâchant de se contenir... Mais vous êtes donc devenue folle à lier?... Ce carnage de ma sapinière devait me sauter aux yeux en arrivant... vous avez donc oublié ça, hein?...

— Vous eussiez été ici, Monsieur, répondit doucement Marie, de crainte d'irriter encore Bastien, comme moi, vous eussiez été témoin de cet horrible désastre et des maux qu'il a causés, que vous auriez fait ce que j'ai fait... je n'en doute pas...

— Moi !... tonnerre de Dieu !... quand j'ai déjà une partie de mes meilleures terres ensablées?...

— Mon Dieu... Monsieur, il vous reste bien assez de terres et de bois... tandis que les malheureux que nous avons secourus étaient sans pain et sans abri...

— Ah çà ! mais c'est donc mon état à moi de donner du pain et des abris à ceux qui n'en ont pas?... s'écria Bastien exaspéré. Ma parole d'honneur, c'est à devenir chèvre... Tu l'entends, Bridou ?

— Tu sais bien, mon vieux, que les dames ne comprennent rien aux affaires, et qu'il vaut mieux qu'elles ne s'en mêlent point. Eh !... eh !... eh !... surtout des coupes de bois... répondit l'huissier avec un ricanement mielleux.

— Mais, est-ce que je lui ai dit de s'en mêler, moi ?... reprit Jacques Bastien dont la fureur s'exalta de nouveau ; est-ce que je pouvais seulement supposer qu'elle aurait jamais l'audace de... Mais non, non... il y a quelque chose là-dessous, il faut qu'elle ait la tête tournée... Ah ! tonnerre de Dieu !... j'arrive à temps. D'après cet échantillon-là, il paraît qu'il a dû se passer de drôles de choses ici pendant mon absence... Allons, allons... j'aurai de la besogne... heureusement, je suis bon là... et j'ai la *poigne* solide...

Marie, jetant sur Jacques un regard d'une douceur suppliante, lui dit :

— Je ne puis regretter ce que j'ai fait, Monsieur... seulement, ce que je regrette, c'est qu'une mesure qui me semblait devoir mériter votre approbation vous cause une vive contrariété. Du reste, ajouta la jeune femme en tâchant de sourire, je suis certaine que vous oublierez cette contrariété... en apprenant avec quel courage Frédérik s'est conduit lors de l'inondation... Il a, au risque de sa vie, sauvé Jean-François, sa femme et ses enfants d'une mort certaine... Deux autres familles du Val ont été aussi...

— Eh ! tonnerre de Dieu ! c'est justement parce qu'il avait payé de sa personne que vous n'aviez pas besoin, vous, de faire la généreuse à mes dépens et de payer de ma bourse ! s'écria le butor en interrompant sa femme.

— Comment ! reprit Marie, confondue de ce reproche, vous saviez que Frédérik...

— Avait été, comme tant d'autres, en bateau au secours des inondés... Parbleu ! on me l'a assez rabâché à Pont-Brillant... Voilà-t-il pas une belle affaire !... Qu'est-ce qui le forçait de faire cela ?... S'il l'a fait, c'est que ça lui a convenu ; eh bien ! tant mieux pour lui... d'ailleurs les papiers publics sont pleins de ces traits-là... Et encore... si le nom de mon fils avait au moins été mis dans le journal... à la bonne heure... ça m'aurait flatté...

— Il aurait peut-être eu la croix d'honneur, ajouta l'huissier d'un air narquois et sournois.

— Du reste, nous avons à en causer, de M. mon fils... et sérieusement... reprit Jacques Bastien. Mon compère Bridou vient aussi pour ça...

— Je ne vous comprends pas, dit Marie en balbutiant. Quel rapport monsieur Bridou peut-il avoir avec Frédérik ?

— Vous le saurez, car nous aurons demain à causer aussi de vous... et beaucoup... N'allez pas croire, voyez-vous, que l'affaire de mon millier de sapins passera comme une lettre à la poste. Mais voilà six heures... qu'on nous fasse dîner...

Et il sonna.

A ces mots, la jeune femme songea à l'argenterie portée à la ville et vendue en l'absence et à l'insu de son mari...

Seule avec Jacques, Marie eût souffert, avec sa résignation accoutumée, la colère, les injures, les menaces de cet homme; mais en songeant aux emportements auxquels il pouvait se livrer devant son fils et devant David... elle était avec raison effrayée des conséquences possibles d'une pareille scène.

Jacques Bastien reprit :

— Avez-vous fait faire bon feu dans la chambre de Bridou?... Je vous ai écrit qu'il passait plusieurs jours ici.

— Je croyais que vous partageriez votre chambre avec monsieur Bridou?... reprit madame Bastien. Sans cela je ne vois pas où loger Monsieur.

— Comment! et la chambre d'en haut?

— Mais c'est là que loge le précepteur de mon fils.

— Vous êtes encore bonne là, vous, avec votre précepteur!... Eh bien! il *décanillera* donc, ce cracheur de latin... et voilà!

— Je serais désolé de gêner, dit l'huissier, je préférerais... repartir...

— Ah çà!... Bridou... décidément nous allons nous fâcher, reprit Jacques; et s'adressant à sa femme d'un ton courroucé :

— Comment! je vous ai prévenue ce matin que Bridou passerait quelques jours ici, et rien n'est préparé?

— Encore une fois, Monsieur, où voulez-vous que je loge le précepteur de mon fils, si monsieur Bridou occupe sa chambre?

— *Le précepteur de mon fils*... reprit Jacques en gonflant ses joues et haussant les épaules, vous n'avez que ça à la bouche... faites donc la duchesse... Eh bien! le précepteur de votre fils ira coucher avec André... il n'en mourra pas...

— Mais, en vérité... Monsieur... dit Marie, vous ne pensez pas que...

— Ah çà! voyons... ne m'échauffez pas les oreilles, ou je m'en vas dire au cracheur de latin de filer à l'instant de ma

maison et d'aller voir sur la route de Pont-Brillant si j'y suis... Je ne serai donc pas maître chez moi... à la fin!... tonnerre de Dieu!...

Marie frissonna... Elle savait M. Bastien capable de chasser brutalement ce précepteur... Elle se tut un instant... puis, réfléchissant à l'inépuisable dévouement de David, elle reprit, en tâchant de contenir ses larmes :

— Soit... Monsieur... le précepteur partagera la chambre d'André.

— Vraiment! reprit Jacques d'un air ironique, c'est bien heureux...

— Et d'ailleurs, voyez-vous, Madame, ajouta l'huissier d'un air doucereux, un précepteur, c'est comme qui dirait un peu plus qu'un domestique... pas davantage... car c'est une personne à gages... sans cela je ne me serais pas permis de le faire... *décaniller*, comme dit ce gros farceur de Jacques.

Marguerite vint à ce moment dire que le dîner était servi. Bridou ôta sa blouse, passa la main dans ses cheveux jaunes, et offrit d'un air coquet son bras à madame Bastien, qui tremblait de tous ses membres.

Jacques Bastien jeta dans un coin son bâton de houx, garda sa blouse et suivit sa femme et l'huissier dans la salle à manger.

XXXVI

Lorsque madame Bastien, son mari et l'huissier entrèrent dans la salle à manger, ils y trouvèrent David et Frédérik.

Celui-ci échangea un regard avec son précepteur, s'approcha de Jacques Bastien et lui dit d'un ton respectueux :

— Bonjour, mon père... j'ai cru que vous vouliez rester seul avec ma mère, voilà pourquoi je me suis retiré dès votre arrivée.

— Il paraît que vos vapeurs sont passées, dit Bastien à son fils d'un ton sardonique, et que vous n'avez plus besoin de voyage d'agrément? C'est dommage... car je vous en mitonne, moi... de l'agrément.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon père...

Au lieu de répondre à son fils, Bastien, toujours debout, s'occupait de compter les assiettes placées sur la table; il en vit cinq, et dit rudement à sa femme :

— Pourquoi cinq couverts?

— Mais... Monsieur, répondit Marie, parce que nous sommes cinq.

— Comment cinq?... moi, Bridou, vous et votre fils, ça fait cinq?

— Vous oubliez monsieur David, dit Marie.

Jacques s'adressant alors au précepteur :

— Monsieur, je ne sais pas à quelles conditions ma femme vous a engagé... Quant à moi, qui suis le maître ici, je n'aime pas à avoir d'étrangers à ma table... Voilà mon caractère...

A cette nouvelle grossièreté, le calme de David ne se dé-

mentit pas; le sentiment de l'injure lui fit monter au front une rougeur involontaire, mais il s'inclina sans mot dire, et fit un pas vers la porte.

Frédérik, les traits colorés par l'indignation et par la douleur que lui causait ce nouvel outrage fait au caractère et à la dignité de David, s'apprêtait à le suivre; mais, à un coup d'œil suppliant de son ami, il s'arrêta.

A ce moment, Marie dit au précepteur :

— Monsieur David... monsieur Bastien ayant disposé de votre chambre pendant quelques jours, voudrez-vous bien consentir à ce que l'on vous dresse un lit dans la chambre du vieil André?... nous n'avons malheureusement pas d'autre logement...

— Rien de plus simple, Madame, répondit David en souriant; j'ai l'honneur d'être un peu de la maison... c'est donc à moi de céder à un étranger la chambre que j'occupe...

David, s'inclinant de nouveau, quitta la salle à manger.

Après le départ du précepteur, Jacques Bastien, n'ayant aucunement conscience de sa grossièreté, se mit à table, car il avait grand'faim, malgré la sourde colère qu'il ressentait contre sa femme et contre son fils.

On prit place : Jacques Bastien avait à sa droite Bridou, à sa gauche Frédérik, et en face de lui Marie.

Les angoisses de la jeune femme ne faisaient que changer de sujet d'une seconde à l'autre... Jacques allait s'apercevoir de la disparition de l'argenterie.

Un nouvel incident suspendit encore cette révélation.

Jacques Bastien, enlevant le couvercle de la soupière, dilatait d'avance ses larges narines, afin d'aspirer l'arome de la soupe aux choux qu'il avait demandée... mais, voyant son attente trompée, il s'écria furieux, en s'adressant à sa femme :

— Comment!... pas de soupe aux choux?... et je vous avais écrit que j'en voulais manger... Il n'y a peut-être pas de gigot à l'ail non plus?...

— Je ne sais... Monsieur, j'ai oublié de...

— Tonnerre de Dieu de femme!... Allez! s'écria Jacques

furieux, en jetant si violemment sur la table le couvercle de la soupière qui se brisa.

A la brutale exclamation de son père, Frédérik trahit son indignation par un brusque mouvement.

Aussitôt Marie, prenant sous la table la main de son fils, placé à côté d'elle... la lui serra d'une manière si expressive qu'il se contint ; mais son vif ressentiment n'avait pas échappé à Jacques; celui-ci, après un long coup d'œil jeté silencieusement sur son fils, dit à Bridou :

— Allons, mon compère... il faut nous contenter de ce s... potage-lavasse.

— La fortune du pot... mon vieux, dit l'huissier, la fortune du pot... eh ! eh ! on connaît ça...

— Voyons... reprit Jacques, disons au moins notre *benedicite* avant de manger.

Et il versa un rouge-bord à Bridou, après quoi il vida presque le restant de la bouteille dans un verre énorme, dont il se servait d'ordinaire et qui tenait une pinte.

L'hercule obèse avala d'un trait cette rasade, puis se disposant à servir la soupe, il mit la main sur une cuillère de fer fort bien étamée et brillante de propreté.

— Pourquoi, diable ! a-t-on mis là cette cuillère à pot?... dit-il à Marie.

— Monsieur, je ne sais... répondit la jeune femme en baissant les yeux et en balbutiant. Je...

— Pourquoi ne pas mettre sur la table ma grande cuillère d'argent, comme d'habitude ? demanda Jacques. Est-ce parce que mon compère Bridou vient dîner ici ?

S'adressant alors à son fils, il lui dit brusquement :

— Prenez la cuillère d'argent dans le buffet.

— C'est inutile, mon père, dit résolûment Frédérik, voyant l'angoisse de sa mère et voulant détourner sur lui le courroux de son père. La grande cuillère d'argent n'est pas à la maison, non plus que les autres couverts.

— Hein ? fit Jacques avec stupeur.

Mais n'en croyant pas ses oreilles, il saisit le couvert placé

à côté de lui, y jeta les yeux, et convaincu de la vérité des paroles de son fils, il resta une minute hébété par l'ébahissement.

Frédérik et sa mère échangèrent un regard à cet instant de crise.

Le jeune homme, fidèle à sa pensée d'attirer sur lui seul le courroux de son père, reprit résolûment :

— C'est moi, mon père... qui, sans prévenir ma mère... ai vendu l'argenterie... pour...

— Monsieur... s'écria Marie en s'adressant à Jacques, ne croyez pas... Frédérik... c'est moi... moi seule... qui... Eh bien ! oui, c'est moi qui ai fait vendre l'argenterie...

Malgré cet aveu de sa femme, Jacques Bastien ne pouvait encore croire à ce qu'il entendait, tant la chose lui paraissait exorbitante, impossible.

Bridou lui-même partageait sincèrement cette fois la stupéfaction de son ami ; aussi l'huissier rompit le premier le silence, en disant à Jacques :

— Hum !... hum !... mon vieux... ceci est une autre affaire que la vente de ta sapinière.

La jeune femme s'attendait à une explosion terrible de la part de son mari...

Il n'en fut rien.

Jacques resta muet, immobile, et réfléchit assez longtemps... Sa large face s'empourpra davantage que de coutume... Il but coup sur coup deux grands verres de vin, s'accouda sur la table, appuya son menton dans la paume de sa main gauche, dont les doigts crispés *tambourinaient* convulsivement sur sa large joue.

Attachant alors sur sa femme ses deux petits yeux gris qui brillaient sous ses sourcils froncés par un plissement sinistre, Jacques reprit avec un calme apparent :

— Vous disiez donc que l'argenterie ?...

— Monsieur...

— Voyons, parlez... Vous voyez bien que je suis tranquille.

Frédérik, par un mouvement instinctif, se leva et alla se

mettre debout, à côté de sa mère, comme pour la protéger; car la *tranquillité* de son père l'effrayait.

— Mon enfant, rassieds-toi, dit Marie à son fils d'une voix douce et tendre.

Frédérik revint s'asseoir à sa place.

Ce nouveau mouvement de Frédérik avait été observé par M. Bastien, qui se contenta de redire à sa femme, sans changer d'attitude, et en *tambourinant* toujours convulsivement du bout de ses gros doigts sur sa joue gauche :

— Vous disiez donc, Madame, que l'argenterie... que MON argenterie...

— Eh bien! Monsieur, reprit Marie d'une voix ferme, votre argenterie... je l'ai vendue.

— Vous l'avez vendue?

— Oui, Monsieur.

— Et... à qui?

— A un orfévre de Pont-Brillant.

— Qui se nomme?

— Je l'ignore, Monsieur.

— Vraiment?

— Ce n'est pas moi qui ai été vendre cette argenterie, Monsieur.

— Et qui donc?

— Peu importe, Monsieur... elle est vendue.

— C'est juste, répondit Bastien en vidant de nouveau son verre; et pourquoi l'avez-vous vendue, s'il vous plaît, cette argenterie... qui m'appartenait... à moi seul?

— Mon ami, dit tout bas Bridou à Jacques, tu me fais peur, fâche-toi... crie... tempête... rugis... j'aime mieux ça que de te voir si calme, ton front est blanc comme la nappe et plein de sueur.

Bastien ne répondit pas à son ami et reprit :

— Vous avez, Madame, vendu mon argenterie pour acheter... quoi?

— Je vous avais supplié, Monsieur, de m'envoyer quelque argent, afin de venir au secours des victimes de l'inondation.

— L'inondation ! dit Jacques avec un éclat de rire sardonique ; elle a un fameux dos, l'inondation ! !

— Je n'ajouterai plus un mot à ce sujet, répondit Marie d'un ton digne et ferme.

Un assez long silence suivit cet entretien.

Évidemment, Jacques faisait un effort surhumain pour contraintre la violence de ses sentiments.

Il fut même obligé de se lever de table et d'aller à la fenêtre qu'il ouvrit, malgré la rigueur du froid, afin de rafraîchir son front ; car de méchants desseins bouillonnaient dans la tête de cet homme, mais il voulait encore les tenir cachés.

En reprenant sa place à table, Jacques jeta sur Marie un regard étrange, sinistre, et lui dit avec un accent de satisfaction cruelle :

— Si vous saviez comme ça me va, que vous ayez vendu mon argenterie... c'est un vrai service que vous m'avez rendu.

Quoique l'ambiguïté de ces paroles causât quelque inquiétude à Marie, et qu'elle fût alarmée du calme incompréhensible de Jacques, elle éprouva un allégement momentané ; elle avait craint d'abord que M. Bastien, cédant au brutal emportement de son caractère, ne s'oubliât jusqu'à en venir aux injures, aux menaces en présence de son fils, et que celui-ci ne s'interposât violemment entre son père et sa mère.

Sans adresser davantage la parole à sa femme, Jacques but un verre de vin, et dit à son compère :

— Allons, vieux, nous allons manger la *pâtée* froide avec des couverts en fer battu... c'est la fortune du pot, comme tu dis.

— Jacques, dit l'huissier de plus en plus effrayé du calme de Bastien... je t'assure que je n'ai guère faim.

— Moi, je dévore, dit Jacques avec un ricanement sardonique, c'est tout simple... la joie double toujours mon appétit. Aussi, dans ce moment, j'ai une faim de vautour.

— La joie, la joie... dit l'huissier en hochant la tête, tu n'as pas l'air joyeux du tout.

Et Bridou ajouta en s'adressant à Marie, comme pour la

rassurer, car, malgré sa sécheresse de cœur, il se sentait presque ému de compassion :

— C'est égal, allez, Madame, le brave Jacques fait de temps en temps les gros yeux et les grosses dents... mais au fond... il est...

— Bon homme, ajouta Bastien en se versant à boire... si bon homme qu'il en est bête. C'est égal, vois-tu... mon vieux Bridou... je ne donnerais pas ma soirée pour *cinquante mille francs*... je viens de réaliser un bénéfice magnifique.

Jacques Bastien ne plaisantait jamais sur les questions d'argent, et ces mots : *Je ne donnerais pas ma soirée pour cinquante mille francs,* il les prononça avec un tel accent de certitude et de contentement, que non-seulement l'huissier crut aux mystérieuses paroles de Jacques, mais que madame Bastien y crut aussi et sentit augmenter sa secrète épouvante.

En effet, le calme affecté de son mari qui, chose bizarre, presque effrayante, pâlissait à mesure qu'il buvait davantage, son sourire sardonique, ses yeux brillant d'une sorte de joie funeste, lorsque de temps à autre il regardait Frédérik et sa mère, portait à son comble l'angoisse de la jeune femme... Aussi, vers la fin du repas, dit-elle à Jacques, après avoir fait signe à Frédérik de la suivre :

— Monsieur, je me sens fatiguée, un peu souffrante... je vous demande la permission de me retirer... avec mon fils.

— A votre aise... répondit Jacques avec un rire épais et déjà assez aviné, à votre aise... quand il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir... Ne vous gênez pas... je ne me gênerai pas non plus... moi... soyez tranquille... *patience !..*

A ces paroles, ambiguës comme les premières, qui cachaient sans doute quelque mauvaise arrière-pensée, Marie, n'ayant rien à répondre, se leva, tandis que Frédérik, obéissant à un regard de sa mère, s'approcha de Jacques et lui dit respectueusement :

— Bonsoir, mon père...

Jacques se retourna vers Bridou, ne répondit pas à son fils,

et dit à l'huissier en toisant Frédérik d'un coup d'œil ironique :

— Comment le trouves-tu?

— Fort joli garçon, ma foi!..

— Dix-sept ans bientôt... ajouta jacques.

— *C'est le bel âge pour nous*... ajouta l'huissier en échangeant un regard d'intelligence avec Jacques, qui dit rudement à son fils :

— Bonsoir!..

Marie et Frédérik se retirèrent, laissant à table Jacques Bastien et son compère Bridou.

XXXVII

Lorsque madame Bastien et Frédérik, sortant de la salle à manger, passèrent devant la salle d'étude, ils y virent David qui, debout à la porte, épiait leur sortie.

Marie lui tendit vivement la main et dit, en faisant allusion aux deux outrages que le précepteur venait de courageusement subir :

— Tous les dévouements... vous les aurez donc pour nous?

Un assez grand bruit de chaises et quelques éclats de voix que l'on entendit, du côté de la salle à manger, firent croire à la jeune femme que son mari et l'huissier sortaient de table; elle se dirigea rapidement vers son appartement avec Frédérik, après avoir dit à David d'un air navré :

— A demain matin, monsieur David, je suis dans une inquiétude mortelle.

— A demain, mon ami, dit à son tour tristement Frédérik à David en passant devant lui.

Puis Marie et son fils entrèrent dans leur appartement, pendant que David gagnait la mansarde qu'il devait partager avec André.

A peine entré dans la chambre de sa mère, Frédérik se jeta dans ses bras en s'écriant avec amertume :

— Oh! ma mère... nous étions si heureux avant l'arrivée de...

— Pas un mot de plus, mon enfant, il s'agit de ton père, dit Marie en interrompant son fils, embrasse-moi plus tendrement encore que de coutume... tu as besoin de cela... moi aussi... mais... pas de récrimination... contre ton père.

— Mon Dieu! mère... tu n'as pas entendu ce qu'a répondu M. Bridou?

— Lorsque ton père lui a dit : *Frédérik a bientôt dix-sept ans?..*

— Oui... et cet homme a répondu à mon père : *Pour nous, c'est le bon âge.*

— J'avais, comme toi, remarqué ces paroles, mon enfant...

— *Pour nous, c'est le bon âge...* Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, mère?

— Je ne sais... répondit la jeune femme afin de rassurer et de calmer son fils; peut-être attachons-nous à ces paroles plus d'importance qu'elles n'en méritent.

Après un moment de silence, Frédérik dit à Marie d'une voix altérée :

— Écoute, mère... ainsi que tu le désires... j'aurai toujours pour mon père le respect... qu'il mérite... et que je lui dois, mais, je te le dis franchement... vois-tu?.. si mon père songeait jamais à me séparer de toi et de M. David...

— Frédérik!.. s'écria la jeune femme alarmée de l'énergique résolution qu'elle lisait sur les traits de son fils, pourquoi supposer ce qui est impossible... nous séparer!.. te retirer des mains de M. David... et cela au moment même... où...

mais non, encore une fois, ton père a trop de raison, trop de bon sens pour concevoir une pareille idée...

— Que le ciel t'entende, ma mère... car, je te le jure... et tu sais si ma volonté est ferme... aucune puissance humaine ne me séparera de toi ni de M. David... et cela, je le dirais hardiment à mon père... qu'il respecte notre tendresse, nos liens indissolubles... je le bénirai... mais s'il osait porter la main sur notre bonheur...

— Mon fils...

— Eh! ma mère... notre bonheur, c'est ta vie... et ta vie.. je la défendrais contre mon père lui-même... entends-tu?

— Mon Dieu! mon Dieu!.. Frédérik... je t'en prie...

— Oh! qu'il prenne garde, qu'il prenne garde!.. deux ou trois fois ce soir... tout mon sang s'est soulevé.

— Tiens, Frédérik, ne parle pas ainsi... tu me rendrais folle. Pourquoi donc, mon Dieu! prévoir des choses si pénibles... ou plutôt impossibles!.. c'est vouloir s'épouvanter, se désespérer.

— Soit... ma mère, attendons; mais, crois-moi... le calme effrayant de mon père, lorsqu'il a appris la vente de l'argenterie, cache quelque chose. Nous nous attendions à le voir bondir de colère, il est resté impassible... mais il est devenu pâle... et je ne l'avais jamais vu pâlir. Mère, dit Frédérik en se rapprochant de la jeune femme avec une expression de tendresse et d'alarme, mère... j'ai froid au cœur... un malheur nous menace.

— Frédérik, reprit la jeune femme d'un ton de reproche navrant, tu me fais un mal affreux... et, après tout, je ne veux pas m'effrayer ainsi... ton père a sa volonté... soit...

— Et moi aussi... mère... j'aurai la mienne...

— Mais... pourquoi donc toujours supposer à ton père des intentions qu'il n'a pas... sans doute... des intentions qu'il ne peut pas avoir; crois-moi, cher enfant, malgré sa rudesse... il t'aime... pourquoi voudrait-il te chagriner? pourquoi nous séparer et ruiner ainsi les plus belles, les plus certaines espérances qu'une mère ait jamais eues pour l'avenir de son fils?

Tiens, je suis sûre que notre ami, M. David, ne tiendrait pas un autre langage que le mien... Allons, calme-toi... rassure-toi... nous aurons peut-être à traverser encore quelques jours d'épreuves... mais nous en avons déjà subi de si cruelles que celles-là ne seront rien pour nous...

Frédérik secoua mélancoliquement la tête, embrassa sa mère avec un redoublement de tendresse, et rentra chez lui.

Madame Bastien sonna Marguerite.

La vieille servante parut bientôt.

— Marguerite, lui dit la jeune femme, est-ce que M. Bastien est encore à table?

— Malheureusement, oui... Madame.

— Malheureusement!

— Dame!.. c'est que je n'ai jamais vu Monsieur avec une figure si méchante... il boit... il boit, que c'en est effrayant, et, malgré cela, il est tout pâle... il vient de me demander une bouteille d'eau-de-vie... et...

— Il suffit, Marguerite, dit Marie en interrompant sa servante; vous avez fait dresser un lit dans la chambre d'André pour M. David?

— Oui, Madame... M. David vient d'y monter; mais le vieil André a dit qu'il coucherait plutôt dans l'écurie que d'oser rester dans sa chambre avec M. David. D'ailleurs, André n'aura guère le temps de dormir cette nuit.

— Pourquoi cela?

— Monsieur m'a dit d'ordonner à André d'atteler le cheval pour trois heures du matin.

— Comment?.. M. Bastien partirait au milieu de la nuit?..

— Monsieur a dit que la lune se levait à deux heures et demie, et qu'il voulait être à Blémur avec M. Bridou à la pointe du jour, pour pouvoir être de retour ici demain au soir.

— C'est différent... Allons! bonsoir, Marguerite.

— Madame...

— Que voulez-vous?

— Mon Dieu! Madame... je ne sais pas si j'oserai.

— Voyons, Marguerite... qu'y a-t-il?

— Madame m'a interrompue tout à l'heure lorsque je parlais de Monsieur... et pourtant, j'avais à dire quelque chose... quelque chose...

Et la servante s'arrêta, regardant sa maîtresse d'un air si inquiet, si triste, que la jeune femme reprit :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, Marguerite? vous m'effrayez...

— Eh bien, Madame... lorsque je suis entrée dans la salle à manger pour donner à Monsieur la bouteille d'eau-de-vie qu'il demandait, M. Bridou lui disait, en le regardant d'un air à la fois surpris et alarmé : *Jacques, tu ne feras pas cela...* Monsieur, me voyant entrée, n'a rien répondu, et a fait signe à M. Bridou de se taire; mais lorsque je suis sortie... j'ai... Madame m'excusera peut-être à cause de l'intention...

— Achevez, Marguerite.

— Je suis sortie de la salle à manger; mais je suis restée un petit moment à écouter derrière la porte... et j'ai entendu M. Bridou dire à Monsieur : *Encore une fois, Jacques, tu ne feras pas cela...* Alors Monsieur a répondu : *Tu le verras...* Je n'ai pas osé écouter davantage, et...

— Vous avez eu raison, Marguerite... c'était déjà trop d'une indiscrétion... que votre attachement pour moi peut seul excuser.

— Comment!.. cela n'effraye pas Madame, que Monsieur ait dit?..

— Rien ne prouve, ma chère Marguerite, que les paroles de M. Bastien se rapportent à moi... vous vous êtes, je crois, alarmée à tort.

— Dieu le veuille! Madame.

— Allez voir, je vous prie, si M. Bastien et M. Bridou sont encore à table. S'ils l'ont quittée, vous pourrez vous coucher, je n'ai plus besoin de vous.

Marguerite revint quelques moments après, et dit à sa maîtresse :

— Je viens de donner de la lumière à Monsieur et à M. Bridou, Madame... ils se sont souhaité une bonne nuit... et...

mais tenez, Madame, dit Marguerite en s'interrompant, entendez-vous? voilà M. Bridou qui monte en haut.

En effet, les pas du compère de Bastien se firent entendre dans le petit escalier de bois qui conduisait à la chambre naguère occupée par David.

— M. Bastien est-il rentré chez lui? demanda Marie à sa servante.

— Je puis voir du dehors s'il y a de la lumière chez Monsieur, répondit Marguerite.

La servante sortit de nouveau, revint quelques instants après, et dit à sa maîtresse, en frissonnant de froid :

— Monsieur est rentré chez lui, Madame; on voit la lumière à travers les persiennes... Mon Dieu!.. quel froid noir... il neige à gros flocons, et moi qui ai oublié de vous faire du feu ici, Madame. Vous voulez veiller peut-être?..

— Non, Marguerite... merci; je vais me coucher tout de suite...

Marie ajouta, après un moment de réflexion :

— Les volets de ma chambre sont fermés, n'est-ce pas?

— Oui, Madame.

— Ceux de la chambre de mon fils le sont aussi?

— Oui, Madame.

— Bonsoir, Marguerite... vous entrerez chez moi demain matin, au point du jour.

— Madame n'a besoin de rien?

— Non, merci.

— Bonsoir, Madame.

Marguerite sortit.

Marie verrouilla sa porte, alla s'assurer que les volets de sa chambre étaient fermés, et se déshabilla lentement, en proie à une poignante anxiété, songeant aux divers événements de la soirée, aux mots mystérieux dits par l'huissier Bridou au sujet de Frédérik, et surtout à ces paroles échangées entre Jacques et son ami, paroles surprises par Marguerite :

— *Jacques, tu ne feras pas cela.*

— *Tu verras.*

La jeune femme, enveloppée de son peignoir de nuit, se préparait comme d'habitude à aller embrasser son fils avant de se mettre au lit, lorsqu'elle entendit marcher pesamment dans le corridor sur lequel s'ouvrait son appartement.

Nul doute, c'était le pas de Jacques Bastien.

Marie prêta l'oreille.

Les pas s'arrêtèrent.

Bientôt succéda au retentissement de cette marche pesante le bruit du tâtonnement de deux mains qui, en dehors et le long de la porte, cherchaient dans l'obscurité la serrure et la clef.

Jacques Bastien voulait entrer chez sa femme.

Celle-ci, se sachant enfermée, se rassura d'abord; mais bientôt, réfléchissant que si elle n'ouvrait pas à son mari il pouvait, dans sa brutale violence, frapper bruyamment à sa porte, la briser peut-être, et, par cet esclandre, éveiller son fils... attirer David, et occasionner une collision dont les suites possibles faisaient frémir la malheureuse mère... elle allait se décider à ouvrir à son mari, lorsqu'elle songea que son fils était là, dans la chambre voisine... que peu de moments auparavant elle avait dû employer toute l'autorité de sa tendresse maternelle pour l'empêcher de se livrer à d'amères récriminations contre Jacques Bastien... Elle se rappela enfin ces mots de Frédérik, dont elle connaissait l'énergie et la résolution :

— *Attenter à notre bonheur, ce serait attenter à ta vie, ma mère... et ta vie, je la défendrais même contre mon père.*

Marie sentait qu'aucune puissance humaine, pas même la sienne, ne pourrait cette fois empêcher Frédérik d'intervenir dans le cas où Jacques Bastien, furieux, ivre peut-être, viendrait jusque chez elle l'accabler d'injures et de menaces...

L'alternative était terrible...

Ne pas ouvrir... c'était s'exposer à un scandale déplorable.

Ouvrir... c'était mettre face à face le père et le fils... le premier, ivre de colère et de vin... le second, exaspéré par sa folle tendresse pour sa mère.

Ces réflexions, rapides comme la pensée, Marie les terminait à peine, qu'elle entendit Jacques Bastien, qui avait enfin mis la main sur la clef, la faire tourner dans la serrure; mais, trouvant un obstacle intérieur, il secoua violemment la porte.

Marie prit un parti désespéré : elle courut à la porte, ôta le verrou, et, se tenant sur le seuil de sa chambre, comme pour en défendre l'entrée à Jacques Bastien, elle lui dit d'une voix basse et suppliante :

— Mon fils dort, Monsieur... si vous avez à me parler, venez, je vous en conjure, dans la salle d'étude, et...

La malheureuse femme s'interrompit un moment.

Son courage faiblit, tant l'expression de la physionomie de Jacques lui parut redoutable.

La clarté de la lampe, placée sur la cheminée de la chambre à coucher de Marie, donnait alors en plein sur la figure de M. Bastien, et, ainsi vivement et durement éclairée, elle se détachait lumineuse sur les ténèbres du corridor.

Cet homme, à carrure d'hercule, était d'une effrayante pâleur, causée par la réaction d'une colère longtemps contenue, et par les fumées de l'ivresse, car il était ivre à demi. Son épaisse et rude chevelure retombait sur son front bas, et cachait presque ses petits yeux gris et méchants. Son cou de taureau était nu, et sa blouse entr'ouverte, ainsi que sa redingote et son gilet, laissait voir en partie sa poitrine puissante et velue.

A l'aspect de cet homme, Marie, nous l'avons dit, sentit un instant son courage faiblir.

Mais, réfléchissant bientôt que l'état de surexcitation dans lequel se trouvait M. Bastien devant le rendre plus emporté, plus intraitable encore que de coutume, il ne reculerait devant aucune violence, devant aucun éclat, et qu'alors l'intervention de David ou de Frédérik deviendrait malheureusement inévitable, la jeune femme, vaillante comme toujours, bénit le ciel de ce que son fils n'eût encore rien entendu, saisit la lampe placée sur sa cheminée, revint auprès de son mari,

toujours immobile au seuil de la porte, et lui dit à voix basse :

— Allons dans le salon d'étude, Monsieur... je craindrais, je vous l'ai dit, d'éveiller mon fils.

Monsieur Bastien parut se consulter avant de se rendre au désir de Marie.

Après quelques instants de réflexion, pendant lesquels la jeune femme se mourait d'angoisse, l'hercule répondit :

— Au fait... j'aime mieux cela... allons... marchez devant...

Marie, précédant Jacques Bastien dans le corridor, entra bientôt dans la salle d'étude.

XXXVIII

Madame Bastien, dont le cœur battait violemment, posa la lampe sur la cheminée de la salle d'étude, et dit à son mari :

— Que désirez-vous, Monsieur?...

Jacques avait atteint ce degré d'ivresse qui n'est pas la déraison, qui laisse même l'esprit assez lucide, mais qui rend la volonté implacable; il ne répondit pas d'abord à la question de Marie, qui reprit :

— Veuillez, Monsieur... je vous en prie, m'apprendre ce que vous désirez de moi?...

Jacques, les deux mains plongées dans les poches de sa blouse, se tenait debout devant sa femme; tantôt il fronçait les sourcils d'un air sinistre en la regardant, tantôt il souriait d'un air sardonique.

Enfin, s'adressant à Marie d'une voix lente et mal assurée, car la demi-ivresse où il était plongé empâtait déjà sa parole et l'obligeait à des pauses fréquentes... il lui dit :

— Madame... il y a environ dix-sept ans et demi... que nous sommes mariés, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— A quoi m'avez-vous été bonne?

— Monsieur...

— Vous ne m'avez pas seulement servi de femme.

Marie, la joue colorée de honte et d'indignation, fit un pas pour sortir.

Bastien lui barra le passage et s'écria en élevant la voix :

— Restez là!...

— Silence... Monsieur!

Dit la malheureuse femme dont les craintes se renouvelèrent, car David et Frédérik pouvaient être éveillés et attirés par le bruit d'une altercation.

Aussi, s'attendant à de nouveaux outrages et résignée d'avance à les subir, Marie dit à Jacques d'une voix tremblante :

— Par pitié... Monsieur... ne parlez pas si haut... l'on pourrait nous entendre... Je vous écouterai donc... si pénible que semble devoir être pour moi cet entretien.

— Je vous disais donc que vous ne m'aviez été bonne à rien depuis que nous sommes mariés : une servante à vingt écus de gages aurait tenu ma maison mieux que vous et à moins de frais...

— Peut-être, Monsieur, reprit Marie avec un sourire amer, cette servante n'eût pas, comme moi, élevé votre fils...

— A haïr son père?

— Monsieur!...

— Assez!!!... j'ai bien vu cela ce soir... Si vous ne l'aviez retenu, ce polisson-là... m'invectivait et se rangeait de votre bord... C'est tout simple... et il n'est pas le seul .. Dès que j'arrive ici, chez moi, dans ma maison, chacun dit : voilà l'ennemi, voilà la bête noire, voilà l'ogre! Eh bien, va pour l'ogre, ça me chausse...

— Vous vous trompez, Monsieur... j'ai toujours élevé votre fils dans les sentiments de respect qui vous sont dus... et, ce soir encore...

— Assez, s'écria l'hercule en interrompant sa femme; et il poursuivit sa pensée avec la ténacité de l'ivrogne qui concentre sur une seule idée tout ce qui lui reste de lucidité dans l'esprit.

— Je vous disais donc, reprit-il, que, depuis notre mariage, vous ne m'avez servi à rien; vous avez fait de mon fils un freluquet à qui il faut des précepteurs et des voyages d'agrément pour chasser ses vapeurs, et qui, par là-dessus, m'exècre... vous m'avez dévalisé mes bois et mon argenterie... vous m'avez volé...

— Monsieur... s'écria Marie indignée.

— Vous m'avez volé, répéta l'hercule d'une voix si éclatante que la jeune mère joignit les mains, en murmurant :

— Oh !... de grâce... Monsieur... pas si haut... pas si haut.

— Voilà donc, depuis dix-sept ans, à quoi vous m'avez servi... à rien... ou à mal... ça ne peut pas durer...

— Que voulez-vous dire?

— J'en ai assez...

— Mais...

— J'en ai trop ! je n'en veux plus...

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Non? Eh bien... quand quelqu'un... ou quelque chose m'embête... je m'en débarrasse... et plus vite que ça.

Malgré l'état d'excitation où elle le voyait, madame Bastien ne crut pas un moment que son mari pût penser à la tuer; aussi, tâchant de deviner sa pensée sur son masque sinistre et hébété, elle lui dit :

— Si je vous comprends bien, Monsieur, vous êtes décidé à vous débarrasser des personnes qui vous gênent ou vous déplaisent?

— Juste !... Ainsi, votre godelureau de fils m'embête... et demain, je m'en prive...

— Vous vous en privez? mais Monsieur...

— Paix !... Bridou le prend... il l'emmènera demain au soir... à notre retour de Blémur...

— Vous dites, Monsieur... que M. Bridou... prend mon fils... veuillez m'expliquer...

— Il le prend en pension comme *saute-ruisseau*... et votre Benjamin, qui n'est pas le mien, sera logé, nourri, blanchi... et gagnera six cents francs à dix-huit ans, si Bridou en est content... et d'*un* dont je me prive.

– Personne... ne disposera de l'avenir de mon fils sans mon consentement, Monsieur...

— Hein?... fit Jacques avec une sorte de rugissement sourd...

— Oh! Monsieur... vous me tueriez sur place que je vous tiendrais le même langage.

— Hein?... fit de nouveau le colosse, d'un ton plus menaçant encore.

— Je vous dis, Monsieur... que mon fils ne me quittera pas... Il continuera ses études... sous la direction de son précepteur... Je vous ferai connaître, si vous le voulez, les projets que j'ai sur Frédérik... et...

— Ah! c'est comme ça! s'écria le colosse, furieux de la résistance de sa femme. Eh bien, demain je prendrai le cracheur de latin par les épaules, et je le flanquerai à la porte de chez moi... Encore un qui m'embêtait et dont je me priverai. Quant à vous...

— Quel sera mon sort, Monsieur?

— Vous me débarrasserez le plancher comme les autres...

— Que dites-vous, Monsieur?...

— Quand j'ai assez, ou quand j'ai trop de quelque chose ou de quelqu'un, je m'en prive.

— Ainsi, Monsieur, vous me chasserez de chez vous?

— Et raide!! encore!... Depuis dix-sept ans vous ne m'êtes bonne à rien... vous avez tourné mon fils contre moi... vous m'avez dévalisé mes bois, volé mon argenterie... ça m'embête... je m'en prive... Mais minute... où sont vos bijoux?

— Mes bijoux?... demanda Marie, stupéfaite de cette demande inattendue.

— Oui... vos bijoux... valant à peu près mille francs... allez me les chercher, et donnez-les-moi... ça compensera l'argenterie que vous avez dévalisée...

— Ces bijoux, Monsieur... je ne les ai plus.

— Comment!

— Je les ai vendus.

— Hein?... s'écria Jacques en balbutiant de colère... vous... les...

— Je les ai vendus, Monsieur... en même temps que l'argenterie... et pour le même objet...

— Vous mentez! s'écria le colosse d'une voix formidable.

— Oh! plus bas, Monsieur... je vous en supplie... plus bas.

— Vous cachez vos bijoux pour ne pas m'indemniser... ajouta l'hercule en faisant un pas vers sa femme les poings fermés et livide de rage, vous êtes une double voleuse!

— Grâce... Monsieur... ne criez pas ainsi!... s'écria la jeune mère, ne songeant pas seulement à la grossièreté des injures dont on l'accablait, mais tremblant que Frédérik ou David ne s'éveillassent aux éclats de voix de Bastien.

En effet, furieux de ne pouvoir, pour compenser la perte de son argenterie, s'emparer des bijoux de sa femme, idée fixe dont il s'était préoccupé toute la soirée, Jacques ne se connut plus... l'excitation de la colère et celle de l'ivresse se confondirent en une exaltation sauvage, et il s'écria :

— Ah! vous avez caché vos bijoux... eh bien... ce ne sera pas demain que vous sortirez de chez moi... ça sera tout de suite...

— Monsieur... c'est une raillerie cruelle... répondit Marie brisée par tant d'émotions, je désire rentrer chez moi... la nuit avance... je suis glacée... Demain... nous parlerons sérieusement... vous aurez alors... tout votre sang-froid, et...

— C'est-à-dire que maintenant... je suis soûl... hein?

— A demain, Monsieur... Permettez-moi de me retirer...

Jacques, effrayant de colère, de haine et d'ivresse, fit un

pas vers sa femme, et lui montrant le sombre corridor qui conduisait à la porte du dehors :

— Sortez de ma maison!... Je vous chasse, double voleuse!...

Marie ne pouvait croire que Jacques parlât sérieusement. Elle ne cherchait qu'à terminer au plus tôt cet odieux entretien, afin d'empêcher l'intervention de David et de son fils. Aussi reprit-elle en s'adressant à son mari avec la plus grande douceur afin de le calmer :

— Monsieur... je vous en supplie... rentrez chez vous... et laissez-moi rentrer chez moi... Je vous répète que demain...

— Tonnerre de Dieu!... s'écria Jacques hors de lui, je ne vous dis pas de rentrer... mais de sortir de ma maison... Faut-il que je vous prenne par les épaules pour vous mettre dehors?

— Dehors!.. s'écria Marie, qui comprit enfin à l'expression d'hébétement farouche de la physionomie de Jacques qu'il parlait sérieusement.

C'était féroce... c'était stupide... mais qu'attendre d'un tel misérable encore exalté par l'ivresse!

— Dehors?.. reprit donc Marie avec épouvante... mais, Monsieur... vous n'y pensez pas... il fait nuit... il fait froid...

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

— Monsieur... je vous en conjure, revenez à vous... mon Dieu!... Il est une heure du matin... où voulez-vous que j'aille?...

— Je m'en f...

— Mais, Monsieur...

— Une fois!... sortiras-tu, voleuse?...

Et le colosse fit un pas vers sa femme...

— Monsieur... un mot... un seul mot...

— Deux fois!..

Et Jacques fit un nouveau pas vers sa femme.

— De grâce!... écoutez-moi...

— Trois fois!...

Et l'hercule retroussa ses manches pour saisir sa femme...

Que pouvait faire l'infortunée ?...

Crier... appeler au secours?...

Frédérik et David s'éveillaient... accouraient au bruit... et, pour Marie, il y avait quelque chose de plus horrible encore que cette indigne et sauvage expulsion : c'était la honte... c'était l'affreuse idée d'être vue par son fils se débattant contre son mari qui voulait la jeter demi-nue à la porte de sa maison...

Sa dignité de femme... de mère, se révoltait à cette pensée... et surtout à l'idée d'une lutte désespérée entre son fils et son mari, lutte qui pouvait aboutir à un meurtre, à un parricide; car Frédérik n'eût reculé devant aucune extrémité pour défendre sa mère chassée de la maison.

Marie se résigna donc, et lorsque Jacques, s'approchant d'elle pour la saisir, répéta :

— Trois fois!... sortiras-tu?...

— Eh bien, oui... oui... Monsieur... je sortirai, reprit Marie d'une voix tremblante, je vais sortir tout de suite... mais, pas de bruit... je vous en supplie...

Alors éperdue, tendant ses mains suppliantes vers Jacques, qui, toujours menaçant, marchait sur elle et lui montrait du geste la porte de sortie, Marie atteignit ainsi, à reculons et dans l'ombre, l'extrémité du corridor.

Bastien ouvrit la porte.

Une bouffée de vent glacial s'engouffra dans l'entrée.

Au dehors, on ne voyait que ténèbres et neige tombant à gros flocons.

— Oh! mon Dieu!... quelle nuit!... murmura Marie épouvantée malgré sa résolution, et voulant revenir sur ses pas; grâce!... Monsieur...

— Bonsoir!... dit le misérable avec un ricanement féroce en poussant sa femme dehors; puis, refermant la porte, il en poussa les verrous.

Marie, tête nue, et seulement vêtue de son peignoir de nuit, sentit ses pieds enfoncer dans l'épaisse couche de neige dont

le pavé du porche était déjà recouvert malgré la toiture de cet auvent rustique.

Une lueur d'espérance restait à la jeune femme : un moment, elle crut que son mari ne voulait faire qu'une plaisanterie aussi cruelle que stupide ; mais elle entendit Jacques s'éloigner pesamment.

Bientôt il eut regagné sa chambre, ainsi que Marie s'en aperçut en voyant la lumière filtrer à travers les lames des persiennes.

Madame Bastien, glacée par la bise âpre et pénétrante, sentait ses dents se heurter convulsivement. Elle voulut gagner les écuries situées dans un bâtiment voisin. Malheureusement elle trouva la porte du jardin fermée, et l'on se souvient que ce jardin, entouré de bâtiments de tous côtés, se clôturait par une palissade, au milieu de laquelle était la porte à claire-voie, que madame Bastien ne put parvenir à ouvrir.

Trois fenêtres donnaient sur ce jardin; deux croisées de l'appartement de Jacques Bastien, et celle de la salle à manger, où il n'était resté personne.

Marie n'avait plus aucun secours à demander ou à attendre...

Elle se résigna.

La pauvre créature revint sous le porche, déblaya de ses mains la neige qui couvrait le seuil, et, déjà glacée, raidie par le froid, elle s'assit sur la marche de pierre, à peine abritée par l'auvent rustique.

XXXIX

Jacques Bastien, après avoir brutalement chassé sa femme, rentra chez lui d'un pas chancelant, se jeta sur son lit tout habillé, et tomba dans un profond sommeil.

A trois heures de la nuit, ainsi qu'il en avait donné l'ordre la veille, Marguerite apporta de la lumière chez son maître et le trouva endormi ; elle eut assez de peine à le réveiller, et lui annonça que le vieil André avait attelé le cheval à la carriole.

Jacques, encore alourdi par le sommeil et par les suites de son ivresse qui obscurcissait encore ses idées, se secoua dans ses vêtements comme une bête fauve dans sa fourrure, passa sa main dans sa crinière emmêlée, endossa par-dessus ses vêtements un surtout de peau de bique à longs poils, se rinça la bouche avec un plein verre d'eau-de-vie, et envoya Marguerite avertir Bridou que tout était prêt pour le départ.

Bastien avait la tête embarrassée, les idées confuses, et à peine un vague souvenir de son atroce brutalité envers sa femme; il luttait péniblement contre une violente envie de dormir; en attendant son compagnon, il se rassit sur le bord de son lit, où il recommençait à sommeiller, lorsque Bridou entra.

— Allons, Jacques, allons, dit l'huissier... tu as l'air tout engourdi, mon vieux... secoue-toi donc.

— Voilà ! voilà ! répondit M. Bastien en se dressant sur ses jambes et se frottant les yeux ; j'ai la tête lourde... et du sable dans les yeux, le grand air me remettra peut-être... Tiens, bois une goutte, Bridou, et en route... Nous avons quatre lieues d'ici à Blémur...

— A ta santé, vieux! dit l'huissier en se versant un petit verre d'eau-de-vie. Ah çà! tu ne trinques pas, toi?

— Si fait... ça me réveillera, car j'ai la cervelle diablement embrouillée.

Et, après avoir avalé une nouvelle rasade d'eau-de-vie, qui loin d'éclaircir ses idées les rendit encore plus confuses, Bastien, précédant Bridou, sortit de sa chambre, suivit le corridor, et ouvrit la porte du jardin par laquelle il avait chassé sa femme deux heures auparavant.

Mais Marie avait quitté le porche où elle s'était d'abord blottie.

La neige ne tombait plus.

La lune brillait au ciel, le froid devenait de plus en plus vif. Jacques en fut doublement saisi, car il venait de boire deux verres d'eau-de-vie; aussi, pendant quelques moments, ses idées se troublèrent à ce point, qu'en sortant du porche il marcha droit devant lui à travers la pelouse, au lieu de suivre l'allée qui conduisait à la sortie du jardin.

Bridou s'aperçut de la distraction de son ami et lui dit :

— Jacques... Jacques... mais où diable vas-tu donc?

— C'est vrai, répondit l'hercule en s'arrêtant court et en oscillant légèrement sur ses jambes d'avant en arrière. C'est vrai... mon vieux... reprit-il, je ne sais pas ce que j'ai... je suis abruti ce matin... je vas à droite quand je crois aller à gauche... c'est le froid qui m'a pincé tout de suite en sortant.

— Il y a fichtre bien de quoi être pincé, reprit Bridou en grelottant, j'ai un caban, un cache-nez, et je suis gelé.

— Frileux... va!

— Ça t'est bien facile à dire, à toi.

— Voyons, Bridou, veux-tu ma peau?

— Comment! ta peau?

— Ma peau de bique, imbécile.

— Et toi, Jacques?

— Prends-la; une fois en cabriolet, la chaleur m'engourdirait trop... et je m'endormirais malgré moi.

— Alors, Jacques, j'accepte ta peau avec d'autant plus d'al-

légresse, mon vieux, que, si tu te mets à dormir, tu es capable de nous verser...

— Tiens... endosse, dit Jacques après avoir ôté sa peau de bique, dont son compère se vêtit prestement.

— Allons, reprit Bastien en passant sa main sur son front, voilà que je me retrouve... Ça va mieux.

Et Jacques atteignit d'un pas moins chancelant la porte du jardin qu'André venait d'ouvrir au dehors en amenant la carriole attelée du vieux cheval blanc, devant la tête duquel il se tenait.

Bastien monta le premier en voiture; Bridou, embarrassé dans la peau de bique, trébucha sur le marchepied.

— Prenez garde, notre maître, dit de loin le vieil André, trompé par la peau de bique, et croyant s'adresser à M. Bastien. Faites attention! notre maître.

— Jacques, ce que c'est pourtant que la peau du lion, dit tout bas l'huissier, ton domestique me prend pour toi, mon vieux, parce que j'ai ta casaque.

Bastien, dont l'esprit continuait d'être quelque peu troublé, prit les guides et dit à André, qui se tenait toujours à la tête du cheval :

— L'ancienne route de Blémur est-elle encore bonne ?

— L'ancienne route? mais on n'y passe plus, Monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que l'inondation l'a toute *ravinée,* Monsieur; sans compter que la berge du côté de l'étang *des Brûlés* a été emportée; ce qui fait qu'à cet endroit-là le chemin est encore couvert de dix pieds d'eau.

— C'est dommage, car ça raccourcissait fièrement le chemin, répondit Bastien en fouettant si vigoureusement le cheval qu'il partit au galop.

— Doucement, Jacques, s'écria l'huissier, commençant à s'inquiéter de l'état où il voyait son compère... les chemins ne sont pas bons... ne va pas nous verser, au moins... Mais, saperlotte, Jacques, fais donc attention... Ah çà! tu ne vois donc pas devant toi!!!

. . . .

Nous laisserons M. Bridou dans une perplexité toujours croissante, et nous reviendrons à la ferme.

Nous l'avons dit, Marie, après avoir en vain tenté de gagner l'écurie par la porte du jardin, était revenue se blottir dans l'un des angles du porche.

Durant la première demi-heure, le froid lui causa d'atroces souffrances.

A cette torture succéda une sorte d'engourdissement d'abord douloureux, puis bientôt suivi d'un état d'insensibilité presque complète : funeste, invincible torpeur qui, dans ces circonstances, sert souvent de transition à la mort...

Marie, vaillante comme toujours, avait longtemps conservé toute sa présence d'esprit, et cherchait à s'étourdir sur le danger qu'elle courait, se disant qu'après tout... vers les trois heures du matin, il y aurait nécessairement dans la maison un certain mouvement causé par le départ de M. Bastien, qui voulait, ainsi qu'elle l'avait su par Marguerite, se mettre en route au lever de la lune.

Or, qu'il partit ou non, la jeune femme comptait profiter des allées et venues de Marguerite pour se faire entendre d'elle, en frappant soit à la porte du corridor, soit aux persiennes de la salle à manger, et regagner ainsi sa chambre.

Mais la terrible influence du froid, dont madame Bastien ignorait les effets rapides et saisissants, glaça pour ainsi dire sa pensée comme elle glaça ses membres.

Au bout d'une demi-heure, la jeune femme cédait malgré elle à un assoupissement involontaire dont elle sortait pourtant par instants à force de courage... mais où elle retombait bientôt plus profondément encore.

Vers les trois heures du matin, la lumière que portait Marguerite avait déjà plusieurs fois brillé à travers les lames des persiennes ; ses pas avaient résonné derrière la porte d'entrée.

Marie, plongée dans une torpeur croissante, n'avait rien vu, rien entendu.

Heureusement, lors de l'un de ces rares instants où elle parvenait à s'arracher en sursaut de son engourdissement, elle tressaillit à la voix de Bastien ; sur le point de sortir avec Bridou, il tirait bruyamment les verrous de la porte...

A la voix de son mari, la jeune femme, par un effort de volonté presque surhumain, secoua tout à fait sa torpeur, se leva, quoique raidie et presque courbée en deux par ce froid glacial, sortit du porche et se cacha derrière un des montants couverts de lierre, au moment où la porte s'ouvrait devant Bastien et Bridou, qui sortirent bientôt par la grille du jardin.

Marie, voyant les deux hommes s'éloigner, se glissa dans la maison, regagna sa chambre sans avoir rencontré Marguerite. Mais, au moment où elle la sonnait, les forces lui manquant, elle tomba sur le carreau presque sans connaissance.

La servante accourut à la sonnette de sa maîtresse, la trouva gisante au milieu de la chambre, et s'écria, en se courbant vers elle pour la relever :

— Grand Dieu ! Madame... que vous est-il arrivé ?

— Silence !.. murmura la jeune mère d'une voix faible, n'éveillons pas mon fils !.. Aidez-moi à regagner mon lit.

— Hélas ! Madame, dit la servante en soutenant Marie pendant qu'elle se mettait au lit, vous frissonnez... vous êtes glacée.

— Cette nuit, répondit la jeune mère d'une voix défaillante, me sentant très-souffrante.... j'ai voulu me lever... pour vous sonner... je n'en ai pas eu la force... je me suis trouvée mal... et c'est tout à l'heure... que j'ai pu me traîner jusqu'à la cheminée pour vous appeler... et je...

La jeune femme n'acheva pas, ses dents s'entre-choquèrent, sa tête se renversa en arrière et elle s'évanouit.

Marguerite, effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle, et perdant tout à fait la tête, s'écria en courant à la chambre de Frédérik :

— Monsieur ! Monsieur !... levez-vous, Madame se trouve mal !

Puis, revenue auprès de Marie, la servante s'écria, en s'agenouillant auprès du lit :

— Mon Dieu! que faire... que faire ?

Au bout de quelques instants Frédérik, ayant passé sa robe de chambre, sortit de chez lui.

Que l'on juge de son saisissement à l'aspect de la jeune femme pâle, inanimée, et de temps à autre agitée par un frissonnement convulsif.

— Mère ! s'écria Frédérik en s'agenouillant éperdu au chevet de Marie, mère ! qu'as-tu ? réponds-moi.

— Hélas ! monsieur Frédérik, dit Marguerite en sanglotant, Madame est sans connaissance. Que faire, mon Dieu ! que faire ?..

— Marguerite, s'écria Frédérik, courez éveiller M. David.

Pendant que Frédérik, dans une terreur inexprimable, restait auprès de sa mère, la servante se rendit à la mansarde d'André, où David avait passé la nuit.

Le précepteur, s'étant vêtu à la hâte, ouvrit à Marguerite.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il?

— Monsieur David, un grand malheur... Madame...

— Achevez.

— Cette nuit, se sentant souffrante, elle s'est levée pour me sonner... les forces lui ont manqué... elle est tombée au milieu de sa chambre... où elle est restée longtemps sans doute sur le carreau, car lorsque tout à l'heure je suis entrée chez elle... et que je l'ai aidée à se mettre au lit, elle était glacée.

— Par une nuit pareille... c'est affreux ! s'écria David en pâlissant, et, à cette heure, comment se trouve-t-elle ?

— Mon Dieu, monsieur David, elle a perdu tout à fait connaissance... Ce pauvre M. Frédérik est à genoux à son chevet ; il sanglotte, il l'appelle, elle n'entend rien. C'est lui qui m'a dit de courir vous chercher... car nous ne savons que faire... nous avons la tête perdue.

— Il faut dire à André d'atteler le cheval et de se rendre en toute hâte à Pont-Brillant, chercher le docteur Dufour. Courez, courez, Marguerite !

— Hélas! Monsieur, c'est impossible!.. Monsieur est parti ce matin à trois heures avec le cheval... et André est si vieux qu'il mettrait je ne sais combien de temps à faire deux lieues qu'il y a d'ici à la ville.

— J'y vais, dit David avec un calme qui démentait l'altération de ses traits.

— Vous, monsieur David, aller à la ville, à pied, si loin, et par cette nuit glacée?

— Dans une heure, répondit David en finissant de s'habiller pour cette excursion, dans une heure le docteur Dufour sera ici... Dites cela à Frédérik pour le tranquilliser. En attendant mon retour, il serait bon de faire prendre à madame Bastien quelques tasses de thé bien chaud. Tâchez aussi de rappeler la chaleur chez elle en la couvrant avec soin et en rapprochant son lit d'un grand feu que vous allez allumer tout de suite dans sa cheminée. Allons, courage! Marguerite, ajouta David en prenant son chapeau et en descendant à la hâte, dites bien à Frédérik que dans une heure M. Dufour sera ici.

. . . .

Marguerite, après avoir conduit David jusqu'à la grille du jardin, vint chercher sa lampe qu'elle avait laissée sur le seuil de la porte, abritée par le porche rustique.

En se baissant pour reprendre sa lumière, la servante vit, à demi caché par la neige, un mouchoir de cou en soie orange appartenant à madame Bastien, et, presque au même endroit, elle trouva une petite pantoufle de maroquin rouge, pour ainsi dire incrustée dans la neige durcie par la gelée.

De plus en plus surprise, et se demandant comment se trouvaient là ces objets, qui provenaient évidemment de sa maîtresse, Marguerite, frappée d'une idée subite, ramassa le mouchoir et la pantoufle; puis, à l'aide de sa lampe, elle examina attentivement le carrelage du corridor.

Elle y reconnut la récente empreinte de pas humides et neigeux, de sorte qu'en suivant cette trace laissée par les petits pieds de madame Bastien sur les carreaux, la servante arriva jusqu'à la porte de sa maîtresse.

Soudain Marguerite se rappela que, lorsqu'elle avait aidé Marie, toute transie de froid, à se mettre au lit, il n'était pas défait; d'autres souvenirs se joignant à ces remarques, la servante, épouvantée de la découverte qu'elle venait de faire, rentra chez madame Bastien, auprès de qui était resté Frédérik.

. . . .

Une heure un quart après le départ de David, un cabriolet de poste, attelé de deux chevaux blancs d'écume et sillonnés par le fouet du postillon, s'arrêtait à la porte de la ferme.

David et le docteur Dufour descendaient de cette voiture.

XL

Depuis trois heures environ, le docteur Dufour était arrivé à la ferme.

David, discrètement retiré dans le salon d'étude, attendait avec une anxiété mortelle des nouvelles de madame Bastien, auprès de qui le docteur et Frédérik étaient jusqu'alors restés.

Une seule fois, David, debout sur le seuil du salon, s'était écrié à voix basses en voyant Marguerite passer rapidement devant lui, sortant de chez sa maîtresse :

— Eh bien! Marguerite?...

— Ah! monsieur David... avait seulement répondu la servante en pleurant et sans s'arrêter.

— Elle se meurt? s'écria David en rentrant dans le salon.

Et, pâle, les traits bouleversés, le cœur brisé, il se jeta dans

un fauteuil, cacha sa figure entre ses mains, et mordit son mouchoir pour étouffer ses sanglots.

— J'ai connu... les désespoirs de cet amour contenu... caché... impossible... murmurait-il. Je croyais avoir cruellement souffert... souffrir... cela, souffrir?... dérision !!... Est-ce que je savais ce que c'était que la crainte de perdre Marie... La perdre... elle... mourir! non... non... oh ! mais... je la verrai du moins !...

Et, presque fou de douleur, David traversa précipitamment le salon, mais il s'arrêta au seuil.

— Elle se meurt peut-être... et je n'ai pas le droit d'assister à son agonie... Que suis-je ici?... un étranger... écoutons... du moins... rien... rien... un silence de tombe. Mon Dieu !... dans cette chambre où elle agonise peut-être, que se passe-t-il ?... Ah! quelqu'un sort... c'est Pierre...

Et David, faisant un pas dans le corridor, vit en effet, dans la pénombre du couloir obscur, le docteur sortir de la chambre de Marie...

— Pierre !... lui dit-il à voix basse, afin de hâter sa venue. Pierre !

M. Dufour s'avançait rapidement au-devant de David, lorsque celui-ci entendit une voix dire tout bas :

— Monsieur le docteur, il faut que je vous parle...

A cette voix, M. Dufour s'arrêta brusquement devant la porte de la salle à manger où il entra.

— Quelle est cette voix?... se demanda David. Est-ce Marguerite?.... Mon Dieu ! que se passe-t-il ? ajouta-t-il en prêtant l'oreille du côté de l'endroit où venait d'entrer le medecin. C'est Pierre qui parle... ses exclamations annoncent l'indignation... l'épouvante... Enfin... il sort... le voici !...

En effet, M. Dufour, la figure altérée, le front courroucé, entra dans la salle d'étude, les mains encore jointes par un geste d'horreur, et s'écria :

— Mais c'est horrible !... mais c'est infâme !...

David, ne songeant qu'à Marie, s'élança au-devant de son ami.

— Pierre... au nom du ciel... comment va-t-elle? La vérité!... j'aurai du courage... mais, par pitié! la vérité!... si affreuse qu'elle soit... il n'y a pas... vois-tu... de torture égale à celle que j'endure ici... depuis trois heures... me demandant : est-elle vivante... agonisante ou morte?...

Les traits bouleversés de David, ses yeux ardents, rougis par des larmes récentes, le brisement de sa voix, trahissaient à la fois tant de désespoir et tant d'amour, que le docteur Dufour, quoique sous l'impression d'une violente émotion, s'arrêta court à la vue de son ami, et le contempla pendant quelques instants avant de lui répondre.

— Pierre... tu ne me dis rien... rien... s'écria David effrayant de douleur, mais elle se meurt... donc... alors!...

— Non... Henri... non... elle ne se meurt pas.

— Elle vivra!!... s'écria David.

A cette espérance, ses traits se transfigurèrent, il serra le médecin contre sa poitrine, en murmurant sans pouvoir retenir ses larmes.

— C'est plus que la vie... que je te devrai, Pierre...

— Henri... reprit le docteur avec un soupir, je n'ai pas dit qu'elle vivrait...

— Tu crains?...

— Beaucoup...

— Oh! mon Dieu!... mais au moins tu espères...

— Je ne l'ose pas encore...

— Et à cette heure comment est-elle?

— Plus calme... elle s'est assoupie...

— Oh! qu'elle vive... qu'elle vive... Pierre... il le faut... elle vivra, n'est-ce pas?... elle vivra...

— Henri... tu l'aimes...

Rappelé à lui par ces mots de son ami, David tressaillit, resta muet et les yeux attachés sur les yeux du docteur.

Celui-ci reprit d'un ton grave et triste :

— Henri... tu l'aimes... Je n'ai pas surpris ton secret... tu viens de me le révéler toi-même.

— Moi!!

— Par ta douleur...

— C'est vrai... je l'aime.

— Henri ! s'écria le docteur les larmes aux yeux, avec une émotion profonde, Henri... je te plains... oh ! je te plains...

— C'est un amour sans espoir... je le sais... mais qu'elle vive... et je bénirai les tourments que je dois endurer près d'elle... car son fils... qui nous lie à jamais... sera toujours entre elle et moi...

— Oui, ton amour est sans espoir... Henri... oui, la délicatesse t'empêchera de jamais laisser soupçonner tes sentiments à Marie... Mais ce n'est pas tout... et, je te le répète, Henri, tu es plus à plaindre que tu ne le penses.

— Mon Dieu ! Pierre, que veux-tu dire ?

— Sais-tu ?... mais... tiens... mon sang... bout... mon indignation se rallume... tout se révolte en moi... car... on ne peut pas parler de sang-froid d'une si lâche atrocité.

— Malheureuse femme, il s'agit d'elle ! Oh ! parle, parle donc ! Tu me brises ! tu me tues !

— Tout à l'heure... je venais te rejoindre...

— L'on t'a arrêté dans le couloir.

— C'était Marguerite... Sais-tu où madame Bastien a passé une partie de la nuit ?

— Que veux-tu dire ?

— Elle l'a passée hors de sa maison.

— Elle ?... la nuit hors de sa maison ?

— Oui... son mari l'a jetée dehors, demi-nue, par cette nuit glacée.

David frémit de tout son corps. Puis, après avoir porté ses deux mains à son front, comme pour comprimer la violence de ses pensées, il dit au docteur d'une voix entrecoupée :

— Tiens, Pierre... j'ai entendu tes paroles... mais je ne te comprends pas... On dirait qu'un nuage vient de s'étendre sur mon esprit.

— D'abord, je n'ai pas compris non plus, moi, c'était trop monstrueux. Marguerite, hier soir, peu de temps après avoir quitté sa maîtresse... a entendu longtemps parler... tantôt à

voix basse... tantôt avec violence, dans la salle d'étude... puis marcher dans le corridor... puis le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se fermait, puis plus rien... Cette nuit, après le départ de M. Bastien, Marguerite, sonnée par sa maîtresse, a cru d'abord à un évanouissement de Marie; mais plus tard, à certains indices, Marguerite a eu la preuve que sa maîtresse avait dû rester depuis minuit jusqu'à trois heures... sous le porche, exposée à toute la rigueur de cette nuit glaciale... Ainsi... cette maladie mortelle... peut-être...

— Mais, c'est un meurtre! s'écria David, effrayant de douleur et de rage, mais cet homme est un assassin!

— Ce misérable était ivre, à ce que m'a dit Marguerite... c'est en suite d'une altercation avec sa malheureuse femme qu'il l'aura jetée dehors...

— Pierre, cet homme va revenir tantôt... deux fois il m'a outragé, je le provoquerai... je le tuerai...

— Henri, du calme...

— Je veux le tuer!...

— Écoute-moi...

— S'il refuse de se battre, je l'assassinerai... je me tuerai ensuite... Marie sera délivrée.

— Henri! Henri! c'est du délire!

— Oh! mon Dieu!... elle... elle... ainsi traitée, dit David d'une voix déchirante, savoir cet ange de pureté, cette mère adorable et sainte, pour toujours à la merci de cet homme stupide et féroce... Mais tu ne vois donc pas que si elle ne meurt pas cette fois-ci, il la tuera un autre jour?

— Je le crois, Henri... et il ne faut pas qu'il la tue...

— Et tu ne veux pas que je...

— Henri... s'écria le docteur en prenant les mains de son ami avec effusion, Henri... noble et excellent cœur, reviens à toi... sois ce que tu as toujours été... plein de générosité, de courage... oui, de courage... il t'en faudra pour accomplir un sacrifice cruel, mais indispensable au salut de madame Bastien.

— Un sacrifice utile au salut... de Marie!! Oh! parle... parle...

— Brave... brave cœur... je te retrouve, et j'avais tort de te dire... que tu étais plus à plaindre que tu ne le pensais... car les âmes comme la tienne vivent de sacrifices et de renoncements. Écoute, Henri... en admettant que je puisse sauver madame Bastien de la maladie qu'elle a gagnée cette nuit, une fluxion de poitrine des plus dangereuses... il ne faut pas que cette femme angélique reste au pouvoir de ce misérable, n'est ce pas?

— Achève... achève...

— Il est un moyen honorable et légal d'arracher à cet homme la victime qu'il torture depuis dix-sept ans.

— Et ce moyen?

— Une séparation... judiciaire.

— Et comment y arriver?

— L'atroce conduite de cet homme, durant cette nuit, est un sévice des plus graves... Marguerite en témoignera; il n'en faut pas davantage pour obtenir une séparation, et d'ailleurs... je verrai les juges, moi!... et je leur dirai avec la chaleur et l'indignation d'un cœur honnête la conduite de Bastien envers sa femme depuis son mariage... je leur dirai l'angélique résignation de Marie... son admirable dévouement pour son fils... et surtout je leur dirai la pureté de sa vie...

— Tiens, Pierre, pardon... tout à l'heure, je parlais comme un insensé. A une brutalité féroce, je répondais par une violence homicide... Tu as raison... il faut que madame Bastien se sépare de son mari, qu'elle soit libre.

Et, à cette pensée, David ne put réprimer un tressaillement d'espérance.

— Oui... qu'elle soit libre, et alors pouvant seule disposer de l'avenir de son fils...

— Henri, dit le médecin en interrompant son ami, tu dois comprendre que, pour que cette séparation soit ce qu'elle doit être du côté de Marie... digne et honorable... il faut que tu t'éloignes...

— Moi!... s'écria David atterré par les paroles du docteur, qui reprit d'une voix ferme :

— Henri, je te le répète... il faut t'éloigner...

— La quitter... la quitter mourante?... jamais.

— Mon ami...

— Jamais! elle non plus n'y consentirait pas.

— Que dis-tu!...

— Non... elle ne me laisserait pas partir... Abandonner son fils... que j'aime comme mon enfant, l'abandonner au moment même de réaliser les plus belles espérances... mais ce serait insensé... je ne le pourrais pas... et ce cher enfant ne le pourrait pas non plus... Tu ne sais pas ce qu'il est pour moi... tu ne sais pas ce que je suis pour lui... tu ne sais pas, enfin, les liens indissolubles qui nous unissent... sa mère... lui et moi...

— Je sais tout cela, Henri... je sais la force de ces liens, je sais enfin que ton amour, peut-être ignoré de Marie, est aussi pur que respectueux.

— Et tu veux m'éloigner?

— Oui... parce que je sais aussi que Marie et toi vous êtes jeunes tous deux, parce que vous vivez dans une intimité de tous les instants... parce que l'expression de la reconnaissance qu'elle te doit pourrait paraître à des yeux prévenus... l'expression d'un sentiment plus tendre, parce qu'enfin je sais que la vieille marquise de Pont-Prillant, douairière éhontée s'il en est, a fait au château devant vingt personnes de méchantes et cyniques allusions à l'âge et à la figure du précepteur que madame Bastien a choisi pour son fils.

— Oh! c'est infâme!

— Oui, c'est infâme!.. oui, c'est indigne! mais tu donneras créance à ces infamies, à ces indignités .. si tu restes dans cette maison au moment même où madame Bastien, après dix-sept ans de mariage, demandera sa séparation.

— Mais elle ignore mon amour, Pierre... je te le jure... mais tu sais bien que je mourrais plutôt que de lui dire un mot de cet amour, par cela même qu'elle me doit le salut de son fils!

— Je ne doute ni de toi ni d'elle; mais, je te le répète, ton

séjour prolongé dans cette maison peut faire à Marie un tort irréparable.

— Pierre... ces craintes sont folles.

— Ces craintes ne sont que trop fondées; ta présence, ainsi méchamment interprétée, portera atteinte à l'irréprochable pureté de la vie de Marie : on préjugera mal de sa demande en séparation, on la rejettera peut-être. Alors Bastien, doublement irrité contre sa femme, redoublera de brutalité envers elle, et il la tuera, Henri, il la tuera... légalement, il la tuera honnêtement, comme bien des maris tuent leurs femmes.

La justesse des paroles du docteur était évidente; David ne put la méconnaître. Voulant pourtant se rattacher à une dernière espérance, il reprit :

— Mais enfin, Pierre, puis-je quitter Frédérik... qui, à cette heure, a encore besoin de tous mes soins, car son moral est à peine raffermi... Cher enfant! le quitter au moment où j'entrevoyais déjà pour lui un si glorieux avenir.

— Mais songe donc que, ce soir, M. Bastien sera ici... qu'il te dira peut-être de sortir de la maison... de cette maison où, après tout, il est le maître... que feras-tu?

L'entretien de David et du docteur fut interrompu par Frédérik, qui entra vivement en disant à M. Dufour :

— Ma mère vient de se réveiller de son assoupissement... elle désire vous parler à l'instant, monsieur Dufour.

— Mon enfant, dit le médecin à Frédérik, j'aurais quelques mots à dire à votre mère en particulier. Veuillez rester un moment ici avec David.

Et, s'adressant à son ami, M. Dufour lui dit :

— Henri, je puis compter sur toi... tu me comprends?

— Je te comprends.

— Tu me donnes ta parole de faire ce que tu dois faire?

Après une longue hésitation, pendant laquelle Frédérik, surpris de ces paroles mystérieuses, regardait tour à tour le docteur et David, celui-ci reprit d'une voix ferme, en tendant la main à son ami :

— Pierre tu as ma parole.

— Bien... bien... dit le médecin avec émotion, en serrant la main de David.

Puis il ajouta :

— Je n'ai rempli que la moitié de ma tâche.

— Pierre, que dis-tu? s'écria David en voyant le médecin se diriger vers la chambre de Marie, que vas-tu faire?

— Mon devoir, répondit le docteur.

Et laissant David et Frédérik dans le salon d'étude, il entra chez madame Bastien.

XLI

Lorsque le docteur Dufour entra chez madame Bastien, il la trouva au lit, Marguerite assise à son chevet.

Marie, la veille encore d'une si florissante beauté, était pâle, abattue ; la brûlante ardeur de la fièvre colorait vivement ses pommettes et faisait briller ses grands yeux bleus, demi-clos sous leurs paupières alourdies ; de temps à autre, une petite toux sèche et aiguë soulevait son beau sein, sur lequel la jeune femme appuyait fréquemment sa main comme pour comprimer de fréquents et douloureux déchirements.

A la vue du docteur, madame Bastien dit à sa servante :

— Laissez-nous, Marguerite.

— Eh bien!.. comment vous trouvez-vous? dit le docteur à Marie lorsqu'il fut seul avec elle.

— Cette toux me brûle et me brise la poitrine, mon bon docteur... mon assoupissement a été mêlé de rêves pénibles,

effet de la fièvre, sans doute... mais... ne parlons pas de cela, ajouta Marie avec un accent de résignation angélique. J'ai à vous consulter... sur des choses bien graves... mon bon docteur... et je dois... me hâter... car deux ou trois fois... j'ai, depuis mon réveil..... senti mes pensées..... près de m'échapper.

— Il ne faut pas vous inquiéter, cela tient à l'état de faiblesse... qui suit presque toujours la surexcitation de la fièvre.

— J'ai voulu d'abord vous parler... à vous... à vous seul... avant de prier M. David et mon fils... d'entrer chez moi... car nous aurons... je crois, à conférer ensuite... tous ensemble.

— Je vous écoute, Madame.

— Vous le savez... mon mari... est venu ici... hier soir.

— Je le sais, dit le docteur, sans pouvoir vaincre un frémissement d'indignation.

— J'ai eu avec lui une longue... et pénible discussion... au sujet de mon fils. Malgré mes réclamations, mes prières... M. Bastien est résolu de faire entrer Frédérik chez M. Bridou, comme clerc d'huissier... il me faut donc remercier M. David de ses soins... et me séparer de mon enfant.

— Et à cela... vous ne sauriez consentir?

— Tant qu'il me restera une étincelle de vie... je défendrai mes droits sur mon fils. Quant à lui... vous connaissez la résolution de son caractère. Jamais il ne voudra me quitter... abandonner M. David et entrer chez M. Bridou... M. Bastien sera tantôt de retour ici...il va prétendre emmener mon fils...

Marie, vaincue par l'émotion qu'elle tâchait de combattre, fut obligée de s'interrompre un instant et éprouva bientôt un accès de toux d'un caractère si dangereux, joint à une oppression si douloureuse, qu'involontairement le docteur leva les yeux au ciel avec angoisse, tout en faisant prendre à la jeune femme quelques cuillerées d'un breuvage préparé par lui.

Marie, un peu remise, continua :

— Telle est notre position, mon cher docteur... il faut qu'avant le retour de M. Bastien... nous ayons pris un parti décisif, sinon... et Marie devint encore plus pâle, sinon, il va se

passer ici quelque chose d'épouvantable... car vous savez combien M. Bastien est violent, combien Frédérik est résolu, et, quant à moi... je le sens, malade comme je le suis, c'est me frapper à mort que de m'arracher mon fils.

— Madame, les moments sont précieux... permettez-moi d'abord de faire appel à votre franchise.

— Parlez.

— Hier soir, à la suite de la discussion que vous avez eue avec votre mari... une scène atroce a eu lieu... et cette nuit...

— Monsieur...

— Je sais tout, Madame.

— Encore une fois, docteur...

— Je sais tout, vous dis-je, et, avec votre courage habituel, vous vous êtes, j'en suis certain, résignée à cet abominable traitement afin de ne pas donner lieu à un éclat déplorable, et d'éviter une collision terrible entre votre fils et votre mari. Oh! ne cherchez pas à le nier... votre salut, celui de votre fils dépendent de la sincérité de votre aveu...

— Mon salut? celui de mon fils?

— Voyons, Madame... croyez-vous que la loi reste désarmée contre d'aussi atroces excès que ceux dont votre mari s'est rendu coupable envers vous? Non! non! Et de sa stupide férocité... il y a des témoins. Et ces témoins, c'est Marguerite... c'est moi qui a été appelé à vous donner mes soins, en suite de ces horribles sévices qui autorisent, qui justifient une demande en séparation. Cette demande, il faut la former aujourd'hui.

— Une séparation! s'écria Marie en joignant les mains avec transport, il serait possible?

— Oui, et vous l'obtiendrez; fiez-vous à moi, Madame... Je verrai vos juges, je ferai valoir vos droits, vos chagrins, vos malheurs. Mais, avant de former cette demande, ajouta le docteur en hésitant, car il sentait toute la délicatesse de la question qu'il soulevait, il est indispensable que David s'éloigne.

A ces mots, Marie tressaillit de surprise et de douleur; les yeux attachés sur ceux de M. Dufour, elle tâchait de deviner

sa pensée, ne pouvant comprendre pourquoi, lui, le meilleur ami de David, demandait qu'il fût éloigné.

— Nous séparer de M. David, dit-elle enfin, au moment où mon fils a tant besoin de ses soins?

— Madame, croyez-moi... le départ de David est indispensable... David lui-même l'a senti... car il est résolu de s'éloigner.

— M. David?..

— J'ai sa parole.

— C'est impossible...

— J'ai sa parole, Madame.

— Lui... lui... dans un pareil moment, il nous abandonne?

— Pour vous sauver... vous et votre fils.

— Pour nous sauver?..

— Sa présence auprès de vous, Madame, compromettrait le bon succès de votre demande en séparation.

— Pourquoi cela?..

Il y eut dans la question de Marie tant de candeur et de sincérité; elle témoignait si pleinement de l'innocence de son cœur, que le docteur Dufour n'eut pas le courage de porter un nouveau coup à cette angélique créature en lui parlant des bruits odieux que l'on commençait à répandre sur elle et sur David ; il reprit :

— Vous ne pouvez douter, Madame, du dévouement, de l'affection de David; il sait tout ce que son départ doit avoir de regrettable... de pénible pour Frédérik, mais il sait aussi l'indispensable nécessité de ce départ.

— Lui, partir!..

A l'accent déchirant avec lequel Marie prononça ces deux seuls mots : «lui, parlir!» le docteur devina pour la première fois et comprit la grandeur de l'amour que Marie ressentait pour David; en songeant à cet amour profond et pur, né des causes les plus nobles, les plus saintes, le cœur du médeein se brisa. Il connaissait la vertu de Marie, la délicatesse de David, et, à cette fatale passion, il ne voyait pas d'issue.

Marie, après avoir silencieusement pleuré, tourna vers le

docteur son pâle et douloureux visage baigné de larmes, et lui dit avec accablement :

— Monsieur David... juge à propos de s'éloigner... mon fils et moi nous nous résignerons... Votre ami nous a donné trop de preuves de son admirable dévouement pour qu'il soit permis de douter un instant de son cœur ; mais... je dois... vous le dire... son départ portera un coup affreux à mon fils.

— Mais vous lui restez... vous, Madame, car, je n'en doute pas, une fois votre séparation obtenue, tout me fait espérer qu'on vous le laissera...

— Tout vous fait espérer qu'on me laissera mon fils?

— Sans doute.

— Comment? reprit Marie, en joignant les mains et regardant le docteur avec une inexprimable angoisse, cela peut donc faire... un doute... que l'on me laisse mon fils?

— Il a plus de seize ans... et légalement, en cas de séparation, le fils suit le père... une fille vous resterait.

— Mais alors, reprit Marie toute palpitante de crainte, si je n'ai pas la certitude de garder mon fils, à quoi bon cette séparation?

— D'abord, à assurer votre repos, votre vie peut-être... car votre mari...

— Mais mon fils!.. mon fils!..

— Nous ferons tout au monde... pour obtenir qu'il reste avec vous.

— Et si on ne me le laisse pas?

— Hélas!.. Madame...

— Ne pensons plus à cette séparation, monsieur Dufour.

— Songez donc, Madame, que c'est vouloir rester à la merci d'un misérable qui vous tuera quelque jour...

— Du moins auparavant il ne m'aura pas enlevé mon fils.

— Il vous l'enlèvera, Madame... Ne veut-il pas aujourd'hui même l'emmener?

— Oh! mon Dieu! s'écria Marie en se renversant sur son oreiller avec une telle expression de douleur et de désespoir, que le docteur courut à elle en s'écriant :

— Au nom du ciel!.. qu'avez-vous?

— Monsieur Dufour, dit Marie d'une voix affaiblie en fermant les yeux, vaincue par la douleur, je me sens épuisée... de quelque façon que j'envisage... l'avenir, il est horrible... que faire... mon Dieu! que faire?.. l'heure approche, mon mari va revenir... il va vouloir... emmener mon fils... Oh! pour l'amour de moi... mettez-vous entre Frédérik... et son père... oh! si... vous saviez ce que je... redoute... je...

Et les mots expirèrent sur les lèvres de la jeune femme, qui perdit tout à fait connaissance.

Le docteur courut à la sonnette, sonna vivement, puis il revint auprès de madame Bastien lui donner ses secours.

La servante n'ayant pas répondu à la sonnette, M. Dufour ouvrit la porte et appela :

— Marguerite! Marguerite!..

A la voix alarmée du docteur, Frédérik resté dans le salon d'étude s'élança vers la chambre de sa mère, suivi de David, qui, oubliant toutes convenances, et cédant à un irrésistible entraînement, voulut voir du moins une dernière fois celle qu'il allait quitter.

— Frédérik, soutenez votre mère, s'écria monsieur Dufour, et toi... Henri... va vite chercher de l'eau froide... dans la salle à manger... quelque part... Je ne sais pas où est Marguerite.

David courut exécuter les ordres du docteur, pendant que Frédérik, soutenant entre ses bras sa mère presque privée de sentiment, disait au docteur d'une voix déchirante :

— Oh! mon Dieu... cet évanouissement... comme elle est pâle... Mais du secours... du secours...

Marguerite soudain parut dans la chambre; ses traits bouleversés offraient un singulier mélange de stupeur, d'effroi et de satisfaction contenue.

— Monsieur le docteur, s'écria-t-elle d'une voix haletante, si vous saviez...

— Pierre, voici ce que tu m'as demandé, dit David en accourant et lui donnant une carafe remplie d'eau fraîche, dont

le docteur versa quelques cuillerées dans une tasse, puis s'adressant à voix basse à la servante :

— Marguerite, donnez-moi cette fiole... là... sur la cheminée... Mais... qu'avez-vous?.. ajouta monsieur Dufour, en voyant la servante rester immobile et trembler de tous ses membres... Parlez... parlez donc...

— Ah! Monsieur, répondit la servante à voix basse, c'est que... ça me... coupe la respiration... Si vous saviez...

— Achevez donc...

— Monsieur est mort!..

A ces mots, le docteur se recula d'un pas, oublia Marie... resta pétrifié... et regarda la servante sans pouvoir trouver une parole.

David éprouva une commotion si violente qu'il fut obligé de s'appuyer à la boiserie.

Frédérik... tout en tenant sa mère embrassée, se retourna brusquement vers Marguerite, en murmurant :

— Oh! mon Dieu!.. mort... mort... mon père!..

Et il cacha sa figure dans le sein de sa mère.

Marie, quoique plongée dans un évanouissement causé par la prostration complète de ses forces, avait conservé un léger entendement...

Ces mots de Marguerite : *Monsieur est mort!* arrivèrent usqu'aux oreilles de la jeune femme, mais vagues comme la pensée d'un rêve.

Le docteur rompit le premier le silence solennel qui avait accueilli les paroles de la servante et lui dit :

— Expliquez-vous... Comment savez-vous?..

— Cette nuit, reprit la servante, Monsieur, à deux lieues d'ici, a voulu passer à gué une route encore couverte par les suites de l'inondation... Le cabriolet et le cheval ont été entraînés... On n'a pas retrouvé le corps de M. Bridou, mais on a reconnu celui de Monsieur à sa peau de bique; il a été broyé sous les roues du moulin de l'étang; on a retrouvé à une des palettes des roues la moitié de sa casaque de peau; une des poches contenait plusieurs lettres à l'adresse de Mon-

sieur. C'est comme ça que le maire de Blémur, qui est là avec un gendarme, a su que c'était Monsieur... qui avait péri, et qu'il a dressé l'acte de décès.

Lorsque la servante eut terminé son récit au milieu d'un religieux silence, madame Bastien, rappelée tout à fait à elle par la profonde et violente réaction de cette nouvelle inattendue, serra passionnément son fils contre son sein en disant :

— Nous ne nous quitterons plus... jamais... jamais...

Marie allait ensuite presque instinctivement chercher le regard de David, mais une exquise délicatesse la retient, elle détourne les yeux, sa pâleur se colore d'une légère rougeur, et elle étreint son fils dans un nouvel embrassement.

XLII

Trois semaines environ s'étaient passées depuis que la mort de M. Bastien avait été annoncée.

Tant d'émotions violentes et contraires avaient compliqué et rendu plus dangereuse encore la maladie de Marie.

Pendant deux jours son état avait été presque désespéré, puis il s'était peu à peu amélioré, grâce aux soins du docteur Dufour et aux ineffables espérances dans lesquelles la jeune femme puisait assez de force, assez de volonté de vivre, pour combattre la mort.

Au bout de quelques jours commença la convalescence de Marie, et quoique cette convalescence dût être longue et exi-

ger les soins les plus attentifs, de peur d'une rechute toujours plus redoutable que la maladie elle-même, toute alarme avait cessé.

Est-il besoin de dire que, depuis l'annonce de la mort de M. Bastien, David et Marie n'avaient pas prononcé une parole qui fît allusion à leurs secrètes et certaines espérances?

Ces deux âmes d'élite avaient l'exquise pudeur du bonheur; et quoique la mort de Jacques Bastien ne dût être en rien regrettable, David et Marie respectèrent religieusement, sinon l'homme, du moins une cendre à peine refroidie.

La maladie de madame Bastien, et les craintes que l'on eut quelques jours pour sa vie, causèrent une profonde désolation dans le pays, et son rétablissement une allégresse universelle; ces témoignages de touchante sympathie adressés autant à Frédérik qu'à sa mère, la conscience d'un avenir qui n'avait, ainsi qu'on dit vulgairement, d'autre tort que d'être trop beau, affermirent et hâtèrent la convalescence de Marie qui, au bout de trois semaines, ne ressentait plus qu'une faiblesse excessive qui l'avait jusqu'alors empêchée de quitter sa chambre.

Dès que son état n'avait plus inspiré de craintes, elle avait voulu que Frédérik entreprît les études projetées par David, et qu'une partie des leçons eût lieu chez elle, éprouvant ainsi un ravissement indicible à voir réunis sous ses yeux ces deux êtres tant aimés dont elle avait failli être à jamais séparée; sa présence à ces leçons lui causait mille jouissances : d'abord l'intérêt si tendre, si éclairé de David pour Frédérik, puis l'ardeur indomptable du jeune homme qui voulait une destinée glorieuse, illustre, pour être l'orgueil et la joie de sa mère, et satisfaire à son ambitieuse *envie* dont la flamme épurée brûlait plus que jamais en lui.

Il avait été décidé d'un commun accord que Frédérik entrerait d'abord à l'école Polytechnique, et que de là, selon son attrait, il suivrait une des nombreuses carrières à lui ouvertes par cette école encyclopédique : la guerre, la marine, les arts, les lettres ou les sciences.

Ces quelques mots donneront un aperçu bien incomplet de la félicité céleste, idéale, où durent vivre ces trois tendres et nobles créatures, du moment que la santé de Marie n'inspira plus aucune crainte; félicité nouvelle pour tous, car, lors des heureux jours qui suivirent la guérison morale de Frédérik, la venue de M. Bastien, souvent oubliée, mais sans cesse imminente, apparaissait sur ce brillant horizon comme un nuage toujours menaçant.

A cette heure, au contraire, aussi loin que pouvait s'étendre la vue de Marie, de David et de Frédérik... ils apercevaient un ciel d'azur d'une sérénité si splendide, que sa magnificence infinie les éblouissait parfois. . . . .

. . . .

Trois semaines s'étaient donc écoulées depuis l'annonce de la mort de M. Bastien.

Deux heures venaient de sonner, Frédérik, aidé de Marguerite et du vieil André, garnissait de perce-neige, de quelques pâles roses du Bengale, d'héliotropes d'hiver, et de rameaux de houx ornés de leurs baies de corail, les vases de la cheminée de la salle d'étude.

Au milieu de cette pièce, un portrait de Frédérik, d'une admirable ressemblance, et dessiné au pastel par David, était placé sur un chevalet; un grand feu brûlait dans la cheminée; enfin l'on voyait sur une table les préparatifs d'une simple et rustique collation.

Les trois *complices* qui présidaient aux apprêts de cette petite fête, de cette *surprise* en un mot, marchaient sur la pointe du pied et parlaient tout bas, car il ne fallait pas que madame Bastien se doutât de ce qui se passait; ce jour-là, pour la première fois depuis sa maladie, la jeune femme devait sortir de sa chambre et rester durant quelques heures dans la salle d'étude; aussi Frédérik et les deux vieux serviteurs tâchaient-ils de donner à ce salon un air de fête, et David, à l'insu de Marie, s'était occupé du portrait de Frédérik, portrait qu'elle devait voir ce jour-là pour la première fois. Pendant les mystérieuses *allées et venues*, Marie était seule dans sa

chambre avec David. La jeune femme, vêtue de deuil, à demi couchée sur une chaise longue, contemplait dans un muet bonheur David, assis à une table de travail, et occupé à corriger, ainsi qu'on dit, un des devoirs de Frédérik.

Soudain David, tout en poursuivant sa lecture, dit à mi-voix :

— C'est inconcevable...

— De quoi s'agit-il donc, monsieur David ?

— Des progrès réellement singuliers de ce cher enfant... Madame... Voilà trois semaines à peine que nous nous occupons de géométrie... et son aptitude aux sciences exactes... se développe avec la même rapidité que ses autres facultés...

— S'il faut vous le dire, monsieur David... cette aptitude m'étonne chez Frédérik ; tout ce qui est... sentiment, imagination, nous semblait devoir prédominer en lui...

— Et c'est là, Madame... ce qui me surprend et me ravit... Chez ce cher enfant, tout obéit à la fois à une même impulsion, tout grandit à vue d'œil et rien ne se nuit... Je vous ai lu hier ses dernières pages, vraiment éloquentes, vraiment belles...

— Le fait est, monsieur David, qu'il y a une différence frappante entre ce dernier morceau et les meilleures choses qu'il ait écrites avant... cette terrible maladie morale, qui, grâce à vous, devait amener la régénération de Frédérik... Tout ce que je redoute maintenant pour lui, c'est l'excès du travail.

— Aussi je calme, je modère autant que je le puis son avidité de savoir... son impatiente et jalouse ardeur, ses élans passionnés vers un avenir qu'il veut glorieux, illustre... et cet avenir sera le sien.

— Ah ! monsieur David, quelle joie, quelle ivresse pour *nous*... si *nos* prévisions se réalisent !

Il est impossible de rendre avec quelle expression de tendresse contenue Marie prononça ces mots : *nous, nos prévisions,* qui seuls révélaient les secrets projets de bonheur formés tacitement par Marie et par David. Celui-ci reprit :

— Croyez-moi, Madame, nous le verrons grand par le

cœur et par l'intelligence ; il y a en lui une incroyable énergie, encore doublée par cette redoutable *envie* qui nous a tant alarmés.

— Hier encore, monsieur David, il me disait gaiement : « Mère, quand, maintenant, j'aperçois au loin le château de Pont-Brillant qui me rendait si malheureux... c'est un regard d'amical défi que je lui jette. »

— Et vous verrez, Madame, si, dans huit ou dix ans, le nom de Frédérik Bastien ne résonnera pas plus glorieusement que celui du jeune marquis.

— J'ai l'orgueil de partager votre espoir, monsieur David. Marchant entre nous deux, je ne sais pas où mon fils ne pourra pas arriver.

Puis, après un moment de silence, Marie ajouta :

— Mais, savez-vous que c'est comme un rêve ! Quand je pense qu'il y a deux mois à peine... le soir de votre arrivée... vous étiez là, à cette table, parcourant les cahiers de Frédérik et déplorant comme moi qu'un voile fût étendu sur l'esprit de ce malheureux enfant...

— Vous rappelez-vous, Madame, ce silence morne, glacé... contre lequel échouaient tous nos efforts ?

— Et cette nuit où, folle d'épouvante, j'ai couru chez vous pour vous supplier de ne pas abandonner mon fils... comme si vous pouviez l'abandonner...

— Dites, Madame, n'est-ce pas qu'il y a une sorte de charme dans ces souvenirs poignants, lorsqu'on se retrouve en pleine sécurité... en plein bonheur ?

— Oui... il y a là un charme triste... mais combien je lui préfère... les espérances certaines !... Ainsi, monsieur David... je vous dirai que j'ai fait beaucoup de projets cette nuit.

— Voyons, Madame...

— Il y en a d'abord un... très-fou, très-impossible.

— Tant mieux, ce sont d'ordinaire les plus charmants.

— Lorsque *notre* Frédérik entrera à l'école Polytechnique, il faudra nous séparer de lui... Oh ! mais soyez tranquille... pour cela je serai vaillante... à une condition cependant.

— Et cette condition?

— Vous allez bien rire, car c'est puéril, ridicule peut-être. Eh bien, je voudrais que *nous* puissions demeurer tout près de lui... Et, s'il faut tout vous avouer, mon ambition serait de loger en face de l'école, si cela était possible... Vous allez vous moquer de moi?

— Je ne ris pas du tout de cette idée, Madame : je la trouve excellente... car, grâce à cette proximité, vous pourrez voir *notre* cher enfant deux fois par jour. Je ne parle pas des sorties... deux bons grands jours... où *nous* l'aurons tout à fait.

— Vraiment... dit Marie en souriant, vous ne me trouvez pas trop... mère?

— Ma réponse est bien simple, Madame. Comme il faut prévoir les choses d'un peu loin, je vais écrire aujourd'hui à Paris, afin que l'on guette le premier logement convenable en face de l'école et qu'on *nous* le retienne.

— Combien vous êtes bon!...

— Bonté bien facile, en vérité... Partager avec vous la joie d'être rapproché de *notre* cher enfant.

Marie resta un moment silencieuse; puis, des larmes d'une céleste douceur lui venant aux yeux, elle dit avec une émotion indéfinissable, en se retournant vers David :

— Comme c'est délicieux... le bonheur!...

Et ses yeux noyés de félicité cherchèrent et rencontrèrent les yeux de David... longtemps leur regard resta attaché l'un sur l'autre dans une muette et divine extase. La porte de la chambre s'ouvrit et Marguerite dit au précepteur d'un air à la fois souriant et mystérieux :

— Monsieur David... voulez-vous venir, s'il vous plaît?

— Et mon fils, demanda Marie, où est-il?

— Monsieur Frédérik est occupé... très-occupé, Madame, répondit la servante en échangeant un coup d'œil d'intelligence avec le précepteur qui se dirigea vers la porte et sortit.

— Si Madame le permet, reprit Marguerite, je resterai auprès d'elle dans le cas où elle aurait besoin de quelque chose.

— Ah! Marguerite... Marguerite, dit la jeune femme en

souriant et en secouant la tête, on complote ici quelque chose.

— Comment donc cela, Madame?

— Oh!... je suis très-clairvoyante! depuis ce matin... ces allées, ces venues... que j'entends dans le corridor, Frédérik absent... à l'heure de son travail... certain bruit inaccoutumé du côté de la salle d'étude...

— Je puis assurer à Madame... que...

— Bon! bon!... on abuse de ma position, reprit Marie en souriant, on sait que je ne puis pas encore marcher... et aller voir par moi-même ce qui se passe par là...

— Oh! Madame... par exemple...

— Voyons, Marguerite... il s'agit d'une surprise?..

— D'une surprise... Madame?

— Voyons, ma bonne Marguerite, contez-moi cela... je vous en prie... Que je sois heureuse... plus tôt... je le serai aussi plus longtemps.

— Madame, dit héroïquement Marguerite, ce serait une trahison...

A ce moment, le vieil André entre-bâilla la porte et dit à la servante d'un air aussi très-rayonnant et très-mystérieux :

— Marguerite..... on demande où est la chose..... que..... qui...

— Ah! mon Dieu! il va dire quelque sottise; il n'en fait jamais d'autres! s'écria la servante en courant à la porte, où elle s'entretint quelques moments à voix basse avec André, après quoi elle revint auprès de sa maîtresse, qui lui dit en souriant :

— Allons, Marguerite... puisque vous êtes impitoyable... je vais aller... moi-même...

— Madame... y pensez-vous?.. Vous n'avez pas encore pu marcher depuis votre maladie...

— Ne me grondez pas, je me résigne, je gâterais la surprise... mais que je suis donc impatiente de savoir!..

La porte du salon d'étude s'ouvrit de nouveau.

C'étaient David, Frédérik et le docteur Dufour.

Marguerite s'éloigna après avoir dit tout bas à Frédérik :

— Monsieur Frédérik, quand vous m'entendrez tousser derrière la porte, ça sera prêt.

Et la servante sortit.

A la vue du docteur, madame Bastien dit gaiement :

— Oh! dès que vous voici, mon bon docteur... je ne doute plus du complot.

— Un complot? dit M. Dufour en jouant l'étonnement, pendant que David et Frédérik échangeaient un sourire.

— Oui... oui... reprit Marie... une surprise que l'on me ménage... mais je vous avertis que les surprises sont très-dangereuses pour de pauvres malades comme moi, et qu'il vaudrait bien mieux me tout dire d'avance.

— Tout ce que je puis vous déclarer, ma chère et impatiente et belle malade, c'est que c'est aujourd'hui, ainsi que nous en sommes convenus, que vous devez tenter de marcher toute seule... pour la première fois... et que mon devoir, oui, Madame, mon devoir... est d'assister à cet essai de vos forces.

A peine le docteur prononçait-il ces mots, que l'on entendit Marguerite tousser avec affectation derrière la porte.

— Allons, mère, dit tendrement Frédérik à la jeune femme, du courage... nous allons faire une grande promenade dans la maison.

— Oh! je me sens d'une force qui va vous étonner, répondit la jeune femme en souriant et se disposant à se lever de sa chaise longue, ce à quoi elle parvint, non sans quelque difficulté, car sa faiblesse était encore grande.

Ce fut alors un tableau à la fois gracieux et touchant.

Marie, debout, s'avança d'un pas incertain, David à sa droite, le docteur à sa gauche, prêts à la soutenir si elle faiblissait, tandis que Frédérik, devant elle... marchait doucement à reculons en lui tendant les bras... ainsi que l'on fait à un enfant qui essaye ses premiers pas...

— Voyez comme je suis forte ! dit gaiement Marie en s'avançant lentement vers son fils qui lui souriait avec tendresse. Où me conduisez-vous comme cela ?

— Tu vas voir, mère...

A peine Frédérik prononçait-il ces mots, qu'un cri effrayant, terrible, poussé par Marguerite, retentit derrière la porte.

Puis cette porte s'ouvrit brusquement, et une voix railleuse, retentissante, dit en même temps :

— Minute ! Gros Bonhomme vit encore.

Marie, qui faisait face à la porte, jeta un cri épouvantable et tomba à la renverse.

Elle voyait son mari... Jacques Bastien.

XLIII

On se souvient peut-être qu'au moment de partir pour Blémur, Bridou avait endossé la casaque de peau de bique de Jacques Bastien ; celui-ci, dans sa demi-ivresse, et malgré les recommandations contraires du vieil André, s'était entêté à passer à gué une route inondée et traversée par le courant d'un étang débordé ; le cheval perdit pied, le cabriolet fut entraîné ; Bridou parvint à quitter la voiture ; mais, emporté par le torrent jusque sous les roues d'un moulin, il y fut broyé. Une partie de la casaque de peau était restée accrochée à une palette des roues. On trouva dans la poche de ce vêtement plusieurs lettres décachetées et à l'adresse de M. Bastien. De là vint une funeste erreur. L'on crut M. Bastien broyé sous la roue du moulin, et le corps de l'huissier à jamais disparu dans les eaux.

Jacques Bastien, gêné par son énorme embonpoint, n'avait pu parvenir, malgré ses efforts, à sortir de la voiture ; cette

circonstance le sauva : le cheval, après avoir été quelques moments entraîné à la dérive, reprit pied; mais bientôt, en gravissant une pente rapide, épuisé de fatigue, il s'abattit violemment.

Jacques, jeté en avant, se fit une profonde blessure à la tête, resta sur le coup, et, au point du jour, des journaliers allant aux champs l'ayant recueilli, le transportèrent dans une ferme isolée, assez éloignée du sinistre.

Jacques resta longtemps retenu dans cette demeure, et par les suites de sa blessure et par une dangereuse maladie causée par la frayeur et par une immersion prolongée dans un courant d'eau glaciale.

Lorsqu'il fut en état d'écrire à sa femme pour lui annoncer son arrivée, il s'en garda bien, se promettant, s'il passait pour mort, selon toute probabilité, de faire de sa *résurrection* l'objet d'une plaisanterie stupide et brutale, car il ne s'abusait pas sur la nature des sentiments avec lesquels Marie avait dû accueillir la nouvelle de sa fin tragique.

A ce projet, ainsi qu'on l'a vu, Jacques ne manqua pas.

Seulement, ce misérable voyant à son aspect sa femme tomber foudroyée, il crut l'avoir tuée, et, dans une épouvante qui tenait du vertige, il se sauva tout d'abord de sa maison.

Marie n'avait pas été seule frappée de ce coup terrible...

Non moins atterré par la brusque apparition de Bastien, Frédérik, voyant sa mère rouler inanimée sur le carreau, s'affaissa sur lui-même et fut reçu complétement évanoui entre les bras du docteur Dufour.

L'on transporta ce malheureux enfant non dans sa chambre, voisine de celle de sa mère, mais dans le salon d'étude; un lit y fut dressé à la hâte, le docteur Dufour ayant craint avec raison que, dans l'état alarmant où se trouvaient Marie et son fils, leur rapprochement n'eût pour tous deux des suites funestes; car, de la chambre de Marie, on entendait tout ce qui se disait chez Frédérik.

Le docteur ne put leur donner simultanément ses soins : il s'occupa d'abord de Marie qui, à peine convalescente, pouvait

et devait être, hélas! mortellement atteinte par une si effroyable révolution.

Lorsque M. Dufour retourna près de Frédérik, il le trouva frappé d'une congestion cérébrale; les soins presque instantanés que réclamait sa position n'ayant pu lui être donnés à temps, le jeune homme tomba bientôt dans un état désespéré.

Lorsque Marie revint à elle, elle pressentit sa fin prochaine, et demanda instamment à voir son fils.

L'embarras de Marguerite, sa pâleur, les défaites qu'elle donna, afin d'expliquer l'absence de Frédérik dans un moment si solennel, tout fut pour la jeune mère une révélation.

Elle *sentit,* si cela se peut dire, que son fils se mourait comme elle.

Alors Marie voulut voir David.

Marguerite l'amena; il resta seul avec madame Bastien... dont les traits angéliques portaient déjà l'empreinte de la mort; de sa main blanche et froide, faisant signe à David de s'asseoir à son chevet, elle lui dit :

— Et mon fils?

— Madame...

— Il n'est pas là... on me le cache...

— Ne croyez pas...

— J'ai tout compris... il est dans un état désespéré, et comme ma fin, à moi, est prochaine aussi, j'ai voulu vous faire mes adieux... *Henri.*

Pour la première fois... et pour la dernière fois, hélas! Marie appelait David de son nom de baptême.

— Vos adieux! répéta-t-il avec un sanglot déchirant, vos adieux...

— Je ne mourrai pas du moins... sans vous dire... combien je vous ai aimé... Vous le saviez.. n'est-ce pas... mon ami?...

— Et vous dites que vous allez mourir! Non! non! Marie, la force de mon amour vous rendrait à la vie, s'écria David dans une sorte d'égarement. Mourir! pourquoi mourir? nous nous aimons tant!

— Oui, notre amour est grand, mon ami... et pour moi il a commencé du jour où mon pauvre enfant est revenu... à la vie de l'âme que vous lui avez rendue...

— Oh! malheur... malheur...

— Non... Henri.. ma mort n'est pas un malheur pour vous... Il me semble, voyez-vous, qu'au moment de quitter cette vie.., mon âme, dégagée de ses liens terrestres... peut lire dans l'avenir... Henri... savez-vous quel aurait été notre sort?

— Vous me le demandez? Ce matin encore... nos projets...

— Écoutez-moi... mon ami... il est dans l'amour maternel... de profonds mystères... peut-être ne se dévoilent-ils qu'aux heures suprêmes... Depuis que je me suis crue libre... l'avenir m'apparaissait radieux comme à vous, Henri... Quelques mois encore... vous, mon fils et moi... nous confondions notre vie dans un même bonheur.

— Oh!... ce rêve! ce rêve!...

— Ce rêve... a été beau... Henri... peut-être son réveil eût-il été cruel.

— Que dites-vous?

— Vous savez combien mon fils m'aime... Vous savez que toute affection passionnée a sa jalousie... tôt ou tard... il eût été jaloux de mon amour pour vous... Henri...

— Lui... lui... jaloux de moi?...

— Croyez-en le cœur d'une mère... je ne me trompe pas.

— Hélas! vous voudriez rendre mes regrets moins affreux... vaillante et généreuse jusqu'à la fin!...

— Dites que je suis *mère... jusqu'à la fin...* Écoutez encore, Henri... En m'unissant à vous, je perdais mon nom, cet humble nom que mon fils voulait surtout rendre illustre... parce que ce nom était le mien, car tout chez mon pauvre enfant se rapportait à moi.

— Oh! oui... toujours vous êtes mêlée à ses pensées : il y a quelques jours, au moment de mourir, il criait : *Ma mère!...* comme dernier cri de salut... et c'est en disant... *Ma mère!* qu'il marchait à une destinée glorieuse.

— Mon ami, ne nous abusons pas... Quel eût été notre chagrin, si, au moment de nous unir... la crainte d'éveiller la jalousie de mon fils... m'eût arrêtée peut-être... Et pourtant, renoncer à notre amour... c'était affreux... ou bien, pensée plus horrible encore, la jalousie de Frédérik ne devait peut-être se dévoiler qu'après notre union. Que faire alors? Que devenir?

— Non, non, Marie... ne croyez pas cela... Frédérik m'aime aussi... et, à votre bonheur... au mien... il se fût sacrifié...

— Sacrifié... oui, mon ami... il se serait sacrifié... Oh! je le connais, pas un mot... pas une plainte... ne serait sorti de ses lèvres... Toujours aimant, toujours tendre, il nous eût tristement souri... et puis, peu à peu... nous l'aurions vu... dépérir jusqu'à la fin.

— Oh! mon Dieu... cela est fatal... Malheur à moi!... murmura David avec un douloureux gémissement... Malheur à moi!...

— Bonheur à vous, Henri... car vous avez été le plus heureux des hommes! s'écria Marie avec une exaltation qui donna à ses traits mourants une expression surhumaine. Bonheur à vous, Henri, car vous avez été aimé... oh! passionnément aimé, sans coûter une larme ou un moment de honte au cœur loyal qui vous idolâtrait. Oui, Henri, je vous ai aimé... sans hésitation, sans combat... je vous ai aimé avec orgueil, avec sérénité... parce que mon amour pour vous, Henri, avait toute la sainte douceur du devoir. Courage donc, mon ami, que le souvenir de Marie et de Frédérik Bastien vous soutienne, vous console...

— Que dites-vous... Frédérik?.. Oh! du moins, il me restera, lui.

— Mon fils... ne me survivra pas.

— Frédérik?

— Je le *sens là*... voyez-vous, Henri... là, au cœur... je vous dis qu'il se meurt.

— Mais, tout à l'heure encore, Pierre, sortant de la chambre où l'on a transporté ce malheureux enfant, m'a dit que tout

espoir n'était pas perdu... Non, non... lui mourir aussi... cela serait trop affreux.

— Pourquoi cela, Henri?

— Grand Dieu! vous... vous sa mère?.. cette question...

— Je vous l'ai dit, mon ami... il est dans l'amour maternel de profonds mystères... J'aurais regardé comme un malheur affreux de survivre à mon fils... Frédérik m'aime autant que je l'aime... Il doit penser... il pense comme moi... il est heureux pour lui de ne pas me survivre.

— Misère de moi!.. vous perdre tous deux!..

— Marie et Frédérik Bastien ne peuvent être séparés... ni dans ce monde ni dans l'autre, mon ami...

— Ah! vous êtes bien heureux, vous et lui!

— Henri... mes forces sont à leur fin... le froid de la tombe me gagne... Votre main... votre chère loyale main.

David se jeta à genoux au chevet du lit de la jeune femme, couvrant sa main de larmes et de baisers; il éclatait en sanglots.

Marie poursuivit d'une voix de plus en plus affaiblie :

— Un dernier vœu, Henri... vous l'accomplirez s'il est possible... M. Bastien... m'a parlé de son désir de vendre cette maison... je ne voudrais pas que des étrangers vinssent profaner cette demeure... où s'est passée ma vie et celle de mon fils... car ma vie date... du jour où j'ai été mère... M. Dufour, votre meilleur ami... demeure ici près... vous deviez revenir un jour vous fixer... près de lui... Hâtez ce moment, Henri, vous trouverez tant de consolations dans un cœur comme le sien.

— Oh! Marie... cette maison sera pour moi l'objet d'un culte religieux... mais...

— Merci, Henri... oh! merci!.. cette pensée me console... Une dernière prière... je ne veux pas être séparée de mon fils... vous me comprenez... n'est-ce pas?

A peine Marie prononçait-elle ces mots, qu'on entendit un grand bruit dans le corridor.

Marguerite appelait le docteur avec angoisse et épouvante.

Soudain la porte de la chambre de madame Bastien s'ouvrit brusquement. Frédérik entra, livide, effrayant, traînant après soi un drap comme un suaire, tandis que Marguerite tâchait en vain de le retenir.

Une dernière étincelle d'intelligence, l'instinct filial peut-être, amenait cet enfant mourir auprès de sa mère.

David, agenouillé au chevet de la jeune femme, se redressa stupéfié comme à l'apparition d'un spectre.

— Mère ! mère !.. s'écria Frédérik d'une voix agonisante en se précipitant sur le lit de Marie qu'il enlaçait de ses bras au moment où le docteur accourait éperdu.

— Oh ! viens, mon enfant, viens ! murmurait Marie en embrassant son fils dans une dernière étreinte de joie convulsive, maintenant... c'est... pour toujours.

Ce furent les derniers mots de la jeune mère.

Frédérik et Marie exhalèrent leurs âmes dans un suprême embrassement.

. . . .

ÉPILOGUE.

Nous avons commencé ce récit en supposant qu'un touriste, allant de la ville de Pont-Brillant au château de ce nom, aurait passé devant l'humble maison de Marie Bastien.

Nous terminerons ce récit par une supposition pareille.

Si ce touriste se fût rendu de Pont-Brillant au château, dix-huit mois après la mort de Frédérik et de Marie, il n'eût rien trouvé de changé à la ferme.

La même élégante simplicité régnait dan cet humble séjour; les mêmes fleurs agrestes y étaient soignées par le vieil André; la futaie séculaire ombrageait toujours la pelouse verdoyante où serpentait le ruisseau limpide.

Seulement le touriste n'eût pas vu sans émotion, sous la partie la plus ombreuse de la futaie, et non loin de la petite cascade murmurante, une pierre tumulaire en marbre blanc, sur laquelle on lisait :

MARIE ET FRÉDÉRIK BASTIEN.

Devant cette tombe, abritée par un porche rustique déjà garni de lierre et de fleurs grimpantes, on voyait le batelet offert à Frédérik lors de l'inondation, et sur lequel on lisait :

LES PAUVRES GENS DU VAL
A FRÉDÉRIK BASTIEN.

S'il fût passé devant la futaie à l'aube ou au couchant, le touriste aurait vu s'approcher de cette tombe, avec un religieux recueillement, un homme de haute taille et vêtu de deuil, et qui, jeune encore, avait les cheveux tout blancs.

Cet homme était David.

Il n'avait pas failli à la mission que lui avait donnée Marie.

Rien n'était changé, ni au dehors, ni à l'intérieur de la maison; la chambre de la jeune mère, celle de Frédérik, le salon d'étude, rempli de tous les travaux inachevés laissés par le fils de madame Bastien, tout était resté comme au jour de la mort de la mère et de l'enfant.

La chambre de Jacques Bastien avait été murée.

David continuait d'habiter la mansarde qu'il avait occupée comme précepteur; Marguerite était sa seule servante.

Le docteur Dufour venait chaque jour voir David, auprès de qui il devait se fixer lorsqu'il aurait pu confier sa clientèle à un jeune médecin nouvellement arrivé à Pont-Brillant.

Par un pieux ressouvenir de son jeune frère et de Frédérik, David, pour que sa douleur ne fût pas stérile, avait fait disposer une des granges de la ferme en salle d'école; là il enseignait chaque jour les enfants des métairies voisines. Afin de rendre plus assurés les bienfaits de l'instruction, le précepteur donnait une légère indemnité aux parents des écoliers; car presque toujours l'exploitation des enfants, forcément amenée par la misère de la famille, les empêche de profiter de l'éducation publique.

Nous supposerons enfin que notre touriste, après s'être arrêté devant la modeste tombe de Marie et de Frédérik, eût rencontré quelque habitant du Val.

— Mon brave homme, lui eût dit le touriste, quelle est donc cette tombe que l'on voit là-bas, sous ces vieux chênes?

— C'est la tombe de celui dont le nom est le *bon saint nom du pays,* Monsieur.

— Il se nommait?

— Frédérik Bastien, Monsieur, et son bon ange de mère est enterrée avec lui.

— Vous pleurez, brave homme?

— Oui, Monsieur, comme pleurent de regret tous ceux qui les ont connus, l'ange de mère et l'ange de fils.

— Ils étaient donc bien aimés dans le pays?

— Tenez, Monsieur, vous voyez ce grand et beau château, là-bas?

— Le château de Pont-Brillant?

— Le jeune marquis et sa vieille grand'mère sont plus riches que le roi. Bon an, mal an, ils envoient beaucoup d'argent pour les pauvres, et si le nom de M. le marquis est prononcé une fois chez les bonnes gens du Val, celui de Frédérik Bastien et de sa mère l'est cent fois!

— Et pourquoi cela?

— Parce que, faute d'argent qu'ils n'avaient point, la mère donnait aux pauvres son bon cœur et la moitié de son pain; le fils, lui, donnait, s'il le fallait, sa vie pour sauver celle des autres, temoin moi et les miens, sans compter d'autres familles, qu'au risque de périr il a sauvées, lors de la grande inondation d'il y a deux ans. Aussi, voyez-vous, Monsieur, *le bon saint nom du pays* durera plus longtemps dans le Val que le grand château de Pont-Brillant. Les châteaux s'écroulent, tandis que le enfants de nos enfants apprendront de leurs pères le nom de FRÉDÉRIK BASTIEN.

FIN DE L'ENVIE.

LES SEPT
PÉCHÉS CAPITAUX

LA COLÈRE

I

Vers le milieu du carnaval de 1801, fort égayé par l'annonce de la paix signée à Lunéville, alors que Bonaparte était premier consul de la république française, la scène suivante se passait dans un endroit désert, dominé par les remparts à demi démantelés de la ville d'*Orléans*.

Il était sept heures du matin, le jour commençait de poindre; un homme vêtu d'une houppelande de couleur foncée se promenait en long et en large; le froid était vif, la matinée brumeuse; de temps à autre, le promeneur soufflait dans ses doigts, frappait le sol de ses pieds afin de se réchauffer, et regardait parfois du côté d'un sentier qui contournait les assises d'un bastion.

Au bout de dix minutes, un second personnage enveloppé

d'un manteau, et jusqu'alors caché par la saillie du bastion, parut dans le sentier et s'avança rapidement vers l'homme à la houppelande.

Tous deux eurent alors l'entretien suivant :

— Je craignais d'être en retard, dit l'homme au manteau.

— Il nous reste encore un quart d'heure, reprit l'autre : avez-vous des épées ?

— Les voici : c'est ce qui m'a retenu, car j'ai eu assez de peine à en trouver. Et Yvon, l'avez-vous vu ce matin?

— Non ; il m'a dit hier soir qu'il se rendrait directement ici. Il craignait avec raison que ma présence chez lui, de si bonne heure, et notre sortie très-matinale, inquiétant sa femme, ne lui donnassent quelques soupçons.

— Ah çà ! mon cher, en attendant Yvon, mettez-moi bien au fait du sujet de la querelle. Vous le savez, hier soir, ce brave ami, pressé par l'heure, n'a pu me dire que deux mots.

— C'est bien simple... A la dernière audience du tribunal, un avocat, nommé Me Laurent, a, dans sa plaidoirie, fait une allusion des plus transparentes sur la prétendue partialité de notre ami, l'un des juges devant qui se plaidait l'affaire.

— C'était indigne ; la loyauté bretonne d'Yvon Cloarek est connue de tous.

— Parbleu, mais vous savez la violence et l'incroyable irascibilité du caractère de notre ami ; aussi, bondissant sur son siége et interrompant tout net l'avocat, il s'écria : « Me Laurent, vous êtes un infâme calomniateur ; je vous dis cela, non comme magistrat, mais comme homme de cœur ; je vous le répéterai après l'audience. » Vous jugez de l'agitation du tribunal.

— Le fait est que c'était un peu vif pour la gravité d'un magistrat.

— « Soit, Monsieur, » répondit fermement l'avocat à Yvon, « plus tard nous nous retrouverons. » La plaidoirie achevée, l'audience terminée, le tribunal fit tous ses efforts pour apaiser la querelle. Le barreau intervint de son côté ; mais vous connaissez la tête de fer de notre ami. L'avocat Laurent,

homme d'ailleurs très-résolu, exigeait des excuses : à cette prétention, j'ai cru qu'Yvon allait étrangler de colère. Enfin, le rendez-vous de ce matin a été convenu, et l'épée choisie.

— Je ne puis qu'approuver la susceptibilité de notre ami, mais je crains que dans sa position de magistrat, ce duel ne lui nuise.

— Je le crains comme vous, quoique cependant cette conduite énergique mette un peu la toge en relief. Le pis est qu'Yvon a déjà eu quelques vives altercations avec le président de son tribunal, qui n'est pas, dit-on, un homme intègre... Ce qui est encore fâcheux, c'est que la violence du caractère de notre ami l'a fait déjà changer deux fois de résidence.

— Un si noble et si excellent cœur !

— Oui, mais cette malheureuse tête et cette diable d'irascibilité qu'il ne peut dompter !..

— Et se faire justement magistrat, avec un pareil caractère.

— Que voulez-vous ! son père, magistrat lui-même, a exigé qu'il suivît cette carrière. Yvon adorait son père, il a obéi. Lorsque plus tard il a perdu son père, il n'était plus temps pour notre ami de changer de profession : et puis enfin, il est sans fortune, sa place de magistrat est le plus clair de son revenu, et il a femme et enfant. Il faut donc, vous le voyez, qu'il porte son joug.

— C'est vrai... mais je le plains.

— Ah çà ! dites-moi, Yvon est bon tireur, n'est-ce pas?

— Très-bon... car, dans sa première jeunesse, il était passionné pour les exercices du corps; seulement, je crains que la bravoure et la colère ne l'emportent, et qu'il ne se précipite en aveugle sur le danger.

— Je lui préférerais plus de sang-froid. Et son adversaire?

— J'ai entendu dire qu'il tirait suffisamment.

— En cas d'accident j'ai laissé à vingt pas d'ici le fiacre qui m'a amené. Heureusement Yvon demeure presque aux portes de la ville.

— Tenez, je ne veux pas penser à un malheur !.. ce serait

la mort de la femme d'Yvon !.. Si vous saviez comme elle l'aime... C'est un ange de grâce et de douceur!.. Il est, de son côté, parfait pour elle. Ils s'adorent... et si la fatalité voulait que...

— N'entendez-vous pas parler?

— En effet... ce sont sans doute nos adversaires. Je regrette qu'Yvon ne soit pas le premier au rendez-vous.

— Sans doute les précautions qu'il a eu à prendre à cause de sa femme l'auront retenu.

— Probablement, mais c'est fâcheux.

Bientôt trois personnes parurent à l'angle du bastion et s'approchèrent; c'étaient l'adversaire d'Yvon et ses deux témoins.

Ceux-ci abordèrent avec courtoisie les premiers arrivés, s'excusant de s'être peut-être fait attendre; ce à quoi il fut répondu qu'au contraire M. Cloarek n'avait pas encore paru, mais qu'il ne pouvait, à cette heure, tarder beaucoup.

L'un des témoins de l'avocat proposa, afin de perdre le moins de temps possible, de choisir, en attendant l'arrivée de M. Cloarek, le terrain du combat; cette proposition acceptée, le choix venait d'être arrêté, lorsque Yvon parut. La sueur qui perlait sur son front, sa poitrine haletante, disaient assez la précipitation de sa course; il serra cordialement la main de ses deux témoins, et leur dit à voix basse :

— J'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper sans éveiller les soupçons de ma femme.

S'adressant alors à son adversaire, d'une voix qu'il tâcha de rendre calme, il ajouta :

— Je vous demande mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre; mais ce retard a été bien involontaire.

L'avocat salua, et commença de se dépouiller de sa houppelande, ce que fit aussi Cloarek, pendant que les témoins mesuraient les épées.

A mesure que l'instant du combat s'approchait, l'on voyait, si cela se peut dire, la colère d'Yvon monter et bouillonner; tout son corps frémissait par brusques intermittences; le sang

affluait à ses mains et à son visage, ses yeux étincelants s'injectaient peu à peu, tandis que les veines saillantes de ses bras robustes se gonflaient comme des cordes ; ses traits exprimaient une sorte de satisfaction sauvage ; il semblait être dans son milieu à l'approche du danger, et respirer à l'aise. Ce tempérament *ultrasanguin*, cette nature fougueuse, exubérante, presque toujours contrainte, et retenue par mille convenances sociales, ne pouvait atteindre sa plénitude d'expansion, sa toute-puissance d'action, qu'au milieu des emportements de la lutte, du péril et de la colère.

L'impatiente et irascible ardeur d'Yvon était telle, que, plus promptement déshabillé que l'avocat, il se fût élancé sur lui, si ses deux témoins ne l'eussent retenu chacun par un bras.

Enfin le champ clos s'ouvrit.

L'un des témoins fit entendre le mot solennel :

— *Allez, Messieurs !*

Cloarek fondit avec une fureur si impétueuse sur son adversaire, que celui-ci, surpris par cette attaque foudroyante, s'ébranla, rompit vivement en parant de son mieux ; mais, après deux minutes d'engagement, il eut l'avant-bras traversé de part en part, et laissa malgré lui tomber son épée.

— Assez, Messieurs ! s'écrièrent les témoins en voyant l'un des deux combattants désarmé.

Malheureusement la colère du Breton était telle qu'il n'entendit pas ces mots pacificateurs : *Assez, Messieurs !* et il redoublait son attaque contre son adversaire, lorsque celui-ci, qui s'était, après tout, bravement comporté, se voyant sans moyen de défense exposé aux coups d'un forcené, sauta en arrière, fit une volte rapide et gagna au large.

L'enragé Breton s'élançait à sa poursuite, lorsque ses témoins se précipitèrent sur lui et le désarmèrent non sans lutte et sans danger, pendant que l'un des amis de l'avocat, au moyen d'un mouchoir, bandait la plaie du blessé, d'ailleurs peu dangereuse.

Le témoin de Cloarek offrit courtoisement son fiacre au

blessé, qui l'accepta, et les adversaires se séparèrent après une loyale réconciliation.

— Yvon, disait au fougueux magistrat l'un de ses amis en regagnant la porte de la ville; à quoi penses-tu, foncer ainsi sur un ennemi désarmé?

— C'est vrai, vous aviez donc le diable au corps, mon cher ? ajoutait l'autre.

— Je ne pouvais croire que cela fût déjà fini, reprit Yvon avec un soupir de regret.

— Pardieu ! du train dont tu y allais, ça ne pouvait durer longtemps.

— Ah ! il m'eût fallu une heure de combat, et ensuite il me semble que j'aurais été tranquille pendant longtemps, dit Cloarek. Je sens encore tout mon sang en ébullition, l'ardeur me dévore... Et moi qui croyais pouvoir m'en donner à cœur joie !

Yvon prononça ces mots avec un accent de dépit si naïf, qu'il en devint comique, et ses témoins ne purent s'empêcher de sourire.

— Morbleu! s'écria le colérique Breton en jetant d'abord un regard courroucé sur les rieurs; puis, confus de cet emportement, il baissa la tête et se tut, tandis que l'un de ses témoins reprenait gaiement :

— Yvon, mon brave, ne t'avise pas de nous chercher querelle... Ça n'en vaudrait pas la peine... nous ne pourrions à nous deux t'offrir tout au plus que dix pauvres petites minutes... d'exercice.

— Voyons, Cloarek, soyez donc raisonnable, mon cher, reprit l'autre. Regardez-vous donc au contraire comme fort heureux de ce que cette fâcheuse affaire se soit terminée ainsi... Vous n'êtes pas blessé... la blessure de votre adversaire est légère... Que voulez-vous de mieux?

— Il a raison, car enfin juge de notre désespoir, mon pauvre Yvon, si à cette heure nous avions à te rapporter chez toi moribond?.. Pense donc à ta femme... à ta petite fille...

— Ma femme!.. ma fille!.. s'écria Cloarek en tressaillant...

ah ! vous avez raison. Et les larmes lui vinrent aux yeux. Je suis un fou, un enragé, ajouta-t-il. Mais ce n'est pas ma faute... car, voyez-vous? ainsi que l'on dit dans notre vieille Bretagne : Qui a trop de sang, trop agit.

— Alors prends des bains de pieds à la moutarde et fais-toi saigner, malheureux ! mais ne prends pas une épée pour lancette, et surtout ne tire pas de sang aux autres sous le prétexte que tu en as trop, reprit gaiement un de ses amis.

— Ou bien encore lisez les philosophes, mon cher, ajouta l'autre, et, que diable ! rappelez-vous surtout que vous êtes magistrat, un homme de paix et de gravité.

— Ça vous est bien facile à dire, reprit le pauvre Yvon en soupirant. Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir une robe de juge sur le dos et trop de sang dans les veines.

Et, après avoir remercié cordialement ses témoins de leurs bons offices, Cloarek se disposa à regagner son logis.

— Ah çà ! Yvon, lui dit un de ses amis au moment de le quitter, nous nous verrons ce soir au bal costumé que donne le beau-père de ton président... On dit qu'à ce sujet votre tribunal a une dispense de gravité. La blessure de ton adversaire est légère, il n'y a donc aucun inconvénient à ce que tu te montres à cette fête, qui sera fort curieuse.

— Je ne voulais pas d'abord y aller, car ma femme est un peu souffrante, reprit Yvon; mais elle a tant insisté pour que je prisse cette distraction, que je me suis décidé, et, ma foi ! j'irai un instant pour jouir de ce coup d'œil.

— A ce soir donc.

— A ce soir.

Yvon rentra chez lui, sentant qu'il allait embrasser sa femme et son enfant avec un redoublement de tendresse.

Il fut arrêté au seuil de sa porte par une servante, qui lui dit :

— Monsieur... il y a dans votre cabinet un homme qui vous attend : c'est pour affaire très-pressée.

— C'est bien... Ma femme ne m'a pas fait demander depuis que je suis sorti?

— Non, Monsieur... Dame Robert est tout à l'heure descendue de chez Madame, qui a donné ordre que l'on n'entre pas chez elle avant qu'elle ait sonné... car elle veut, a-t-elle dit, tâcher de dormir un peu ce matin.

— Ayez bien soin de vous conformer à ses ordres, dit Cloarek, et il entra dans son cabinet, où l'attendait un étranger.

C'était un grand et gros homme de quarante ans environ, d'une figure vulgaire, d'une apparence herculéenne et vêtu en bourgeois campagnard. Saluant assez gauchement Yvon, il lui dit d'un air aussi avenant que possible :

— Vous êtes monsieur Cloarek le juge?

— Oui, Monsieur.

— Moi, monsieur le juge, je suis ami avec le père Leblanc, de Gien, qui vous connaît.

— En effet, je lui ai rendu quelques services; c'est un digne homme; comment va-t-il?

— Très-bien, monsieur le juge, c'est lui qui m'a dit : « Tu es dans la peine, adresse-toi à monsieur Cloarek, il aime à obliger le pauvre monde... »

— Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur le juge, je suis père d'un gars dont l'affaire doit bientôt venir à votre tribunal...

— De quelle affaire voulez-vous parler, Monsieur?

— De l'affaire de Joseph Rateau, dit le gros homme en clignant de l'œil d'un air d'intelligence, un faux... un simple faux.

Cloarek, surpris et mécontent de la grossière désinvolture avec laquelle ce père parlait de l'accusation infamante qui pesait sur son fils, lui répondit sévèrement :

— En effet, Monsieur, le nommé Joseph Rateau est accusé du crime de faux, et doit être bientôt jugé.

— Tenez, monsieur le juge, je ne vas pas par quatre chemins, moi; entre nous, mon gars a fait la chose, et il s'est laissé prendre comme un bêta...

— Monsieur, prenez garde... songez à vos paroles, elles sont bien graves.

— Le fait ne peut pas se nier, monsieur le juge... c'est clair comme le jour... sans ça, vous pensez bien qu'on tâcherait de...

— Au fait, Monsieur, au fait, dit Yvon, de plus en plus indigné des sentiments et des manières de cet homme.

— Eh bien! voilà le fait, monsieur le juge : sans des raisons que je ne peux pas vous dire, ça me serait égal, comme deux œufs, que mon gars soit condamné : « Tu t'es laissé pincer, que je lui aurais dit, t'as été bête, t'as que ce que tu mérites... » Mais moi j'ai intérêt, voyez-vous, à ce que mon gars soit innocenté...

— Monsieur, s'écria Yvon en sentant son indignation se changer en un violent courroux et le sang lui monter au visage, pas un mot de plus.

— C'est mon avis, monsieur le juge, au diable les mots, en avant les actions, répondit le solliciteur.

Puis clignant de nouveau de l'œil, et plongeant la main dans une des poches de son long gilet de feutre, il en tira un rouleau, le prit entre son pouce et son index, et, le montrant à Yvon, il lui dit avec un sourire matois :

— Il y a là-dedans cinquante bons vieux louis d'or... ça sera les arrhes de l'acquittement de mon gars... il y en aura cinquante autres après.

Bien des précédents, bien des circonstances autorisaient cette indigne tentative de corruption; car à l'austérité des premières années de la république, si rigides et si glorieuses, avait succédé un déplorable relâchement dans les mœurs; aussi notre solliciteur, se croyant sûr de son fait, déposa triomphalement le rouleau sur le coin d'un bureau placé à sa portée.

Cloarek, mis hors de lui par cette insulte, le visage empourpré de colère, allait se laisser emporter à quelque effrayant accès de fureur, lorsque, ses regards s'arrêtant sur un portrait de sa femme appendu à un mur, il songea qu'elle pourrait être réveillée et effrayée par le bruit, car elle reposait dans une chambre située au-dessus du cabinet où se pas-

sait la scène dont nous parlons; Yvon, par un effort surhumain, parvint donc à se contenir, saisit son chapeau, et dit au campagnard d'une voix altérée :

— Reprenez votre argent... nous causerons de cela dehors...

Et, lui faisant signe de le suivre, il sortit précipitamment de sa demeure.

Le campagnard s'imaginant que, par prudence, le magistrat qu'il pensait suborner préférait traiter de sa corruption ailleurs que chez lui, remit le rouleau de louis dans sa poche, prit son gros bâton noueux et sortit sur les pas de Cloarek, dont il n'eut pas le loisir d'envisager les traits, car leur expression l'eût effrayé ou lui eût donné quelques soupçons.

— Monsieur le juge, où allons-nous donc? dit-il à Cloarek qu'il avait peine à suivre, car celui-ci hâtait le pas et marchait pour ainsi dire par soubresauts.

— Par ici, répondit Yvon d'une voix étouffée en tournant l'angle d'une rue, par ici.

Cette rue, assez courte, aboutissait à une place appelée la *Place-Neuve*, où se tenait un marché, à cette heure encombré de monde.

Lorsque Cloarek, qui avait son projet, fut arrivé au milieu de la foule, il se retourna soudain vers le campagnard qui le suivait à pas pressés, et d'une main de fer le saisissant à la cravate, il s'écria d'une voix tonnante :

— Peuple!.. regarde bien ce misérable et assiste à son châtiment... c'est un exemple.

Le temps des agitations populaires n'était pas encore entièrement passé, les appels à la justice et aux sentiments du peuple, les débats et les harangues sur la place publique n'avaient rien d'inaccoutumé; aussi la foule, moins surprise que curieuse, attirée par les éclats de voix d'Yvon, entoura bientôt le juge et le campagnard.

Celui-ci, malgré ses efforts et sa stature herculéenne, ne put échapper à la puissante étreinte de Cloarek qui, le secouant avec rage, continua d'une voix encore plus éclatante :

— Je suis juge... au tribunal de cette ville, cet infâme est venu m'offrir de l'or pour innocenter un criminel; telle a été l'indignité, telle va être la punition.

Et ce singulier magistrat, trouvant dans sa colère une force incalculable, se préparait à rouer de coups l'athlétique campagnard, lorsque celui-ci se dégagea par une violente secousse, et, non moins furieux que le juge, se recula d'un pas, leva son bâton, véritable massue... et il en eût asséné un coup mortel peut-être au fougueux Breton, si celui-ci, par une manœuvre familière à ses compatriotes, n'eût évité la dangereuse atteinte en se courbant et se précipitant le front baissé sur son adversaire, avec tant d'impétuosité que, l'atteignant d'un terrible coup de tête en pleine poitrine, il lui brisa deux côtes, lui fit vomir le sang, et le renversa complétement privé de connaissance.

Profitant alors du tumulte de la foule qui entourait le vaincu en acclamant au vainqueur, Cloarek reprit un peu de sang-froid et s'empressa d'échapper à une ovation populaire, traversa la place, et, avisant un fiacre vide, s'y jeta et se fit conduire au palais de justice, car l'heure de l'audience était arrivée.

II

Nous laisserons M. Cloarek se rendre au palais de justice pour y siéger comme d'habitude, après les exploits de cette matinée, qui eût fait honneur à un gladiateur consommé; nous dirons quelques mots du bal costumé auquel les témoins de l'impétueux magistrat avaient fait allusion après le duel.

Ce bal, innovation hardie pour la province, devait avoir lieu le soir même chez M. Bonneval, riche négociant et beau-père du président du tribunal où siégeait Yvon Cloarek; tous les membres de cette cour de justice ayant été conviés à cette fête, et le déguisement étant de rigueur, ils étaient convenus d'adopter l'imposant domino noir ou des costumes d'un caractère assez sérieux pour ne pas compromettre la gravité de la magistrature.

Cloarek, nous l'avons dit, était l'un des invités; le bruit de son duel et de la punition qu'il avait infligée au campagnard, bien que malheureusement déjà répandu dans la ville, n'était pas, à la fin de la journée, parvenu aux oreilles de madame Cloarek.

La maison du magistrat était donc parfaitement calme, et l'on s'y occupait, comme dans bien d'autres demeures, des apprêts du déguisement du soir, car, à cette époque, les costumiers étaient rares en province. La salle à manger du modeste logis semblait ce jour-là changée en une officine de tailleur : l'on y voyait des rognures d'étoffes de couleurs variées, des débris de passementerie de soie et d'argent.

Trois jeunes ouvrières, jaseuses comme des grives, ba-

billaient tout en travaillant sous la surveillance d'une femme de trente ans environ, personne accorte, de mine ouverte et avenante. Les jeunes filles la nommaient respectueusement *dame Robert ;* cette digne femme, après avoir été nourrice de la fille de M. Cloarek, alors âgée de cinq ans, remplissait auprès de madame Cloarek l'emploi de femme de chambre, ou plutôt de femme de confiance, car, en suite de son dévouement et de ses excellents services, il s'était établi entre sa maîtresse et elle une sorte d'affectueuse familiarité.

— Encore un point, et le ruban brodé de ce chapeau est attaché, dit une des jeunes ouvrières.

— Moi, j'ai fini d'ourler l'écharpe, reprit une autre.

— Je n'ai plus que quelques boutons d'argent à attacher à la passementerie de ce gilet, ajouta la troisième.

— Très-bien, mes filles, dit dame Robert, le costume de M. Cloarek sera, j'en suis sûre, l'un des mieux choisis de la fête.

— Dame Robert... c'est tout de même bien drôle...

— Quoi ?

— Un juge déguisé.

— Tiens! reprit une autre ouvrière, est-ce qu'ils ne le sont pas tous les jours, déguisés, quand ils ont leurs robes?

— Apprenez, petites filles, dit sévèrement dame Robert, qu'une robe de juge n'est pas un déguisement, mais un costume officiel.

— Excusez, dame Robert, dit la jeune fille en devenant rouge jusqu'aux oreilles, je ne pensais pas à mal en disant cela.

— Quel dommage que madame Cloarek perde cette belle occasion de se déguiser! reprit une autre ouvrière, afin de rompre la sévérité de l'entretien.

— Ah ! reprit une de ses compagnes avec un soupir de regret et d'envie, si j'étais à la place de madame Cloarek, je ne la laisserais pas perdre, moi, cette occasion-là. Un bal costumé ! On ne rencontre un bonheur pareil qu'une fois dans sa vie... peut-être.

— Si vous pouviez savoir pourquoi madame Cloarek se prive de ce plaisir, reprit dame Robert, vous ne seriez plus étonnées, Mesdemoiselles.

— Qu'est-ce donc qui empêche madame Cloarek d'aller à cette fête, dame Robert ?

— L'on ne peut dire cela à de petites filles, répondit la femme de confiance d'un air solennel, pendant que les jeunes ouvrières, ayant terminé leur travail, se préparaient à quitter la maison, car la nuit approchait.

Au moment où les trois jeunes filles allaient sortir, un autre personnage entra dans la salle à manger.

— Ah ! voilà monsieur Segoffin ! dirent les ouvrières d'un ton railleur et familier. Et ! bonjour donc, monsieur Segoffin ! Comment se porte monsieur Segoffin ?

Ce nouveau venu était un homme de quarante ans environ, de haute taille et d'une maigreur extrême ; il avait un très-long nez légèrement retroussé à son extrémité, ce qui contribuait à lui donner une étrange physionomie ; du reste, son teint était si blême, sa figure, complétement imberbe, toujours si impassible, que l'on eût dit le masque enfariné de *Pierrot ;* deux petits yeux, noirs et perçants, qui ne manquaient pas de malice, animaient seuls ces traits blafards d'une bonhomie narquoise ; une petite perruque, courte, ronde et noire, qui de loin ressemblait à un serre-tête de soie, ajoutait encore à la ressemblance carnavalesque dont nous parlons ; une longue houppelande grise à boutons argentés, un pantalon noisette, serré à la cheville par un cordon, qui laissait apercevoir des bas rayés bleu et blanc, sur lesquels s'échancraient des souliers de cuir noir à larges boucles d'argent, tel était l'accoutrement ordinaire de M. Segoffin, qui tenait sous son bras un parapluie rouge, et à la main un vieux tricorne.

Après être resté vingt ans au service de M. Cloarek père, ancien magistrat, Segoffin était, après la mort de ce dernier, entré chez son fils, qu'il avait vu enfant, et qu'il servait avec un dévouement parfait.

Notre homme, nous l'avons dit, avait été, dès son entrée, salué de ces mots, prononcés d'un ton railleur par les ouvrières :

— Ah! voilà monsieur Segoffin!... Eh! bonjour donc, monsieur Segoffin!...

Ce personnage, sans se départir de son sang-froid habituel, déposa son parapluie et son chapeau sur une chaise, puis il alla très-gravement enserrer dans ses longs bras la plus jolie des rieuses, et, malgré ses cris effarouchés et sa résistance désespérée, il l'embrassa bruyamment sur ses joues rebondies. Très-satisfait de ce prélude, il s'apprêtait même à récidiver, lorsque madame Robert, le tirant par l'un des pans de sa redingote, s'écria tout indignée :

— Segoffin! Segoffin! vous êtes, en vérité, d'une indécence...

— Ce qui est fait est fait, dit sentencieusement Segoffin en passant sa main osseuse sur ses lèvres avec un air de jubilation rétrospective, pendant que la jeune ouvrière quittait l'appartement avec ses compagnes, toutes trois riant comme des folles en disant :

— Bonsoir, monsieur Segoffin, bonsoir!

Restée seule avec notre homme, dame Robert s'écria :

— Il n'y a que vous au monde pour commettre des indignités pareilles avec un tel sang-froid, dans la respectable maison d'un magistrat.

— Tiens! demanda Segoffin d'un air naïf, quoi donc?

— Comment! quoi donc? embrasser cette jeune fille devant moi, lorsque vous me poursuivez avec acharnement de vos déclarations amoureuses!

— Jalouse!

— Jalouse! moi! rayez cela de vos papiers, Segoffin! Si je me remariais jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! ce n'est pas vous que j'épouserais.

— Savoir.

— Comment! je le sais bien, peut-être.

— Ce qui sera... sera, ma chère.

— Mais...

— Allons, allons, reprit le flegmatique personnage en interrompant Suzanne Robert de l'air du monde le plus certain de son fait, vous grillez d'envie de m'épouser, vous m'épouserez. Ce qui sera sera, n'en parlons plus.

— Jour de Dieu ! s'écria la femme de confiance exaspérée de l'outrecuidance du personnage; puis, se reprochant un pareil emportement, elle reprit avec un calme sardonique : Vous avez raison, monsieur Segoffin... ne parlons plus d'une pareille sottise, c'est ce que nous avons de mieux à faire... Parlons de *Monsieur*... Tenez, voici son costume terminé... portez-le chez lui, car il ne peut tarder à rentrer du tribunal.

— Ah! fit Segoffin en secouant la tête, le tribunal...

Et il soupira profondément.

Un soupir était chose si rare dans les habitudes de cet homme impassible, que dame Robert, devenant tout à coup inquiète, lui dit vivement :

— Qu'avez-vous à soupirer ainsi, vous qui ne vous émouvez ordinairement de rien?

— Je m'y attendais, reprit Segoffin en hochant de nouveau la tête. Ça devait arriver un peu plus tôt, un peu plus tard.

— Mais quoi donc, pour l'amour de Dieu, qu'est-il arrivé?

— M. Cloarek, reprit Segoffin avec un nouveau soupir, a jeté M. le président du tribunal par la fenêtre...

— Ah! mon Dieu !

— Ce qui est fait est fait.

— Il serait possible?...

— Ça n'était d'ailleurs qu'un rez-de-chaussée élevé... Un saut d'une toise tout au plus, ajouta Segoffin avec l'accent d'un homme qui prend son parti d'un accident, et le président, selon son habitude, est retombé sur ses pieds, car c'est un fier finaud, allez ! Il sait se retourner, celui-là.

— Tenez, Segoffin, je ne crois pas un mot de ce que vous me contez là... C'est encore une de vos histoires, et, en vérité, il est indigne d'oser plaisanter ainsi... sur Monsieur, que vous avez vu enfant... et qui est si bon pour vous !

— Soit, reprit froidement Segoffin, mettez que je plaisante... Mais, en attendant, donnez-moi le costume de Monsieur; il m'a dit de le porter dans sa chambre, et il ne va pas tarder à rentrer.

— Hélas!... c'est donc vrai? s'écria Suzanne, ne doutant plus de la fâcheuse nouvelle que lui apportait Segoffin; il y a donc encore eu quelque scène entre Monsieur et son président!

— Dame! reprit naïvement Segoffin, puisqu'il l'a jeté par la fenêtre.

— Mon Dieu! mon Dieu! Mais alors, cette fois-ci, Monsieur va perdre sa place.

— Pourquoi?

— Comment! pourquoi? Après un pareil scandale, et de la part d'un magistrat, on va lui ôter sa place, vous dis-je; et cette pauvre Madame! encore une secousse pour elle; et dans l'état où elle se trouve, encore... Mais, mon Dieu! ce n'est pas vivre, ça... être toujours en alerte, en émoi! adorer son mari et avoir à chaque instant à redouter les suites de la violence de son caractère.

— Ma chère, rappelez-vous ce que je vous ai toujours dit, selon le proverbe de notre vieille Bretagne, reprit Segoffin d'un air sentencieux... *Au loup, la forêt... au pigeon, le colombier;* or, M. Yvon...

— Mais vous me faites bondir avec vos rébus et votre sang-froid! s'écria Suzanne. Dites-moi au moins comment ce malheur est arrivé.

— Eh bien! je suis allé, il y a une heure, au palais, pour porter à Monsieur la réponse d'une lettre. J'ai trouvé le palais sens dessus dessous.

— Ah! mon Dieu! à cause de Monsieur, c'est sûr.

— Écoutez-moi donc! Les avocats, tout le monde allait et venait en disant : « Vous ne savez pas? — Non, quoi donc? — Il paraît qu'après l'audience, M. le président a fait appeler M. Cloarek dans son cabinet. — Ah! oui, pour son duel?... »

— Son duel!... s'écria dame Robert. Quel duel?

— Celui de ce matin, reprit flegmatiquement Segoffin; et il poursuivit, profitant de la stupeur de la femme de confiance : D'autres disaient : « Non, le président l'a fait appeler à cause de ce campagnard à qui il a enfoncé deux côtes d'un coup de tête, et que l'on a transporté dans une boutique. »

— Quel campagnard? reprit Suzanne dans un croissant émoi.

— Celui de tantôt, répondit simplement Segoffin. « Enfin il paraîtrait, reprenait-on au palais, qu'il est allé dans le cabinet du président, qu'ils se sont échauffés, et que, finalement, il l'a jeté par la fenêtre. »

— Ah! mon Dieu! dit Suzanne en joignant les mains tout effrayée.

— Alors, moi, ajouta Segoffin avec un sourire de satisfaction intime, moi qui connais fort bien Monsieur, je me suis dit tout de suite : s'il y a eu quelqu'un de jeté par la fenêtre, ça doit être l'autre, et j'avais raison; enfin, ce qui est fait est fait. Je vas porter le costume chez Monsieur.

— Ce qui est fait est fait! vous n'avez que cet insupportable refrain à la bouche; ne voyez-vous pas les suites de ceci?

— Ce qui sera... sera.

— Belle consolation! n'est-ce pas? Voilà déjà la troisième fois que Monsieur aura risqué de perdre sa place, par suite de l'emportement de son caractère; aussi savez-vous ce qui malheureusement va arriver? Monsieur sera bel et bien destitué, cette fois-ci.

— Dame! s'il perd sa place, il la perdra.

— C'est probable, et comme il a besoin de cette place pour vivre, comme il a une femme et une petite fille, et que, dans quelques mois, il aura un autre enfant, puisque Madame commence une grossesse, que voulez-vous que lui et sa famille deviennent sans cette place?.. Répondez à cela, avec vos proverbes.

— *Au loup, la forêt... au pigeon, le colombier,* comme je vous le disais tout à l'heure, ma chère.

— Allons, s'écria Suzanne, encore ce sot rébus ! Quel rapport cela a-t-il avec Monsieur?

— Ça a ce rapport que Monsieur, que j'ai quasi vu naître, puisque je l'ai vu courir tout petit sur les grèves de Penhoët, où, par parenthèses, il se donnait de fières raclées avec la marmaille des pêcheurs, a toujours été colère comme un coq en amour, un vrai Breton bretonnant en diable, comme on dit au pays; aussi, une fois la colère venue, la tête partie, faut qu'il tape, ce cher homme, il a toujours été comme ça... hélas ! malheureusement. Mais il n'en était pas venu à jeter des présidents par les fenêtres. Enfin, ce qui est fait est fait.

Puis, prenant le costume de son maître, Segoffin dit à Suzanne :

— Il ne manque rien... à ces hardes ?

— Ah çà ! perdez-vous tout à fait la raison ? Monsieur doit, en vérité, bien penser à aller à cette fête !

— S'il y pense? il m'a recommandé de tenir le costume tout prêt, afin de pouvoir s'habiller de très-bonne heure.

— Comment ! après tout ce qui s'est passé tantôt il irait à ce bal ?

— Je le crois bien !

— C'est impossible !

— Vous le verrez.

— Il irait à ce bal, qui est justement donné par le beau-père de M. le président !

— Raison de plus.

— Je vous dis que cela ne se peut pas... Monsieur n'oserait paraître à cette fête après les scandales de cette fatale journée... Ce serait soulever toute la ville contre lui.

— Il s'y attend bien.

— Il s'y attend ?

— Certainement, et ce n'est pas cela qui le fera reculer... au contraire, reprit Segoffin d'un air triomphant. Je l'ai vu après la fin de sa causette avec le président. Mon bon M. Yvon, lui ai-je dit, est-ce que vous n'avez pas peur qu'on vous arrête ? « Personne n'a le droit de se mêler de ce qui s'est passé

de particulier entre moi et le président, tant qu'il n'aura pas porté plainte, » m'a répondu Monsieur, « et, cette plainte, je défie le président de la porter, car il lui faudrait faire connaître la cause de mon emportement contre lui, et il serait alors écrasé de honte. » Voilà, Suzanne, les propres paroles de Monsieur. Mais, lui ai-je demandé, irez-vous tout de même à ce bal ? « Si j'irai ? certes, je veux arriver le premier et en sortir le dernier. Sans cela, on croirait que je regrette ce que j'ai fait, ou que j'ai peur... Si ma présence à cette fête scandalise les autres invités, et qu'ils me le témoignent, ou que je m'en aperçoive... je saurai répondre et agir, sois tranquille ; retourne donc à la maison, et que je trouve mon costume tout prêt en arrivant. »

— Ah ! quel homme ! quel caractère de fer ! dit Suzanne en soupirant. Toujours le même ; et cette pauvre Madame qui ne se doute de rien !

— J'emporte le costume, ajouta Segoffin, et je vas attendre Monsieur chez lui... car il ira à la fête... aussi vrai que vous m'épouserez un jour, ma chère, rappelez-vous de ça.

— Si ce malheur devait jamais arriver, répondit dame Robert courroucée, je tâcherais au contraire de n'y jamais songer.

Et, sortant d'un côté opposé à celui par lequel sortit Segoffin, la digne femme, très-alarmée de ce qu'elle venait d'apprendre, se rendit chez sa maîtresse, madame Cloarek.

III

Le premier mouvement de Suzanne avait été de prévenir madame Cloarek des faits si graves qui s'étaient passés dans la journée par suite de la violence du caractère d'Yvon; mais, réfléchissant au coup douloureux et imprévu que de pareilles nouvelles porteraient à la jeune femme, elle recula devant cette révélation, qui ne devait être que trop prochaine, et se promit seulement d'engager sa maîtresse à trouver un prétexte pour empêcher M. Cloarek de se rendre à la fête, audacieuse bravade qui pouvait amener les résultats les plus funestes.

L'embarras de Suzanne était grand : il lui fallait, d'un côté, cacher à sa maîtresse les événements de la journée, et cependant conseiller à la jeune femme d'user de son influence sur son mari pour le détourner d'aller à ce bal.

Telles étaient les préoccupations de dame Robert lorsqu'elle entra chez sa maîtresse.

Celle-ci, sans être régulièrement jolie, avait une physionomie remplie de charme et de douceur; la pâleur de ses traits distingués, sa frêle apparence annonçaient une santé très-délicate, qu'un commencement de grossesse rendait plus fragile encore.

Jenny Cloarek, assise auprès d'un berceau à balançoire, dont les petits rideaux de soie étaient fermés, s'occupait d'un travail de broderie, tout en imprimant de temps à autre, du bout de son petit pied qui pesait sur la bascule, un doux mouvement de balançoire au berceau de sa petite fille âgée de cinq ans.

La nuit était venue, une lampe éclairait ce gracieux tableau.

Lorsque Suzanne entra chez elle, madame Cloarek lui fit un signe de la main et lui dit à mi-voix :

— Ne faites pas de bruit, Suzanne, ma petite Sabine vient de commencer à s'endormir.

La femme de confiance s'approcha doucement; Jenny Cloarek reprit :

— Yvon n'est pas encore rentré ?

— Non, Madame.

— Cette sortie si matinale a dérangé toute ma journée... car j'étais endormie lorsque mon mari est revenu, et il ne m'a pas habituée à rester si longtemps sans le voir.

Puis la jeune femme ajouta en souriant :

— A propos, son costume est-il fini ?

— Oui, Madame.

— Voyez, Suzanne, quelle a été ma discrétion et mon obéissance aux désirs d'Yvon... J'ai pourtant eu le courage de ne pas aller voir les ouvrières dans la salle à manger... afin de me réserver la surprise complète... puisque M. Cloarek désire que je ne voie son costume que lorsqu'il l'aura sur lui... Mais enfin, vous pouvez toujours me dire, ma bonne Suzanne, si le costume est joli ?

— Très-joli, Madame.

— Et il n'est pas par trop... voyant? car la position de mon mari l'oblige à certaines convenances.

— On ne pouvait, Madame, choisir un costume à la fois plus élégant et plus sévère.

— Et vous croyez qu'il siéra bien à Yvon?

— A merveille, Madame...

— En vérité, Suzanne, vous excitez ma curiosité à un point !... enfin.... j'aurai du courage jusqu'au bout; seulement, puisque le costume d'Yvon est si bien choisi, je regretterais d'avoir refusé d'aller à cette fête, si la prudence et ma santé ne m'avaient imposé cette petite privation. Je n'ai jamais vu de bal costumé; ce coup d'œil m'eût beaucoup amu-

sée... mais je m'amuserai presque autant du récit que me fera Yvon à son retour, pourvu toutefois qu'il ne revienne pas trop tard, car je me sens aujourd'hui très-fatiguée, et plus faible qu'à l'ordinaire.

La quiétude de la jeune femme attristait de plus en plus Suzanne : elle cherchait en vain le moyen d'amener peu à peu la conversation qu'elle désirait avoir avec sa maîtresse, craignant de lui causer une brusque émotion, toujours si dangereuse dans l'état où elle se trouvait.

— Madame se sent donc moins bien ce soir que dans la journée? lui dit-elle.

— J'éprouve un assez grand malaise, répondit Jenny, mais je ne m'en plains pas; je sais ce que c'est, ajouta-t-elle avec un sourire ineffable, en faisant allusion à sa grossesse. Ce sont de ces chères souffrances qui me promettent de nouvelles joies.

Et, ce disant, la jeune mère se souleva de son fauteuil et se pencha doucement vers le berceau, dont elle entr'ouvrit les rideaux.

Après quelques instants de contemplation radieuse, elle reprit, toujours à mi-voix, en se rasseyant :

— Chère petite !.. elle dort du sommeil des anges. Ah ! ma bonne Suzanne, reprit-elle, avec un mari comme Yvon, une fille comme le mienne... que puis-je désirer au monde... sinon un peu plus de santé, afin de pouvoir nourrir mon second enfant? car savez-vous, Suzanne, que je vous jalouse beaucoup d'être à demi la mère de ma petite Sabine!.. Enfin, que je me porte vaillamment, et rien ne me manquera... Il est bien entendu, ajouta-t-elle avec un demi-sourire, que je ne parle maintenant que pour mémoire de la mauvaise tête et de la violence du caractère de ce cher Yvon, dont l'impétuosité m'a souvent causé tant d'alarmes. Heureusement, depuis quelque temps son effervescence semble s'apaiser... Pauvre ami, combien de fois j'ai été témoin de ses efforts pour vaincre... ce qui est chez lui non pas un vice, mais un tempérament ! car, un vice ! il l'eût dompté par l'énergie de

son caractère. Enfin, grâce à Dieu, je le trouve beaucoup plus calme.

— Sans doute, Madame, reprit Suzanne de plus en plus embarrassée ; sans doute, Monsieur est bien moins emporté... maintenant.

— Et quand je pense que pour moi il a toujours été si doux, si bon, reprit Jenny avec attendrissement, que jamais je n'ai été de sa part l'objet ou le prétexte de ces emportements terribles auxquels je le voyais, avec tant d'épouvante, se livrer pour d'autres causes, et qui ont souvent eu pour lui de si tristes conséquences !..

— Pauvre chère Madame, il faudrait être fou furieux pour se mettre en colère après vous ; la brebis du bon Dieu, comme on dit, n'est pas plus douce que vous.

— Pas du tout, maladroite flatteuse, répondit Jenny en souriant, ce n'est pas ma douceur, c'est son amour pour moi; et même... tenez... c'est très-vilain ce que je vais vous avouer là, Suzanne... eh bien ! je ne puis quelquefois m'empêcher d'être fière en songeant que je n'ai jamais trouvé que mansuétude et tendresse dans ce caractère si indomptable et si violent.

— En effet, Madame, on ne peut être meilleur que Monsieur, et, comme vous dites, il faut que ce soit son tempérament qui l'emporte malgré lui, car malheureusement, chez ces caractères-là... il ne faut souvent qu'un rien... qu'un prétexte... pour amener une explosion terrible.

— Cela est si vrai, Suzanne, que ce pauvre Yvon, afin de ne s'exposer à aucun danger de ce genre (et, je l'avoue, j'encourage cette prudence de toutes mes forces), passe ici toutes ses soirées auprès de moi, au lieu d'aller, comme tant d'autres, chercher son plaisir et ses distractions dans quelques cercles publics... où sa mauvaise tête pourrait lui jouer de méchants tours.

— Écoutez, Madame, dit Suzanne, trouvant enfin l'occasion d'engager sa maîtresse à obtenir de son mari qu'il ne parût pas à cette fête où sa présence pouvait soulever tant d'orages,

je pense comme vous que, pour votre repos et celui de Monsieur... il est à désirer qu'il évite toutes les occasions... de se mettre en colère... aussi, Madame, si vous m'en croyez...

— Eh bien! Suzanne, pourquoi vous interrompre... qu'avez-vous?

— Madame, c'est que...

— Voyons, parlez...

— Mon Dieu ! Madame, ne craignez-vous pas que le bal costumé de ce soir...

— Ensuite?..

— Ne donne à Monsieur une de ces occasions d'emportement que vous redoutez?

— Quelle idée !

— C'est que... Madame, il y aura là bien du monde.

— Soit, mais ce sera la meilleure compagnie de la ville... puisque ce bal a lieu chez le beau-père du président du tribunal où siége mon mari.

— Sans doute, Madame ; mais enfin, il me semble que, dans ces bals déguisés, on doit se plaisanter les uns les autres... et si Monsieur... qui a la tête si vive... allait se fâcher?

— Vous avez raison, Suzanne, je n'avais pas songé à cela.

— Je ne voudrais pas vous inquiéter, Madame, et cependant...

— D'un autre côté, mon mari sait trop bien vivre pour se formaliser des plaisanteries permises, dans une pareille fête... et d'ailleurs sa position particulière de juge au tribunal que préside le gendre de M. Bonneval, ne permet guère à mon mari de se dispenser de paraître à ce bal, car il a été convenu que presque tout le tribunal s'y rendrait ; aussi l'absence d'Yvon serait presque un manque de procédés envers le président, dont mon mari est, après tout, le subordonné.

— Ah! pauvre Madame, pensa Suzanne, si elle savait de quelle manière son mari la pratique, la subordination envers son président!

— Non, non, rassurez-vous, Suzanne, reprit la jeune femme ; la présence même de M. le président à cette fête, la déférence

qu'Yvon doit avoir pour lui, le maintiendront dans une juste réserve... et puis enfin tout se remarque en province. Et, encore une fois, on ne saurait à quoi attribuer l'absence de mon mari.

— Pourtant, Madame...

— Je recommanderai à Yvon d'être bien sage, ajouta Jenny en souriant, et il pourra du moins profiter d'une distraction que notre vie retirée lui fera trouver doublement agréable.

Suzanne redoutant les suites de l'aveuglement de sa maîtresse, lui dit résolûment :

— Madame, il ne faut pas que Monsieur paraisse à cette fête.

— Suzanne, je ne vous comprends pas.

— Madame... croyez ce que je vous dis.

— Mais, enfin...

— Ma chère maîtresse, reprit Suzanne en joignant les mains, je vous en conjure, au nom de vous... et de votre enfant... empêchez Monsieur d'aller à cette fête.

— Suzanne, qu'y a-t-il? vous m'effrayez.

— Madame... vous savez si je vous suis dévouée?

— Je le sais... mais expliquez-vous.

— Vous sentez bien, Madame, que je ne me risquerais pas de vous effrayer, s'il ne s'agissait de quelque chose de grave. Eh bien ! croyez-moi, les plus grands malheurs peuvent arriver si Monsieur se présente à cette fête...

Dame Robert ne put en dire davantage.

La porte s'ouvrit, et Yvon Cloarek entra dans la chambre de sa femme.

Suzanne n'osa pas rester, et sortit après avoir jeté à sa maîtresse un dernier regard suppliant et significatif.

IV

Yvon Cloarek avait environ trente ans; sa taille, robuste et bien prise, était encore mise en valeur par le costume breton qu'il venait d'endosser pour le bal du soir.

Ce costume, à la fois élégant et sévère, se composait d'une longue veste noire, brodée au collet et aux manches de passementerie orange, et rehaussée d'une rangée de petits boutons d'argent très-serrée; le gilet, noir aussi et orné de boutons et de broderies pareilles à celles de la veste, était serré aux hanches par une ceinture de soie orange; de larges *braies* de toile blanche, aussi amples que la jupe flottante des Grecs Palikares, tombaient jusqu'au genou, et laissaient voir de hautes guêtres de peau de daim, collant aux jambes. Yvon portait un chapeau presque plat, à forme ronde et à très-vastes ailes, ceint d'un ruban orange brodé d'argent, dont les bouts se balançaient sur ses épaules.

Grâce à ce costume de *bragoubras* breton, à ses longs et épais cheveux d'un blond doré, à son teint animé, à ses yeux bleu de mer, à ses traits hardiment prononcés et sa robuste carrure, Cloarek offrait le type frappant de la vaillante race de ces *Bretons bretonnants*, de *ces hommes durs de l'Armorique*, ainsi que les appellent les chroniques nationales.

Lorsqu'il entra chez sa femme, la physionomie d'Yvon était encore un peu soucieuse, et quoiqu'il eût fait de grands efforts sur lui-même pour refouler les divers sentiments dont il était agité, en suite de cette tumultueuse journée, sa femme, déjà mise en alarme par les paroles de dame Robert, fut frappée de l'expression des traits de son mari.

Celui-ci, ignorant les soupçons de Jenny, et ayant pris

toutes les mesures possibles pour lui cacher les événements du jour, s'approcha lentement, et, s'arrêtant à quelques pas de sa femme, il lui dit en souriant :

— Eh bien ! Jenny, comment trouves-tu mon costume? J'espère que je suis fidèle aux vieilles traditions de mon pays natal... qu'à cette fête je représenterai dignement la Bretagne?

— Sans doute, mon ami, reprit la jeune mère avec embarras, ce costume de ton pays te sied à merveille.

— Vrai?.. Eh bien! je suis enchanté, dit Yvon en venant embrasser Jenny avec effusion, cherchant à oublier ainsi ses pénibles préoccupations. Tu sais, ma chère, que je tiens à ton approbation, même pour les choses les plus futiles.

— Oui, répondit madame Cloarek avec émotion, oui, je sais combien tu as de tendresse pour moi... de déférence pour mes moindres désirs...

— Quel beau mérite j'ai là ! c'est si bon, si doux d'incliner devant toi, ma Jenny, cette dure et mauvaise tête bretonne, et de te dire : Pour toi j'abdique ma volonté... ordonne, j'obéirai !

— Bon Yvon, si tu savais combien tu me rends heureuse en me parlant ainsi... aujourd'hui surtout!

Ces derniers mots n'attirant pas l'attention de Cloarek, il reprit :

— Qu'est-ce que ces petits bonheurs-là, que tu me dois, dis-tu, ma chérie... auprès de la céleste félicité que je te dois, moi?.. Tiens, ajouta-t-il en se dirigeant vers le berceau, ce petit ange... qui fait la joie de ma vie, qui me l'a donné?

Et Cloarek allait entr'ouvrir les rideaux lorsque sa femme lui dit à demi voix :

— Yvon... prends garde... elle dort.

— Laisse-moi seulement la regarder un peu... rien qu'un peu... je ne l'ai pas vue de toute la journée.

— La lumière de la lampe pourrait l'éveiller, mon ami... et cette chère petite a été tantôt bien agitée.

— Ah ! mon Dieu ! dit vivement Cloarek en s'éloignant du berceau, est-ce que tu as quelque inquiétude?

— Heureusement non, mon ami... seulement tu sais com-

bien cette pauvre enfant est impressionnable et nerveuse... elle ne me ressemble que trop sous ce rapport, ajouta Jenny avec un sourire mélancolique.

— Et moi, bien loin de regretter que cette chère enfant soit si impressionnable, je m'en applaudis, au contraire; car j'espère que, comme toi, elle sera douée d'une sensibilité exquise.

La jeune femme secoua doucement la tête, et reprit :

— Enfin, voici ce qui est arrivé : notre gros chien de Terre-Neuve est entré ici tantôt, et cette pauvre petite en a eu tellement peur, que c'est à grand'peine que je suis parvenue à l'endormir.

— Dieu merci! cette peur n'a rien d'inquiétant. Mais toi, Jenny, comment as-tu passé la journée? Ce matin tu dormais, j'ai craint de t'éveiller, pauvre et douce Jenny, ajouta Yvon avec l'accent de la plus touchante sollicitude. Tu sais si ta santé m'est chère et précieuse; mais, en ce moment, elle me l'est plus que jamais, car maintenant, ajouta-t-il en souriant tendrement, car maintenant... *tu es* DEUX!

Jenny, à cette allusion à sa nouvelle maternité, tendit à son mari sa petite main blanche et frêle.

— Quel courage me donne ton amour! lui dit-elle, grâce à lui je peux braver la douleur.

— Mais tu as donc souffert aujourd'hui? s'écria Yvon avec anxiété. Jenny, de grâce, réponds-moi... Pourquoi n'a-t-on pas envoyé chercher le médecin?

— Pas si haut, mon ami, répondit la jeune femme, en montrant du regard le berceau à son mari, tu pourrais éveiller cette chère petite.

Et elle ajouta, en s'efforçant de sourire :

— Non, je n'ai pas eu besoin d'envoyer chercher le médecin, car j'ai auprès de moi un grand et savant docteur, en qui j'ai toute confiance... qui me comble des plus tendres soins, et qui, aujourd'hui, j'en suis certaine, ne me les refusera pas si j'en ai besoin.

Et, ce disant, la jeune femme prit une des mains de son mari entre les siennes.

— Bon, je te comprends, reprit Yvon en souriant à son tour, ce grand docteur-là, c'est moi...

— Et puis-je en choisir un plus soigné, plus dévoué ?..

— Oh ! non, certes... Eh bien ! voyons, Jenny, consulte-moi...

— Mon bon Yvon, sans avoir été positivement souffrante aujourd'hui, j'ai éprouvé... j'éprouve encore quelque malaise... une sorte d'accablement vague et triste... Oh ! mais rassure-toi... cela n'a rien de grave, et d'ailleurs tu pourrais parfaitement me guérir, cher et bien-aimé docteur.

— Et comment ? dis-moi cela vite.

— Mais d'abord, le voudras-tu ?

— Ah ! Jenny...

— C'est que, vois-tu ? je te le répète, ma guérison dépend absolument de toi...

— Tant mieux... car alors tu es guérie... Voyons vite... explique-toi, chère et charmante malade.

— Reste auprès de moi !...

— Est-ce que je pense à te quitter ?

— Mais, dit la jeune femme en hésitant et avec un violent battement de cœur, mais cette fête de ce soir...

— Tu le vois... je me suis habillé de bonne heure afin de pouvoir rester auprès de toi jusqu'au moment de partir.

Et les traits d'Yvon, d'abord rassénérés, se rembrunirent de nouveau.

Cette nuance n'échappa pas à Jenny ; plus que jamais elle se sentit résolue de tout faire pour empêcher son mari de se rendre à ce bal, car elle sentait croître les alarmes que lui avait inspirées dame Robert.

Aussi la jeune femme reprit-elle :

— Yvon... ne me laisse pas seule pendant cette soirée.

— Comment ?...

— Sacrifie-moi... cette fête.

— Que dis-tu ?

— Reste auprès de moi.

— Mais, Jenny, tu as toi-même insisté pour que...

— Pour que tu acceptes cette invitation... il est vrai. Ce matin encore... je me faisais une joie de te savoir cette distraction... à toi qui vis si retiré...

— Alors, Jenny... d'où vient ce changement subit?

— Que veux-tu que je te dise? reprit la jeune femme avec un pénible embarras. C'est une idée peu raisonnable... bizarre... peut-être... Mais enfin tout ce que je sais, c'est que tu me rendrais heureuse... oh! bienheureuse... si tu voulais me faire ce sacrifice... que je te demande... si absurde... si ridicule qu'il te semble peut-être.

— Pauvre chérie, dit tendrement Yvon après un moment de réflexion, je comprends, dans la position où tu te trouves, et nerveuse comme je te connais, il est tout simple que tu cèdes malgré toi à certaines contradictions... que tu ne veuilles plus ce soir ce que tu voulais ce matin... Est-ce que j'oserai te faire un reproche de cela?

— Tiens, vois-tu, Yvon... tu es bon... tu es ce qu'il y a de meilleur au monde, dit la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes de joie, car elle se croyait sûre de retenir son mari toute la soirée auprès d'elle, tu as pitié des caprices d'une pauvre femme qui ne sait pas seulement ce qu'elle veut ni ce qu'elle a.

— En ma qualité de docteur, je le sais, moi, reprit Yvon en baisant tendrement sa femme au front. Voyons, ajouta-t-il en regardant la pendule, il est neuf heures... dix minutes pour aller, dix minutes pour revenir, à peine un quart d'heure pour rester à ce bal, c'est, en tout, l'affaire de trois quarts d'heure au plus... je te promets donc d'être ici avant dix heures...

— Que dis-tu, Yvon? Tu persistes à vouloir aller à cette fête?

— Seulement pour y paraître... ne fût-ce que quelques minutes...

— Yvon... je t'en conjure...

— Que veux-tu dire?

— Ne va pas... là.

— Comment! pas même... pour un instant?

— Mon ami, ne me quitte pas... je t'en prie.

— Jenny, sois donc raisonnable...

— Je t'en supplie... fais cela pour moi.

— Voyons, ma Jenny, c'est de l'enfantillage ; de quoi s'agit-il? d'une absence d'une heure à peine...

— Eh bien ! oui, c'est de l'enfantillage, c'est du caprice... c'est de la folie... c'est tout ce que tu voudras... mais encore une fois, je t'en conjure, ne me quitte pas un moment de toute la soirée...

— Tiens, Jenny... cela me navre... de te voir si peu raisonnable... car je suis obligé de te refuser.

— Yvon...

— Je ne puis, te dis-je, me dispenser de paraître un moment à cette fête.

— Mon ami...

L'impatience fit monter au front de Cloarek une bouffée de rougeur; pourtant il se contint, et dit à sa femme d'un ton d'affectueux reproche :

— Jenny, une pareille insistance de ta part m'étonne et m'afflige... tu le sais, je n'ai pas l'habitude de me faire prier; j'ai toujours tâché d'aller au-devant de tes désirs; épargne-moi donc le chagrin de te dire : *non,* pour la première fois de ma vie.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune femme désolée, mon Dieu !... tenir autant à un plaisir lorsque...

— Un plaisir !... s'écria amèrement Yvon dont les yeux étincelèrent.

Puis, se contraignant encore, il reprit :

— S'il s'agissait d'un plaisir... Jenny, est-ce que je n'y aurais pas renoncé à la première demande?

— Mais si tu ne vas pas à cette fête pour ton plaisir, pourquoi y vas-tu alors?

— J'y vais, répondit Cloarek, j'y vais par convenance.

— Ne peut-on pas, Yvon... manquer une fois aux convenances... pour moi?...

— Tiens, Jenny, dit Yvon, dont le visage devenait pourpre,

brisons là... Il faut que j'aille à cette fête... j'irai... n'en parlons plus.

— Et moi, je te dis que tu n'iras pas, s'écria la jeune femme, incapable de dissimuler plus longtemps ses alarmes, et ne pouvant retenir plus longtemps ses pleurs; non... car pour que tu me refuses si obstinément, toi, toujours si bon, si tendre pour moi... il faut qu'il y ait quelque grave raison que tu me caches.

— Jenny! s'écria Cloarek en frappant du pied, car la contradiction exaspérait ce caractère violent et irascible, pas un mot de plus!..

— Écoute-moi, Yvon, reprit-elle avec dignité, je ne feindrai pas plus longtemps, cela est indigne de nous deux... Eh bien! oui, j'ai peur, j'ai peur pour toi, si tu vas à cette fête, car l'on m'a dit que ta présence en ce lieu pouvait causer de grands malheurs.

— Qui vous a dit cela? que vous a-t-on dit? Répondez! s'écria Cloarek d'une voix de plus en plus irritée, et si éclatante que l'enfant au berceau se réveilla. Pourquoi avez-vous peur?.. Vous savez donc quelque chose?..

— Tu le vois bien, Yvon, il y a quelque chose, s'écria la pauvre femme de plus en plus épouvantée, il y a quelque chose... de terrible peut-être, que tu me caches.

Yvon resta un moment immobile et muet, en proie à la lutte violente qui se livrait en lui; le calme, la raison eurent encore le dessus; il s'approcha de sa femme pour l'embrasser avant de s'éloigner, et lui dit :

— A tout à l'heure, Jenny... Tu ne m'attendras pas longtemps.

La jeune femme se leva brusquement, et, avant que son mari eût pu faire un mouvement pour s'y opposer, courut à la porte, en retira la clef, et dit à Yvon avec l'énergie du désespoir :

— Tu ne sortiras pas d'ici... et nous verrons si tu oseras venir m'arracher cette clef.

D'abord stupéfait, puis poussé à bout par l'action résolue de

Jenny, Cloarek, arrivé au dernier paroxysme de la colère, ne se connut plus : la rougeur de ses joues fit place à une pâleur livide, et l'œil sanglant, les traits bouleversés, méconnaissable, il s'écria d'une voix terrible en faisant un pas vers la jeune femme :

— Cette clef!

— Non, répondit intrépidement Jenny, non, je te sauverai malgré toi...

— Malheureuse! s'écria Cloarek, effrayant, en faisant un pas vers Jenny d'un air égaré.

La jeune femme n'avait de sa vie été l'objet de la colère de son mari; aussi est-il impossible de rendre l'horrible épouvante qu'elle ressentit en le voyant prêt à s'élancer sur elle. Un moment terrifiée sous ce regard sanglant, farouche, qui semblait ne plus la reconnaître, elle resta immobile, tremblante, et se sentant près de défaillir.

Soudain la petite fille, éveillée depuis quelques minutes par les éclats de voix, ouvrit les rideaux de son berceau. Ne reconnaissant pas son père, et le prenant pour un étranger, car elle ne l'avait jamais vu sous le costume étrange qu'il portait, elle poussa des cris d'effroi en appelant sa mère, et s'écria :

— Oh! cet homme noir... J'ai peur.

— Cette clef! répéta Cloarek d'une voix tonnante, en faisant de nouveau un pas vers sa femme.

Celle-ci, obéissant à une idée subite, mit la clef dans son corsage, courut au berceau et prit sa fille entre ses bras, pendant que l'enfant, de plus en plus épouvantée, sanglotait en cachant sa figure dans le sein de sa mère en murmurant :

— Oh!... l'homme noir... l'homme noir... il veut tuer maman...

La frêle mais courageuse femme, rassemblant ses forces déjà presque épuisées, s'écria :

— Pour me prendre cette clef, il faudra que vous arrachiez ma fille d'entre mes bras!

— Mais tu ne sais donc pas que je suis capable de tout dans

ma colère?.. s'écria le malheureux arrivé à ce point de fureur insensée qui rend l'homme aveugle et sourd aux sentiments les plus sacrés; aussi dans sa rage il se précipita sur sa femme, si effrayant, si redoutable, que l'infortunée, se croyant perdue... enveloppa sa fille dans ses bras et courba la tête en criant :

— Grâce ! pour mon enfant.

Ce cri d'angoisse et de désespoir maternel retentit jusqu'au plus profond des entrailles d'Yvon.

Il s'arrêta court.

Puis, par un mouvement plus rapide que la pensée, et par un effort dont la colère rendait la puissance irrésistible, il se précipita sur la porte fermée à double tour et, malgré sa solidité, il l'enfonça d'un coup de sa large épaule et disparut.

Au fracas de ce brisement, madame Cloarek redressa la tête avec une nouvelle épouvante, car sa fille, en proie à d'horribles convulsions causées par la terreur, était sans parole, sans regard, et semblait expirer dans les spasmes de l'agonie.

— Au secours! cria Jenny d'une voix défaillante, au secours! Yvon, notre enfant se meurt...

Un cri déchirant répondit du dehors à ces paroles expirantes de Jenny, qui se sentait mourir, car, dans la position maladive et critique où se trouvait l'infortunée, une pareille révolution la tuait.

— Yvon, notre enfant se meurt! Ces mots lamentables de sa femme, Cloarek, qui n'était encore qu'à quelques pas... Cloarek les avait entendus.

L'ivresse de sa colère s'était soudain dissipée à cette pensée :

— Mon enfant se meurt...

Yvon, se précipitant alors dans la chambre de sa femme, éperdu de désespoir, la vit encore debout, mais déjà livide comme un spectre...

Alors, par un suprême effort, Jenny étendit ses deux bras pour remettre son enfant entre les mains de son mari, et lui dit :

— Prends-la... je meurs...

Et elle tomba sans mouvement aux pieds de Cloarek.

Celui-ci serra machinalement sa petite fille contre sa poitrine; il n'entendait plus, il ne voyait plus... il était foudroyé...

V

Environ douze ans après les événements que nous avons racontés, vers la fin du mois de mars 1812, sur les deux heures de l'après-midi, un voyageur arriva pédestrement à l'hôtel de *l'Aigle impériale,* unique auberge du bourg de Sorville, où se trouvait alors le second relais de poste sur la route de Dieppe à Paris.

Ce voyageur, homme dans la force de l'âge, portait un chapeau ciré et une grosse casaque bleue à boutons de cuivre timbrés d'une ancre; il avait les dehors d'un bas officier ou d'un *maître* de la marine marchande. Ses cheveux et ses favoris étaient roux, son teint blême, sa physionomie impassible et dure; il parlait le français sans le moindre accent, quoiqu'il fût Anglais.

Après un moment d'hésitation, ce personnage entra dans la grande salle de l'auberge, et, s'adressant à l'hôtellier, reconnaissable à son bonnet de coton et à son tablier blanc :

— Pourriez-vous me dire, Monsieur, s'il n'est pas venu ici, ce matin, un voyageur à peu près vêtu comme moi, très-brun de visage et ayant l'accent italien; il se nomme Pietri?

— Je n'ai vu personne ici de ce nom et de cette figure-là, Monsieur.

— Vous en êtes bien sûr?

— Très-sûr...

— Est-ce qu'il y a une autre auberge dans ce bourg?

— Non, non, Monsieur... grâce à Dieu! Il n'y a que la mienne... aussi, j'ai la pratique des diligences et des voitures de poste; ce qui est très-commode pour les voyageurs, vu que l'on relaye à deux pas de ma porte.

— Ah! fit l'Anglais, que cette circonstance parut frapper, on relaye près de chez vous?

— De l'autre côté de la rue, presque en face d'ici...

— Pourriez-vous me donner une chambre et faire préparer à déjeuner pour deux personnes? J'attends ici quelqu'un qui viendra demander *maître Dupont*, c'est mon nom.

— Très-bien, Monsieur.

— Lorsque cette personne sera arrivée, vous nous servirez dans ma chambre.

— C'est entendu, Monsieur... Et vos bagages, où faut-il les envoyer prendre?

— Je n'ai pas de bagages. Je suis venu des environs de Dieppe... en me promenant.

— Diable! savez-vous, Monsieur, que, pour un marin, car vous l'êtes, j'en suis sûr... J'ai deviné ça tout de suite...

— En effet, je suis marin.

— Je disais donc que, pour un marin, vous marchez fièrement bien sur le *plancher des vaches*, comme on dit, car il y a loin d'ici à Dieppe.

L'Anglais paraissait peu jovial et peu causeur; au lieu de répondre à la plaisanterie de l'aubergiste, il reprit :

— A-t-il passé beaucoup de voitures de poste par ici aujourd'hui?

— Pas une... Monsieur.

— Aucune venant de Paris ou de Dieppe?

— Non, Monsieur, ni de Paris ni de Dieppe... Mais, à propos de Dieppe, puisque vous en venez, vous avez dû y voir le fameux héros dont tout le monde parle.

— Quel héros?

— Parbleu !.. ce fameux corsaire... qui est la mort aux Anglais ! l'intrépide capitaine *l'Endurci* (voilà un vrai nom de corsaire) ; il paraît qu'avec son brick *le Tison d'Enfer* (encore un fameux nom !), qui marche comme un poisson, pas un bâtiment anglais ne lui échappe ; il vous les gobe tous... témoin ce dernier convoi de blé qu'il vient de leur pincer encore, après un combat enragé... Quelle bonne chance ! le blé était si cher dans le pays ; la prise de ce convoi va le faire baisser, c'est l'abondance au lieu de la disette... Brave corsaire ! va... quel bonheur de se dire qu'il y a toujours des gens curieux d'échiner ces gueux d'Anglais, n'est-ce pas, Monsieur ? On dit qu'à Dieppe on l'a porté en triomphe ! Il a d'ailleurs une fameuse étoile, car on prétend que, quoiqu'il se batte comme un lion, il n'a jamais été blessé ! Est-ce vrai ? Est-ce que vous le connaissez ? comment est-il donc ? je ne me fais pas une idée de sa figure, mais elle doit être terrible : on dit qu'il est toujours habillé d'une manière bizarre ? Vous qui êtes marin, vous devez l'avoir vu, ce héros ?

— Jamais, répondit sèchement le voyageur, qui ne paraissait pas partager l'admiration de l'aubergiste à l'endroit du corsaire ; puis il ajouta : Conduisez-moi à ma chambre, vous y amènerez la personne qui viendra demander *maître Dupont*... Ne l'oubliez pas.

— C'est convenu, Monsieur.

— Dès que cette personne sera arrivée, vous nous servirez à déjeuner.

— Oui, Monsieur... je vais maintenant vous mener à votre chambre.

— Donne-t-elle sur la rue ?

— Certainement, Monsieur... deux belles fenêtres.

— Vous nous servirez de votre meilleur vin.

— Soyez tranquille, vous serez content, répondit l'aubergiste.

Il conduisit l'étranger dans sa chambre, et dit en se retirant :

— C'est drôle... ce marin avait l'air presque vexé du bien

que je disais de ce fameux corsaire... et pourtant... ils sont du même état... puisqu'ils sont marins tous deux!... Mais... au fait... que je suis bête!... c'est justement parce qu'il est du même état que ça l'aura vexé d'entendre dire du bien de l'autre; c'est comme moi, si on venait me parler d'un aubergiste qui voudrait s'établir ici..., c'est étonnant comme je lui souhaiterais bonheur, à cet autre!...

L'hôtellier se livrait à ces pensées, qui témoignaient de sa triste opinion de l'âme humaine, lorsqu'un second voyageur entra dans la grande salle de l'auberge.

Ce personnage était aussi vêtu d'une houppelande de marin. Son teint bronzé, ses cheveux épais, noirs comme ses sourcils, et sa large barbe en collier, ses traits durs, presque repoussants, lui donnaient une physionomie sinistre; il était Maltais, et son accent se rapprochait assez de l'italien. Après avoir jeté un regard curieux dans la grande salle, le nouveau venu dit à l'aubergiste en mauvais français :

— Il n'est pas venu ici un voyageur?

— Un voyageur nommé *maître Dupont*, n'est-ce pas?

— Oui...

— Suivez-moi, Monsieur... je vas vous conduire chez maître Dupont.

L'Anglais et le Maltais ainsi réunis, l'hôte, après avoir servi le déjeuner, reçut l'ordre de ne pas déranger les convives, et de ne se présenter qu'à l'appel de la sonnette.

Dès que les deux étrangers se trouvèrent seuls, le Maltais, frappant sur la table avec rage, s'écria en anglais :

— Le chien de contrebandier recule; tout est perdu!

— Que dis-tu?

— La vérité... aussi vrai que j'enfoncerais avec joie ce couteau dans le cœur du lâche qui nous trahit.

Et le Maltais, blême de colère, planta le couteau dans la table.

— Dieu damné! s'écria l'Anglais en sortant de son flegme habituel. Et ce soir, à la tombée de la nuit, le capitaine va passer..

— Tu en es sûr?

— Ce matin, au moment où j'ai quitté Dieppe... notre émissaire m'a encore assuré que le capitaine avait fait demander des chevaux à la poste pour quatre heures de l'après-midi, il sera donc ici entre cinq et six heures, et il sera là-bas à la nuit.

— Tonnerre et sang!... tout nous secondait, et sans ce misérable contrebandier...

— Pietri... dit l'Anglais en redevenant calme, tout n'est peut-être pas désespéré; la violence n'aboutit à rien, parlons froidement.

— Parler froidement! quand la rage m'aveugle...

— L'aveugle ne voit pas son chemin.

— Mais pour rester si calme, tu ne le hais donc pas, cet homme, toi?

— Moi?

Il est impossible de rendre avec quel accent l'Anglais prononça ce seul mot, *moi*.

Après une pause, il reprit d'une voix concentrée :

— Il faut que je le haïsse plus que tu ne le hais, Pietri, puisque je ne veux pas le tuer, moi.

— Serpent écrasé ne mord plus.

— Oui, mais le serpent écrasé ne souffre plus! et il faut que cet homme souffre dans son orgueil mille tortures pires que la mort; il faut qu'il expie le mal affreux qu'il a fait à mon pays... il faut qu'il expie ses insolents et féroces triomphes qui sont la terreur et la honte de nos croiseurs... il faut qu'il expie la gloire qu'il a eue de me battre deux fois... il faut qu'il expie le dernier outrage que m'a fait son insultante générosité... Dieu damné! je suis donc un ennemi bien à dédaigner pour qu'il m'ait renvoyé libre en me portant sur un cartel d'échange, après ce dernier combat qui nous a coûté tant d'or et tant de sang... sans qu'une goutte du sien ait coulé... car on le dirait invulnérable... Oh! mais, par l'enfer! je veux me venger! je veux venger l'Angleterre!

— Tout à l'heure, reprit le Maltais avec un sourire sardonique, le capitaine Russell me reprochait la violence aveugle de mes paroles... et voilà qu'il crie vengeance... lorsque la vengeance nous échappe.

— Tu as raison, reprit Russell en se calmant. Cet emportement est mauvais, ne désespérons pas... Et d'abord, que s'est-il passé entre toi et le contrebandier?

— Parti de cette nuit de Dieppe sur un bateau pêcheur, je suis arrivé ce matin en suivant la côte à l'anse de Hozey; je me suis fait conduire à la cabane du contrebandier située sur la plage.

« — Vous vous nommez Bezelek? lui ai-je dit.

« — Oui.

« — Je viens de la part de maître Keller.

« — Quel est votre mot de reconnaissance?

« — *Passe-partout.*

« — Bien... je vous attendais, mon chasse-marée est à votre service. Il y a flot ce soir à dix heures, et le vent, s'il ne change pas, est bon pour passer en Angleterre.

« — Maître Keller vous a-t-il dit de quoi il s'agissait?

« — Oui... de conduire quelqu'un à Folkstone.

« — De l'y conduire de gré ou de force?...

« — Oui, mais sain et sauf, sans que sa vie coure aucun danger. Je suis contrebandier... mais je ne tue pas. Amenez donc ici votre passager ce soir, et je vous réponds que demain, avant le lever du soleil, il sera en Angleterre.

« — Keller vous a-t-il dit qu'il fallait mettre à ma disposition quatre ou cinq de vos matelots les plus résolus?

« — Pourquoi faire?

« — Pour m'aider à enlever l'homme en question à son passage sur la grande route, à trois lieues d'ici.

« — Maître Keller ne m'a rien dit de cela, et du diable si moi ou mes hommes nous nous mêlons d'un pareil guet-apens; c'est un mauvais jeu; amenez-moi le passager ici, je me charge de le mettre à mon bord. Voilà tout. S'il résiste, je peux supposer qu'il est ivre, et que c'est pour son bien

qu'on l'embarque; mais aider à un enlèvement sur une grande route... je n'en veux pas! » Tels ont été les derniers mots de ce misérable contrebandier : instances, promesses, menaces, tout a été vain pour changer sa résolution.

— Ah! cela est fatal, fatal!

— Tu le vois, Russell, il faut renoncer à ces moyens; si résolus que nous soyons, il nous est impossible à nous deux seuls de tenter cet enlèvement... en admettant que le postillon qui le conduira reste neutre; le capitaine, d'après nos renseignements, doit avoir pour compagnon de route son maître canonnier, cet homme intrépide et dévoué qui ne le quitte jamais, ni en mer, ni à terre; tous deux sont vigoureux et bien armés sans doute... que pouvons-nous tenter... à force ouverte?... rien... à moins d'être fous.

— C'est vrai, murmura l'Anglais avec accablement.

— Mais où la force échoue... la ruse triomphe, reprit le Maltais d'un air pensif, et l'on pourrait...

— Explique-toi...

— Écoute... en venant de la côte ici... j'ai bien observé le chemin... J'ai rejoint la grande route à une lieue environ de ce bourg; à cet endroit, marqué d'une croix de pierre, il y a une montée très-rapide... suivie d'une descente non moins rapide.

— Ensuite?

— Le capitaine, après avoir traversé ce bourg, où il aura relayé, rencontrera d'abord la montée à une lieue d'ici.

— Soit.

— A cette montée, nous irons nous embusquer... la nuit sera venue... les chevaux seront forcés de gravir lentement cette côte. A un moment convenu, nous nous approcherons de la voiture... et, nous donnant pour des marins rejoignant leur port, nous demandons au capitaine quelque secours... toi à une portière, moi à l'autre... afin d'occuper cet homme et son compagnon... Tous deux seront en pleine sécurité... nos pistolets à deux coups seront armés... nos poignards à notre ceinture... et...

— Jamais! s'écria Russell; je ne suis pas un assassin; je ne veux pas la mort de cet homme... ce meurtre serait une tache pour l'Angleterre... et d'ailleurs ce meurtre ne me vengerait qu'à demi! Non, non, ce que je veux, c'est jouir de la rage, de la honte de cet homme indomptable, lorsque, devenu notre prisonnier, et avant d'être envoyé aux pontons, il sera longtemps livré en spectacle aux huées, aux insultes de cette multitude que son nom a si souvent terrifiées... Jamais tigre en cage n'aurait rugi d'une fureur plus sauvage et plus impuissante. Oui, voilà ce que je voulais, et, crois-moi, ce supplice et l'atroce captivité des pontons eussent été pour cet homme cent fois plus terribles que la mort... Mais le refus de ce misérable contrebandier ruine mes projets... Ce relais passé, nous ne pouvons plus compter sur le voisinage de la mer... et sur un bâtiment à nos ordres... Tout enlèvement devient impossible... Que résoudre... que faire?

— Suivre mon avis, reprit opiniâtrement le Maltais; crois-moi, la mort est moins cruelle... mais plus sûre que la vengeance; et d'ailleurs, à cette heure, cette vengeance devient impossible... tandis que nous tenons entre nos mains la vie de cet homme.

— Tais-toi... répondit Russell d'un air sombre, tais-toi... tentateur...

— Qu'importe le moyen... pourvu que l'Angleterre soit délivrée de l'un de ses plus dangereux ennemis?

— Tais-toi, te dis-je!

— Songe à tant de navires saisis... brûlés, à tant de combats sanglants, dont cet homme est toujours sorti sain et sauf, et vainqueur, malgré l'infériorité de ses forces...

— Laisse-moi.

— Songe à l'effroi que son nom seul inspire maintenant à nos marins dans ces parages... les premiers marins du monde... cependant; et lors de notre dernière croisière, ne leur as-tu pas entendu dire, dans leur crainte superstitieuse..., que les succès de cet homme invulnérable et invincible présageaient peut-être l'abaissement maritime de l'Angleterre,

et que la mer allait avoir son Napoléon comme le continent?.. Songe aux désastreux effets d'une telle croyance si elle se propageait à cette heure où l'Angleterre tente un dernier effort pour renverser Bonaparte et écraser la France.

— Mais un guet-apens... un meurtre... un lâche assassinat!

— Un assassinat? non... l'Angleterre et la France sont en guerre : profiter d'une embuscade, d'une surprise pour frapper son ennemi, c'est le droit de la guerre.

Russell ne répondit rien, cacha son visage dans ses mains et resta longtemps pensif.

Le Maltais semblait aussi réfléchir profondément.

Ces deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'au moment où ils tressaillirent en entendant le roulement lointain d'une voiture, le claquement du fouet du postillon, et le bruissement de plus en plus distinct des grelots des chevaux de poste.

L'Anglais, ayant consulté sa montre, s'écria :

— Cinq heures... ce doit être lui, cette voiture vient de Dieppe.

Et tous deux se précipitèrent à la croisée, dont ils soulevèrent les rideaux, afin de voir sans être vus.

Ils aperçurent bientôt une espèce de vieux vis-à-vis jaune et poudreux, attelé de deux chevaux, qui s'arrêta devant la porte située de l'autre côté de la rue, et presque en face de l'auberge.

Au bout de quelques instants, l'Anglais s'écria, en devenant livide de rage et en jetant à travers la vitre un regard de haine implacable :

— C'est lui... c'est bien lui!

— Il est seul, reprit vivement le Maltais, il est seul.

— Il entre dans cette auberge.

— Tout nous seconde... il aura laissé à Dieppe son maître canonnier, reprit le Maltais. Nous sommes deux, il est seul.

Soudain Russell, éclairé sans doute par une idée subite, se frappa le front; sa froide et blême figure se colora légère-

ment, une étincelle de joie diabolique brilla dans ses yeux gris, et il dit à son compagnon, d'une voix palpitante d'un sinistre espoir :

— Pouvons-nous toujours compter cette nuit sur le contrebandier?

— Oui ; car voulant nous réserver un moyen de fuite en cas de besoin, je lui ai dit de nous attendre.

— Rien n'est désespéré, s'écria Russell en sonnant violemment.. Confiance et courage !

— Que veux-tu dire? lui demanda le Maltais, que veux-tu faire?

— Tu le sauras plus tard... Mais silence, voici quelqu'un.

En effet, l'aubergiste entra dans la chambre.

— Votre déjeuner était excellent, notre hôte, lui dit Russell; combien vous dois-je?

— Avec la chambre, c'est six francs.

— Tenez... et voici de plus le pourboire du garçon.

— Vous êtes bien honnête, Monsieur... Je compte une autre fois sur votre pratique.

— Certainement. Mais, dites-moi, il me semble avoir entendu des chevaux de poste s'arrêter. Est-ce que vous avez un voyageur de plus dans votre auberge?

— Oui, Monsieur, il vient d'arriver; je l'ai même installé dans la belle chambre bleue sur le jardin.

— C'est sans doute une de vos anciennes connaissances, car on doit aimer revenir dans cet hôtel?

— Monsieur est bien bon... mais c'est la première fois que ce voyageur s'arrête ici.

— Est-ce qu'il a un grand train?.. plusieurs domestiques? doit-il rester longtemps ici?

— Non, Monsieur, le temps de manger un morceau. Ce n'est du reste pas un seigneur... tant s'en faut; il voyage tout seul, et il a tout simplement l'air d'un bon bourgeois... il chantonne entre ses dents, tambourine sur les vitres et paraît gai comme un pinson..... ça doit être un bien aimable homme.

— Vous me paraissez devoir être un grand physionomiste, notre hôte, reprit l'Anglais d'un ton sardonique.

Puis, faisant un signe à son compagnon, il se leva et dit à l'hôtellier :

— Au revoir. Nous allons faire un tour de promenade dans le bourg et retourner à Dieppe.

— Si vous voulez attendre la diligence de Paris, elle passe à huit heures ce soir, Messieurs.

— Merci. Quoique marins, nous sommes bons marcheurs, et la soirée est superbe.

— Au revoir, Messieurs !

Et l'aubergiste, après avoir salué les étrangers, rentra dans son auberge.

VI

Les deux étrangers, après avoir quitté l'auberge, disparurent pendant un quart d'heure environ pour se concerter, puis ils se dirigèrent, comme de curieux oisifs, vers la poste aux chevaux, à la porte de laquelle était restée la voiture du voyageur; il se préparait sans doute à repartir, car un postillon s'occupait déjà d'atteler les chevaux.

Le capitaine Russell et son campagnon s'approchèrent de la voiture, qui, se trouvant ainsi entre eux et l'auberge de *l'Aigle impériale,* les masquait complétement du côté des fenêtres de l'hôtel. S'asseyant alors sur l'un des bancs de pierre placés latéralement à la porte du relais, les deux étran-

gers parurent examiner d'un œil connaisseur les chevaux que l'on attelait.

— Mon brave, vous avez là pour porteur un cheval qui doit être aussi bon qu'il est beau, dit enfin Russell au postillon après quelques minutes d'examen; j'ai rarement vu un animal d'une apparence plus vigoureuse.

— Et, sarpejeu! sa mine n'est pas trompeuse... allez, mon bourgeois, répondit le postillon, flatté de la louange méritée que l'on donnait à son cheval; il tient ce qu'il promet; aussi je l'ai baptisé *le Carme*... et il est digne de son nom, allez... le gredin...

— En vérité... reprit Russell, je n'en reviens pas... quel bel animal... quel poitrail, quel garrot... quelle hanche!..

— Et quelle jolie tête! reprit Pietri; elle est fine et carrée comme celle d'un cheval arabe.

— Oh! oh! reprit le postillon, on voit bien, mes bourgeois, que vous êtes connaisseurs; aussi vous me croirez quand je vous dirai qu'avec *le Carme* et *le Sans-Culotte* (c'est mon *mallier* que j'appelle comme ça), nous arrachons au petit galop une montée d'un quart de lieue.

— Ça ne m'étonne pas, mon brave... et ça doit être un vrai plaisir d'avoir un pareil cheval entre les jambes.

— Je le crois bien, car il vous a des allures d'une douceur... d'une douceur... ah!.. reprit le postillon avec jubilation, un vrai bateau; j'irais avec *le Carme* d'ici à Rome.

— Quoique marin, j'ai assez souvent monté à cheval, reprit l'Anglais, mais je n'ai jamais eu le bonheur d'enfourcher un pareil cheval...

— Fichtre! je le crois bien, bourgeois, et je peux vous garantir que vous n'en enfourcherez jamais un pareil...

— C'est dommage!

— Dame!.. qu'y faire?

— Mon brave... voulez-vous gagner quarante francs? reprit l'Anglais après un moment de silence.

— Quarante francs! dit le postillon ébahi; gagner quarante francs, moi?

— Oui...

— Et comment, diable! cela, bourgeois?

— D'une manière bien simple.

— Voyons la manière.

Au moment où l'Anglais allait faire sa proposition, un garçon de l'auberge traversa la rue et vint dire au postillon :

— Tu n'as pas besoin de te presser, car, Jean-Pierre, le bourgeois de ce berlingot n'est pas près de descendre.

— A quoi qu'il s'amuse donc, ce lambin-là? reprit le postillon. Pourquoi donc alors qu'il fait demander ses chevaux si fort à l'avance?

— Est-ce que je le sais? reprit le garçon; ça a l'air d'une vraie poule mouillée... Au lieu de vin, il boit du lait coupé, et il a dîné avec une panade et des œufs à la mouillette...

— De la panade, et pas de vin! Voilà un particulier jugé, dit sentencieusement Jean-Pierre.

Puis il reprit :

— Ah çà! tu me fais bavarder, toi, et oublier...

S'adressant alors à Russell :

— Dites donc, bourgeois... tout à l'heure vous me proposiez de me faire gagner...

L'Anglais fit un signe d'intelligence au postillon, lui montrant du regard le garçon d'auberge, et lui dit à demi voix :

— Venez dans la cour de la poste, mon brave... je veux vous dire deux mots.

— Impossible de laisser *le Carme* tout seul, mon bourgeois; il en ferait de belles avec *le Sans-Culotte*... Tenez, le gueusard... voilà déjà qu'il commence, ajouta Jean-Pierre, en se rapprochant de ses chevaux qui hennissaient et se cabraient. Ohé! *le Carme*, cria-t-il, attention, brigand! si tu t'émancipes... je te vas caresser.

— Eh bien! écoutez, reprit l'Anglais en se penchant à l'oreille du postillon et lui parlant tout bas pendant quelques instants.

— Ah! bon, reprit le postillon en riant; voilà une drôle d'idée!

— Voyons, mon brave, acceptez-vous?

— Ma foi!..

— Si vous acceptez, voici vingt francs... vous aurez là-bas l'autre pièce d'or... Après tout, que risquez-vous? il n'y a aucun mal à cela.

— Aucun, sarpejeu! Mais c'est bien là une idée, une vraie fantaisie de marin!.. Je connais ça... j'ai été à la poste de Dieppe... Fallait voir les corsaires, quand ils avaient touché leur part de prise, comme, pour un oui ou pour un non, ils vous faisaient galoper l'argent! J'en ai vu qui ont offert jusqu'à vingt-cinq napoléons à un vieux sacristain bossu pour se laisser habiller en femme avec un chapeau à plumes et une robe à falbalas, et se faire trimbaler en fiacre avec eux et leurs margots...

— Que voulez-vous, mon brave, reprit Russell en souriant, les marins ne sont pas déjà si souvent à terre pour ne pas se passer leurs petites fantaisies quand ça se peut... sans nuire à personne.

— Parbleu! c'est bien le moins.

— Allons, est-ce convenu?

— Bah! reprit le postillon... avec un particulier pareil à celui que je vas trimbaler, une pratique qui ne boit pas de vin et qui mange de la panade, il n'y a pas à se gêner... Et d'ailleurs il n'y verra que du feu... C'est convenu, bourgeois.

— Voici vingt francs, reprit Russell en mettant la pièce d'or dans la main du postillon; vous en aurez autant plus tard...

— Bon... Mais dépêchez-vous, car il y a d'ici là-bas près d'une lieue... C'est égal, je vous donnerai le temps d'arriver... Si mon mangeur de panade trouve que je vas trop doucement, je lui dirai que *le Sans-Culotte* a des cors aux pieds. Allez vite, bourgeois... Prenez la ruelle à gauche, et vous vous trouverez en pleine grande route.

En un instant les deux étrangers eurent disparu.

Au bout d'un quart d'heure environ, pendant lequel le postillon eut fort à faire pour contenir les ébats du *Carme* et de

son compagnon, l'aubergiste de *l'Aigle impériale* parut à sa porte et cria au postillon :

— Allons, mon garçon, à cheval, à cheval... voici le maître de la voiture.

— Diable ! se dit Jean-Pierre en se mettant très-lentement en selle, il vient bien tôt, ce buveur de lait coupé ; mes deux gaillards n'auront pas eu le temps d'arriver jusqu'à la montée.

Ce disant, le postillon avait conduit la voiture jusqu'à la porte de l'auberge ; l'hôtellier s'empressa d'abaisser le marchepied devant le voyageur et de refermer la portière lorsque celui-ci fut monté ; après quoi, ôtant son bonnet, l'hôtellier salua respectueusement son client et dit au postillon :

— Bon train, Jean-Pierre, Monsieur est très-pressé.

— Je vas vous mener ça à vol d'oiseau, mon bourgeois, répondit Jean-Pierre en faisant bruyamment claquer son fouet ; et, partant au galop, il traversa rapidement le bourg et atteignit bientôt la grande route ; mais, au bout de deux cents pas, il arrêta brusquement ses chevaux, se retourna sur sa selle, et attendit.

Le voyageur, surpris de cet arrêt, baissa une des glaces et dit :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oui.

— Je ne sais pas, moi.

— Comment ! tu ne sais pas ?

— Mais, dame !.. non.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Vous m'avez crié : arrête.

— Moi ?

— Oui, bourgeois, et alors je me suis arrêté.

— Tu te trompes, mon garçon, je ne t'ai pas appelé.

— Si, bourgeois.

— Je te dis que non...

— Si, bourgeois, parole d'honneur ! vous ne vous en serez pas aperçu.

— Encore une fois, tu te trompes... Allons, en route, mon garçon, et regagnons le temps perdu...

— Soyez tranquille, bourgeois, je vas enlever ça à tout briser... je ne veux pas qu'il reste un morceau de votre voiture en arrivant au relais!

Et le postillon repartit au grand galop.

Mais, au bout de deux cents pas parcourus d'un train désordonné, nouvel et brusque arrêt.

— Eh bien! dit la voix du voyageur, qu'est-ce qu'il y a encore?..

— Nom d'un nom de mille milliards de noms de tonnerres de Dieu! s'écria Jean-Pierre en descendant de cheval et en continuant d'éclater en imprécations furibondes, tout en feignant d'ajuster les traits de corde fixés au palonnier..

— Est-ce qu'il y a quelque chose de cassé à tes harnais?

— Nom d'un nom de nom!

— Ton cheval est-il déferré?

— Nom d'un nom de nom!

— Apprends-moi au moins ce qui t'arrive, mon garçon?

— Faites pas attention... ça n'est rien, bourgeois... c'est mon gredin de maillier qui a rué dans ses traits... et il me faut le temps de le dépêtrer.

— C'est un petit malheur, dit placidement le voyageur; tâche du moins que cela n'arrive plus.

— Nous allons filer comme des hirondelles, bourgeois, reprit Jean-Pierre en se remettant en selle; puis il ajouta à part soi : S... mangeur de panade, va! quel serin! Voilà ce que c'est que de boire du lait coupé... Parole d'honneur, ça fait de la peine...

Et le drôle repartit au galop en faisant claquer son fouet avec furie.

La nuit commençait à venir.

Quelques étoiles scintillaient déjà vers l'orient, et le soleil, couché depuis un quart d'heure, ne jetait plus qu'une lueur crépusculaire sur laquelle les grands arbres de la route dessinaient leurs noirs branchages.

Au loin, et bornant l'horizon de la route, on pouvait apercevoir, grâce à la réverbération blanchâtre d'un sol crayeux, une montée rapide, bordée d'ormes immenses dont les cimes, encore dépouillées de feuilles, formaient presque le berceau. Au delà de cette voûte naturelle, on voyait, au milieu d'un ciel clair et bleu, se dessiner le croissant de la lune.

La chaise de poste roulait rapidement depuis dix minutes, et le postillon faisait de temps à autre, et comme à dessein, retentir les échos des claquements de son fouet, lorsque peu à peu l'allure de ses chevaux se ralentit; le trot succéda au galop, le pas remplaça le trot, et enfin la voiture s'arrêta net.

Jean-Pierre descendit de cheval, examina un des pieds de derrière de son porteur, et cria :

— Mille noms de noms de noms ! voilà un de mes chevaux qui boite, maintenant.

— Ah ! il boite, dit la voix du voyageur avec un calme inaltérable, quoique ces temps d'arrêt multipliés fussent capables de faire, comme on dit vulgairement, *damner un saint*. Ah ! il boite.

— Il boite à mort, reprit Jean-Pierre, tenant toujours entre ses deux mains le pied du cheval.

— Et comment cette boiterie lui est-elle venue si vite, mon garçon ?

— Que le diable m'emporte si je le sais.

— Nous allons donc rester en route?

— Non, bourgeois, il n'y a pas de risque. Si je pouvais seulement voir ce qui le fait boiter, mon mallier... mais la nuit commence à être noire.

— Très-noire, dit la voix. Il ne faudra pas oublier d'allumer les lanternes au prochain relais.

— Ah ! je sens ce que c'est avec mon doigt, reprit le postillon ; c'est une pierre engagée entre le fer et la fourchette. Si je peux l'ôter, ça ne sera rien.

— Tâche, mon garçon ; car, sans reproche, nous jouons de malheur, répondit la voix toujours impassible du voyageur.

Cependant le postillon maugréait tout haut après la pierre

qu'il ne pouvait parvenir à extraire, criait-il en riant sous cape du bon succès de sa ruse, calculant qu'il avait suffisamment donné d'avance aux deux étrangers pour qu'ils eussent pu gagner le rendez-vous convenu; aussi le drôle poussa-t-il bientôt un cri de triomphe en disant :

— Enfin, la voici enlevée, la maudite pierre! maintenant, nous allons marcher à vol d'oiseau.

Et la voiture repartit avec une nouvelle rapidité.

La nuit était complétement venue; mais, grâce à la limpidité du ciel, au scintillement des étoiles, il régnait une vague clarté.

Le postillon atteignit cette fois tout d'un trait le bas de la montée.

Là seulement il arrêta ses chevaux essoufflés, et, mettant pied à terre, il s'approcha de la portière et dit au voyageur :

— Nous voici arrivés à une fameuse côte, bourgeois; je vas marcher auprès de mes chevaux afin de les soulager; ça fait qu'une fois là-haut je serai tout prêt à enrayer pour la descente, qui n'est pas commode.

— Bien, mon garçon, répondit la voix.

Le postillon resta en effet, durant quelques instants, à côté de ses chevaux; mais, ralentissant peu à peu sa marche, pendant que l'attelage gravissait lentement la côte, Jean-Pierre laissa la voiture passer devant lui.

A ce moment Russell et Pietri sortirent d'un taillis qui longeait la route et s'approchèrent rapidement du postillon. Celui-ci, tout en marchant, ôta son chapeau galonné, sa veste à collet rouge et ses bottes fortes; l'Anglais, s'étant à son tour dépouillé de sa houppelande de marin, passa la veste, mit le chapeau ciré, et enfonça ses jambes dans les bottes fortes. Le postillon, souriant d'un air très-satisfait de ce qu'il regardait comme une plaisante fantaisie, remit son fouet à Russell et lui dit :

— J'en reviens toujours là : c'est une drôle d'idée que la vôtre... vraie idée de marin en ribotte, quoique vous n'y soyez pas.

— Que voulez-vous, mon brave, j'adore les chevaux, et j'aurai le plus grand plaisir à monter pendant un quart d'heure votre beau et vigoureux cheval... C'est un caprice bien innocent, n'est-ce pas?

— Pardieu! quel mal ça fait-il au mangeur de panade qui est dans le berlingot? En voilà un qui a de la patience, il m'en impatientait moi-même... Faut-il qu'il ait du sang de macreuse dans les veines!

— Ah! vous croyez? dit Russell en se rapprochant de la voiture.

— Ça doit être quelque épicier en demi-solde... et pas méchant. Allons, bourgeois, vous allez monter à cheval à ma place; la nuit est noire, ce buveur de lait coupé ne s'apercevra de rien. Je m'asseoirai derrière le berlingot avec votre camarade... A une demi-lieue du relais, il y a une autre montée.

— A cet endroit, dit Russell, je descendrai, vous reprendrez vos habits, moi les miens, et tout sera dit; maintenant, mon ami, voici les vingt francs promis.

Et, mettant la pièce d'or dans la main de Jean-Pierre, Russell doubla le pas, atteignit les chevaux à une vingtaine de pas du faîte de la montée, et se mit à marcher à côté d'eux.

La nuit était assez obscure pour que le voyageur ne pût s'apercevoir de la substitution de personne qui venait de s'opérer; il ne s'était d'ailleurs nullement étonné de voir, ainsi que cela arrive souvent, le postillon abandonner pendant quelques instants ses chevaux à eux-mêmes, durant une une montée rapide; seulement, lorsque la voiture fut sur le point d'atteindre le point culminant de la côte, le voyageur dit au postillon :

— Mon garçon, n'oublie pas de bien assurer le sabot d'enrayage.

— J'y vais, répondit le faux postillon à demi voix; puis passant derrière la voiture, il dit tout bas au Maltais et à Jean-Pierre :

— Asseyez-vous sur la palette de derrière et tenez-vous bien, je vais enrayer.

Les deux hommes s'assirent à l'endroit désigné, se tenant des mains aux courbes de fer des ressorts, pendant que Russell, faisant bruire la chaîne du sabot en le décrochant, simulait l'enrayage, mais laissait le sabot de côté au lieu d'y engager la roue.

L'Anglais, remontant alors en selle, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et lança la voiture dans la descente avec une effrayante rapidité.

— Nom d'un nom de nom ! nous sommes fichus ! et le mangeur de panade par-dessus le marché, s'écria Jean-Pierre en entendant la chaîne et le sabot de fer bondir sur le pavé, votre camarade a mal enrayé.

Le Maltais, au lieu de répondre au postillon, lui asséna sur la tête un si violent coup de crosse de pistolet, que Jean-Pierre abandonna le ressort qu'il tenait d'une main et tomba sur la route, pendant que la voiture disparaissait dans la descente, au milieu d'un nuage de poussière.

VII

Plusieurs jours s'étaient passés depuis que le voyageur dont nous avons parlé était tombé dans le piége que le capitaine Russell et son compagnon lui avaient tendu.

Nous conduirons le lecteur dans une riante demeure située à l'extrémité du petit bourg de Lionville, à deux lieues du

Havre. De cet endroit, très-voisin de la côte, l'on domine au loin la mer.

Une tranquillité profonde, un air vif et salubre, un pays à la fois riche et pittoresque, de frais ombrages, de grasses prairies et la vue de l'Océan, rendaient Lionville et ses environs un véritable *Éden* pour les gens amoureux de paix, de rêveries et de contemplation solitaire.

Ce qui contribuait surtout à donner à ce bourg, comme à tant d'autres villes, petites ou grandes, un aspect à la fois calme et singulier, c'était la complète absence de *jeunes gens;* les dernières guerres de l'empire avaient appelé sous les drapeaux tout ce qui était jeune et valide ; et un sénatus-consulte de ce mois de mars 1812 avait mis sur pied une partie de la réserve de la garde nationale, divisée en premier, deuxième et arrière-ban, comprenant tous les citoyens depuis dix-huit ans jusqu'à soixante.

On regardait donc, à cette époque, comme un phénomène non moins rare que le *phénix* ou le *merle blanc,* un jeune homme de vingt-cinq ans qui restait *bourgeois* sans avoir l'avantageuse excuse d'être bossu, manchot ou boiteux.

Le bourg de Lionville possédait une de ces merveilles : un beau jeune homme de vingt-quatre ans au plus; hâtons-nous de dire qu'il semblait peu soucieux de se montrer et de jouir ainsi des avantages de son *uniquité;* il vivait fort retiré, autant par goût que par devoir et par position.

Ce jeune homme était l'un des habitants de la riante et paisible demeure dont nous avons parlé. Or donc, nous le répétons, plusieurs jours après que le voyageur avait été si rapidement enlevé par un faux postillon, sur la route de Dieppe, une femme d'un âge mûr, une jeune fille et un jeune homme (le *phénix* en question) étaient rassemblés, le soir, dans un joli salon très-confortablement meublé; un bon feu brûlait dans la cheminée, car les soirées étaient encore fraîches ; une lampe à globe d'albâtre répandait sa douce clarté dans l'appartement, tandis que la bouilloire à thé, placée devant le feu, faisait entendre son petit murmure.

Un observateur aurait peut-être remarqué cette singularité que, parmi les objets d'agrément et de luxe qui garnissaient ce salon, la plupart étaient d'origine *anglaise*, malgré l'impitoyable prohibition dont le système continental frappait alors les produits de l'Angleterre. En un mot, dans cette demeure, depuis les vases de terre de Godvood, fond vert pâle ou bleu clair, à figures blanches en relief, jusqu'aux porcelaines les plus transparentes et les plus finement peintes, presque tout provenait de l'industrie anglaise; il en était de même du service à thé, en argenterie fort riche, seulement les pièces étaient généralement dépareillées : ainsi, tandis qu'une couronne ducale surmontait le couvercle de l'urne massive où l'on transvase l'eau bouillante pour faire le thé, un simple cimier de chevalier décorait la théière, et un chiffre bourgeois ornait le sucrier. Malgré ces dissemblances, l'argenterie n'en était pas moins brillante : c'était plaisir que de voir ses facettes brunies miroiter aux reflets du feu et de la clarté de la lampe.

La femme, de moyen âge, avait une figure intelligente, ouverte et gaie; elle comptait quarante-deux ans bien sonnés; mais ses cheveux étaient encore fort noirs, son teint frais, ses dents blanches, son œil vif, et son joyeux sourire respirait la bonne humeur; sa taille, bien dessinée, malgré un léger excès d'embonpoint, gagnait en majesté ce qu'elle perdait en élégance : somme toute, cette digne matrone ne manquait jamais d'attirer les regards lorsque, coiffée d'un frais bonnet de dentelle d'*Angleterre*, bien serrée dans une robe de fin tissu *anglais*, ayant sur ses épaules un beau châle d'une manufacture *anglaise*, elle accompagnait à l'église du bourg une jeune fille dont elle était plutôt l'amie que la gouvernante.

Cette jeune fille venait d'avoir dix-sept ans; elle était grande, très-frêle, très-mince, et douée ou affectée d'une organisation nerveuse essentiellement impressionnable.

Cette sensibilité souvent excessive, que la moindre émotion exaltait parfois douloureusement, avait eu sa cause première dans un sinistre événement arrivé depuis longues années; l'un de ses principaux résultats avait été de rendre cette jeune

fille horriblement peureuse ; un bruit soudain, une brusque surprise, un récit effrayant, la jetaient parfois dans des transes, dans des effrois involontaires qu'elle se reprochait bientôt, mais qu'elle ne pouvait vaincre.

Il était difficile, d'ailleurs, de rencontrer une physionomie plus aimable, plus intéressante que la sienne, et lorsque, cédant parfois à l'un de ces sentiments de crainte insurmontable, souvent causés par l'incident le plus puéril, tressaillant tout à coup, elle redressait sa jolie tête sur son cou délié et écoutait... toute palpitante... sa gracieuse attitude, son doux et grand œil bleu, inquiet et alarmé, rappelaient à la pensée une pauvre gazelle effarouchée.

Grâce à cette nature si nerveuse, si étrangement sensitive, la jeune fille n'avait pas le frais coloris d'une vaillante santé. Ordinairement d'une pâleur extrême, l'émotion la plus fugitive nuançait aussitôt son teint d'un rose vif; alors son charmant visage, encadré dans les tresses soyeuses d'une magnifique chevelure châtain clair, semblait rayonner de l'éclat fleuri de la jeunesse. Certes, avec une carnation plus fraîchement colorée, avec des contours plus pleins, plus arrondis, elle eût gagné en attrait matériel, mais aurait perdu peut-être le charme de sa physionomie touchante, presque idéale, lorsque, vêtue de blanc, ainsi qu'elle aimait à se vêtir, un léger voile entourant à demi ses traits languissants, la jeune fille se promenait lentement sur la grève ou dans les allées ombreuses du jardin de la maison.

Le dernier des trois personnages réunis dans le salon était ce *phénix* de l'époque dont nous avons parlé, c'est-à-dire *un jeune et joli garçon non appelé sous les drapeaux.*

Ce *phénix* avait vingt-cinq ans, une taille moyenne, mince, bien prise, des traits gracieux et réguliers; mais l'on remarquait sur sa figure pensive une sorte d'embarras mélancolique, résultant d'une grande infirmité qui l'avait exempté du service militaire ; en un mot, la vue de ce jeune homme était très-basse, et si basse, qu'il pouvait à peine se conduire; de plus, par une bizarrerie organique, il ne pouvait tirer aucun

secours des lunettes; quoique ses grands yeux bruns fussent transparents et bien ouverts, son regard avait quelque chose de voilé, d'indécis; et il prenait parfois une expression navrante, lorsque le pauvre myope, après s'être vivement tourné vers vous comme pour vous fixer... se rappelait, hélas! avec une tristesse amère, qu'à trois pas de lui toute forme devenait confuse et presque insaisissable.

Cependant, il faut l'avouer, si les conséquences de l'infirmité de ce jeune homme excitaient parfois la compassion, parfois aussi elles causaient des rires inoffensifs, car le digne garçon était sujet à des méprises fort amusantes.

Est-il besoin de dire que la femme d'un âge mûr se montrait plus particulièrement frappée de ce qu'il y avait de plaisant dans les erreurs du myope, son neveu, tandis que la jeune fille, au contraire, se montrait touchée de ce qu'il y avait d'intéressant dans la position du *quasi-aveugle*, position souvent pénible?

Enfin, la jeune fille, souffrant beaucoup de cette impressionnabilité presque maladive, de cette *poltronnerie* nerveuse qu'elle ne pouvait vaincre, elle et le myope, ces deux timides créatures ne devaient-elles pas profondément sympathiser ensemble, et trouver un lien secret dans leur faiblesse même, qui tour à tour appelait le sourire aux lèvres ou les larmes aux yeux?

Ces trois personnages ainsi posés, nous prendrons part à leur entretien.

La jeune fille brodait, sa gouvernante s'occupait d'un tricot de laine ponceau qui semblait destiné à devenir une longue et chaude cravate pour l'hiver, tandis que le jeune homme, tenant tout auprès de ses yeux le dernier numéro du *Journal de l'Empire* apporté le matin même par la poste, faisait à haute voix la lecture des dernières nouvelles, et apprenait à ses lectrices le départ de M. le maréchal duc de Reggio pour l'armée qu'il devait commander.

La gouvernante ayant entendu, du côté de la cheminée, quelques légers bouillonnements accompagnés de plusieurs

petits jets de vapeur, jugea que l'eau destinée à l'infusion du thé était suffisamment bouillante, et dit à son neveu :

— Onésime, nous reprendrons tout à l'heure notre lecture; l'eau bout, mets-la dans l'urne, et surtout pas de maladresse.

Onésime déposa le journal sur la table, se leva et se dirigea vers la cheminée avec un certain serrement de cœur, car le malheureux myope allait s'aventurer dans une entreprise difficile, périlleuse et remplie d'écueils, dont il soupçonnait vaguement l'existence; ainsi il lui fallait d'abord se garer d'un fauteuil placé à sa gauche, puis d'un guéridon placé à sa droite. Ce *Carybde* et ce *Scylla* évités, il devait enjamber un petit tabouret placé tout auprès de la cheminée et saisir enfin la bouilloire fumante.

La jeune fille, nous l'avons dit, ne s'égayait presque jamais des mésaventures d'Onésime; cependant elles étaient quelquefois d'un comique si inattendu, qu'elle cédait parfois malgré elle à une invincible envie de rire. Or, ce que le pauvre garçon redoutait le plus au monde, c'était de donner à rire à sa compagne de solitude, et, quoiqu'il fût le premier à se moquer de ses maladresses, au fond du cœur il en souffrait.

On comprend donc avec quelle attentive prudence, avec quelle circonspection inquiète, Onésime entreprit d'aller à la recherche de la bouilloire : une de ses mains étendues en avant l'avertit de la présence du fauteuil de gauche; il tourna cet obstacle; il allait cependant se heurter au guéridon, lorsque son autre main lui signala ce second écueil. Déjà il se réjouissait d'atteindre la cheminée sans accident, lorsque la rencontre imprévue du tabouret le fit trébucher ; voulant reprendre son équilibre, il fit deux pas en arrière, et donna un choc au guéridon, qui fut renversé avec grand fracas.

Depuis quelques moments, la jeune fille, interrompant sa broderie, était absorbée dans une rêverie profonde... Elle en fut brusquement tirée par le bruit de la chute du meuble; aussitôt, sans connaître la cause de ce fracas, et incapable de

vaincre sa peur, elle jeta un cri d'effroi, pâlit et se renversa dans son fauteuil, saisie d'un tremblement nerveux.

— Mon enfant!... rassurez-vous, s'écria la gouvernante; c'est encore une maladresse d'Onésime... voilà tout... Calmez-vous.

La jeune fille, apprenant ainsi la cause du bruit dont elle venait de s'effrayer, regretta beaucoup d'avoir involontairement augmenté la confusion du pauvre myope, et dit, en tâchant de vaincre le tremblement dont elle était saisie :

— Pardon, ma bonne amie... je suis folle; mais, tu sais, je ne peux surmonter ces peurs absurdes.

— Pauvre enfant, est-ce que c'est votre faute? mon Dieu!... ne souffrez-vous pas la première de ces frayeurs involontaires? Est-il besoin, je vous le demande, de vous en excuser?... et, sans la maladresse de mon neveu...

— Tais-toi, c'est à moi de rougir devant M. Onésime, dit la jeune fille : à mon âge être encore sujette à de pareilles faiblesses!... c'est honteux.

Le pauvre garçon, désolé de sa mésaventure, balbutia quelques mots d'excuse; puis, tout en remettant le guéridon sur pied, il écarta le tabouret et saisit enfin la malencontreuse bouilloire, qu'il apporta pendant que madame Robert faisait respirer des sels à la jeune fille.

Bientôt Onésime se montra héroïque.

Sa tante, le voyant se disposer à verser l'eau dans l'urne, lui dit, tout en s'occupant de la jeune fille :

— Pour l'amour de Dieu! ne touche plus à cette bouilloire... tu es trop maladroit, tu ferais encore quelque sottise...

Onésime, profondément humilié et jaloux de se réhabiliter, ne répondit rien, profita de l'inattention de sa tante, afin d'agir contrairement à ses ordres, enleva le couvercle de l'urne, et, sa main gauche appuyée sur le rebord de la table, il haussa sa main droite, dont il tenait la bouilloire, afin de transvaser le liquide brûlant... Malheureusement la mauvaise vue d'Onésime le trompa, et il commença de verser le contenu de la bouilloire à côté de l'orifice de l'urne... Une douleur

atroce l'avertit de sa nouvelle maladresse : sa main gauche venait d'être inondée d'eau bouillante et brûlée à vif.

Onésime, nous l'avons dit, se montra d'un stoïcisme héroïque... Sauf un brusque tressaillement causé par cette soudaine et horrible souffrance, il ne poussa pas une plainte, et, mieux avisé par la douloureuse conséquence de son erreur, il parvint même à remplir l'urne ; puis il dit doucement :

— Ma tante... l'urne est remplie... puis-je préparer le thé?... Mademoiselle en prendra peut-être une tasse ?

— Comment! l'urne est remplie!... dit vivement la gouvernante en se retournant. C'est, ma foi ! vrai... et sans nouveau malheur. Ah ! pour cette fois, il faudra faire une croix à la cheminée, mon garçon.

— En vérité, ma bonne amie, dit la jeune fille avec un accent d'affectueux reproche, tu es aussi injuste qu'impitoyable...

Et, s'adressant au jeune homme, elle ajouta :

— Ne l'écoutez pas, monsieur Onésime ; cette méchante tante ne songe qu'à vous tourmenter... mais moi je vous défendrai... En attendant, veuillez, je vous prie, me donner une tasse de thé.

— Miséricorde !... s'écria la gouvernante en riant, le malheureux va mettre en pièces ce charmant service rose et blanc que *Monsieur* a rapporté à son dernier voyage.

Mais Onésime trompa les fâcheux pronostics de sa tante, apporta bravement et sans encombre la tasse de thé à la jeune fille qui lui dit :

— Merci de votre obligeance, monsieur Onésime.

Et elle accompagnait ces mots du plus aimable sourire, lorsqu'elle rencontra les grands yeux mélancoliques et voilés du pauvre myope, qui se tournaient machinalement vers elle et semblaient la chercher... Ce regard vague et triste, presque implorant, émut la jeune fille.

— Hélas ! pensait-elle, il ne s'est pas aperçu que je lui souriais ; son pauvre et doux regard a toujours l'air de vous demander grâce de son infirmité.

Ces pensées l'attristèrent si visiblement que sa gouvernante lui dit :

— Qu'avez-vous donc, mon enfant, vous semblez chagrine.

Onésime, à ces mots de sa tante, tourna aussitôt les yeux avec inquiétude du côté de sa compagne, comme pour interroger l'expression de ses traits. Mais songeant bientôt qu'il lui était impossible de rien distinguer, il baissa tristement la tête et cacha sous son mouchoir sa main brûlée, qui lui faisait éprouver des douleurs atroces.

La jeune fille, assez embarrassée de l'observation de sa gouvernante, lui répondit :

— Tu te trompes, ma bonne amie, je ne suis pas chagrine. Seulement, tout à l'heure, tu as parlé de mon père, et tu m'as rappelé, ce que je n'oublie guère... qu'il devrait être auprès de nous depuis plusieurs jours, et qu'il ne vient pas.

— Voyons, n'allez-vous pas maintenant vous tourmenter pour cela, mon enfant ? Est-ce la première fois que *Monsieur* n'arrive pas le jour qu'il nous avait fixé?

— Ce retard n'a, je l'espère, aucune cause fâcheuse. Cependant, il m'inquiète.

— Mais, mon Dieu, Mademoiselle, est-ce que *Monsieur* ne peut pas être retenu malgré lui pour les affaires de son commerce?.. Croyez-vous que lorsqu'on fait en grand la commission de rouenneries et autres étoffes, on puisse annoncer son retour chez soi à heure fixe? Est-ce que souvent une nouvelle affaire ne s'engage pas juste au moment où on allait partir ? et alors on est forcé de rester.

— Ma tante a raison, Mademoiselle, dit Onésime ; les opérations du commerce sont imprévues.

— Il est vrai, monsieur Onésime ?

— Sans compter, mon enfant, reprit la gouvernante, sans compter que *Monsieur* ne veut jamais revenir ici sans vous apporter toutes sortes de jolies choses, toujours de fabrique anglaise par exemple... et pourquoi? parce que c'est plus rare et plus recherché... comme le fruit défendu.

— Oh! oui... ce bon et tendre père me comble de toutes manières, et, chaque fois qu'il me quitte, il pleure autant que moi.

— Mais aussi *Monsieur* sait se faire une raison, lui! et s'il voyage, mon enfant, c'est dans votre intérêt. « Je veux que ma fillette soit riche, me disait-il il y a deux mois, avant son départ. Encore une ou deux bonnes tournées, sa dot sera faite, et alors, ma foi, au diable le négoce de rouenneries; je ne quitterai plus cette chère enfant. »

— Fasse le ciel que le moment arrive bientôt! reprit la jeune fille en soupirant, je ne serai tranquille, heureuse, que lorsque ce bon et tendre père sera là, toujours auprès de moi... On se forge tant de craintes pendant l'absence!

— Des craintes? Mais, maudite petite poltronne! reprit affectueusement la gouvernante, des craintes! à propos de quoi? Quels risques peut courir un brave négociant comme *Monsieur*, qui ne s'occupe que de ses petites affaires, et qui voyage dans une bonne voiture, afin de pouvoir s'arrêter à sa guise, de ville en ville, pour placer ses échantillons? Encore une fois, que risque-t-il? Il ne voyage que de jour, sans compter qu'il emmène toujours son commis; et, vous le savez, il se mettrait au feu pour *Monsieur*, ce vieux serviteur, quoiqu'il soit le plus mal prédestiné des mortels.

— Pauvre homme! c'est vrai; car il est victime d'un accident presque à chaque voyage de mon père.

— Et pourquoi cela? parce que c'est un vieux tâtillon, *un vieux touche à tout*, et qui, de plus, est fort maladroit (je ne dis pas cela pour toi, mon beau neveu); mais cela n'empêche pas que le bonhomme serait une vraie garde-malade pour *Monsieur*, s'il était incommodé en route. Je vous demande donc un peu ce que vous avez tant à craindre, mon enfant?

— Rien, tu as raison.

— Songez donc à ce que ça serait si vous aviez, comme tant d'autres, un père militaire à l'armée?

— Ah! ma pauvre amie! que dis-tu? Faible et impres-

sionnable comme je le suis, est-ce que je pourrais résister aux alarmes continuelles dont je serais assaillie? Moi, penser à chaque instant que mon père est peut-être exposé aux plus grands dangers!.. à la mort!.. Tiens, tu le vois, cette seule idée...

— Oui, pauvre enfant, cette seule idée vous rend toute pâle, toute tremblante. Cela ne m'étonne pas, je sais votre tendresse pour votre digne père... Mais chassez ces vilaines idées... et, pour vous distraire, Onésime va continuer la lecture du journal, voulez-vous?

— Certainement, si monsieur Onésime n'est pas fatigué.

— Non, Mademoiselle, reprit le jeune homme, qui faisait des efforts surhumains pour surmonter ses souffrances de plus en plus aiguës; approchant le plus possible le journal de ses yeux, il se disposait à reprendre sa lecture, lorsqu'il dit :

— Je crois que voici un récit qui intéressera Mademoiselle.

— De quoi s'agit-il, monsieur Onésime?

— Mademoiselle, c'est encore une prouesse de ce fameux corsaire de Dieppe, dont on parle tant, et qu'on a surnommé le *fléau des Anglais*.

— Mon enfant, je crains que ce ne soit trop émouvant pour vous, dit la gouvernante; vous êtes si nerveuse, aujourd'hui!

— Monsieur Onésime, dit la jeune fille en souriant, est-ce que ça a l'air bien terrible, bien effrayant, cette histoire?

— Je ne le crois pas, Mademoiselle, car il s'agit d'une évasion. Voici du moins le titre du récit :

Évasion de l'intrépide capitaine corsaire l'Endurci, *qui, victime d'une infernale trahison, avait été enlevé du territoire français par des émissaires anglais.*

— Cela doit être curieux en effet. Veuillez toujours lire, monsieur Onésime. Si cela me semble trop effrayant, je vous prierai d'interrompre votre lecture.

— Moi, je suis tout oreilles, ajouta la gouvernante d'un air affriandé, car j'adore les histoires de corsaires.

— Oh ! toi, tu es brave, dit la jeune fille en souriant, tu es vaillante.

— Comme un lion. Et je me régale des récits de bataille que je trouve dans le journal ; souvent ça me donne la chair de poule... et pourtant je n'y renonce pas. Oh ! je ne suis pas comme vous, moi, chère peureuse. Il me semble que le plus bel état est l'état militaire. Voyons, Onésime, lis-nous bien cela, et si tu trouves quelque chose de trop effrayant pour cette chère enfant, arrête... ou passe.

— Soyez tranquille, ma tante, dit le jeune homme.

Et il commença, ainsi qu'il suit, le récit de l'évasion du capitaine *l'Endurci.*

VIII

« La France entière connaît le nom et la bravoure héroïque du capitaine *l'Endurci,* commandant le corsaire *le Tison d'Enfer,* brick de seize canons, » poursuivit Onésime, en lisant à haute voix le *Journal de l'Empire;* « on sait les nombreux et brillants combats de ce corsaire contre la marine britannique, et le nombre considérable de prises faites sur les Anglais par *le Tison d'Enfer,* pendant ses dernières croisières.

« Il y a peu de jours, le capitaine *l'Endurci* rentrait à Dieppe, remorquant un grand trois-mâts de la Compagnie des Indes, armé en guerre, portant trente canons. Ce bâtiment, qui escortait plusieurs navires marchands chargés de blé, a été enlevé avec son convoi par l'intrépide corsaire, après

un combat acharné qui a duré près de trois heures, et en suite duquel la moitié de l'équipage français a été tuée ou blessée. »

— Un combat de trois heures? dit la jeune fille en frémissant, tant de braves gens... morts ou mourants ! quel abominable fléau que la guerre !.. Ah ! ce n'est pas de l'admiration que m'inspirent ceux qu'on appelle les héros... c'est de l'épouvante, c'est de l'horreur !

— Nous ne nous entendrons jamais à ce sujet, reprit en riant la gouvernante, moi qui suis devenue fanatique de la grande armée ! rien que ça ; mais le fait est qu'une guerre de corsaires ça doit être encore plus terrible qu'une autre.

— Oh ! oui, dit Onésime, une guerre sans merci ni pitié.

— Eh mais! reprit la tante, c'est ce qui en fait le charme pour nous autres lecteurs. Quels hommes ça doit être, ces corsaires ! et ce capitaine *l'Endurci*, dont on parle tant, doit-il être redoutable à voir ! Je me le figure avec une grande barbe rousse... des yeux flamboyants, une mine féroce et une ceinture de pistolets et de poignards, avec un uniforme noir brodé de têtes de mort en argent.

— De grâce, tais-toi, ma bonne amie, dit la jeune fille, il y a de quoi faire des rêves affreux !

— Voyons, continue, Onésime, reprit la gouvernante ; mais s'apercevant que le jeune homme avait légèrement pâli, et que quelques gouttes de sueur perlaient sur son front, elle ajouta :

— Qu'as-tu donc, mon garçon, l'on dirait que tu souffres?

— Moi ! non, ma tante, répondit Onésime, se reprochant de ne pouvoir assez vaincre l'atroce douleur que sa brûlure lui faisait éprouver, et dont le sentiment se trahissait malgré lui sur ses traits, je vais continuer la lecture, si Mademoiselle le désire.

— Certainement, monsieur Onésime ; mais il me semble que votre tante a raison... vous avez l'air de souffrir.

— Pas du tout, Mademoiselle... je vous assure... reprit Onésime en souriant, je suis seulement attristé comme vous, en songeant aux maux horribles que la guerre entraîne avec

elle. Hélas ! faudra-t-il voir les hommes toujours s'entre-tuer, au lieu de s'aimer et de s'entr'aider !

— Onésime, reprit la gouvernante, tu parles en véritable poule-mouillée... toi qui aurais fait un si joli garde d'honneur, si tu avais vu à quatre pas devant toi !

— Peux-tu avoir une pareille pensée ! dit la jeune fille à l'implacable tante ; ne devons-nous pas, au contraire, nous estimer bien heureux de penser que ceux que nous aimons ne sont pas exposés à de grands périls ?.. Mais continuez, je vous prie, monsieur Onésime.

Le jeune homme poursuivit sa lecture.

« L'entrée du capitatne *l'Endurci* dans le port de Dieppe fut un véritable triomphe. Toute la population était rassemblée sur les jetées ; ce furent des vivats, des cris d'enthousiasme sans fin, lorsque l'on vit s'avancer lentement, tenant ses prises sous son canon, le brick corsaire, noir de poudre, son gréement haché par la mitraille, ses voiles trouées par les boulets, et son lambeau de pavillon tricolore cloué à sa poupe.

« Le trois-mâts anglais était presque complétement désemparé ; le nombre et la gravité de ses avaries témoignaient de la vigueur de l'attaque et de la défense ; de nouveaux cris de : *Vive la France ! vive le capitaine l'Endurci !* firent explosion lorsque l'intrépide corsaire mit le pied sur l'embarcadère ; mais le triomphe du capitaine devint une véritable ovation, lorsque l'on apprit que le trois-mâts si intrépidement enlevé par lui convoyait plusieurs transports de blé : dans la pénurie de grains où se trouve la France, une telle capture est un bienfait public, et l'on sait à cette heure que le capitaine *l'Endurci*, ayant eu connaissance de la prochaine arrivée de ce convoi de grains, avait passé quelques jours en croisière pour l'attendre, négligeant des prises plus riches et moins dangereuses à attaquer ; somme toute, l'ovation du capitaine *l'Endurci* a été complète ; elle datera glorieusement dans les fastes de la ville de Dieppe. »

— C'est superbe ! c'est magnifique ! s'écria la gouvernante

enthousiasmée, ah! je donnerais dix ans de ma vie... pour être la mère, la femme ou la sœur d'un héros pareil : comme je serais glorieuse!...

— Oh bien! moi, ma bonne amie, reprit la jeune fille, je t'avoue en toute humilité, ou plutôt en toute félicité... que je m'estime mille fois plus heureuse d'être la fille d'un bon commerçant en rouenneries, que d'avoir pour père quelque héros sanguinaire comme ce corsaire, ou d'autres gens de guerre...

— Mon Dieu! mon Dieu! mon enfant, êtes-vous peu ambitieuse! Comment! cela ne vous rendrait pas fière de pouvoir vous dire : Ce terrible homme, c'est mon père; ou bien, c'est mon mari, c'est mon frère?

— S'il était absent, je tremblerais pour lui... en songeant aux périls qu'il court... et, quand il serait présent... je croirais toujours voir du sang à ses mains, ajouta la jeune fille en frissonnant et devenant toute pâle.

— Mon enfant, vous n'êtes, en vérité, pas raisonnable de vous impressionner ainsi, dit la gouvernante avec un accent d'affectueux reproche, vous vous faites mal.

— Mademoiselle, voulez-vous que je cesse cette lecture? dit le jeune homme.

— Non, non, monsieur Onésime... pardon de cette faiblesse dont j'ai honte... Puis, tâchant de sourire, elle dit à la gouvernante : C'est ta faute aussi, à toi... ce sont tes idées ambitieuses qui ont amené cet entretien... Mais, va... tu reviendras à des pensées plus sages... et, au lieu de rêver aux héros de la grande armée, un beau jour, tu te décideras à épouser ce pauvre soupirant qui t'aime depuis tant d'années.

— Moi! s'écria la gouvernante, épouser le commis de *Monsieur*, un civil, un *pékin*, comme disent les militaires, un bonhomme que je soupçonne d'être aussi poltron que maladroit, et qui, à chaque voyage de *Monsieur*, revient avec quelque chose de moins... ou de plus? Une fois, c'est une roue de moulin qui lui broie à demi le pied, ce qui le rend boiteux; une autre fois, il laisse deux de ses doigts entre les

dents d'une machine à laquelle il avait, dit-il, voulu toucher ; enfin, un autre jour, et je ne serais pas étonnée qu'il ait été gris ce jour-là, n'est-il pas tombé (nous a-t-il conté) si malheureusement sur un tesson de bouteille, qu'il est resté au pauvre cher homme une telle balafre à travers le visage que l'on dirait d'un coup de sabre ?

— Eh bien ! ma tante, dit Onésime en souriant, que du moins cette blessure martiale vous attendrisse en faveur de ce digne homme.

— Monsieur Onésime a raison, reprit la jeune fille en riant aussi ; en voyant à ton bras ce balafré, on le prendra pour un de ces héros de la grande armée que tu aimes tant, et tu pourras être fière tout à ton aise.

— Un instant, ça ne fait pas mon compte, dit gaiement la gouvernante, j'aime les héros, mais non les invalides. Maintenant, Onésime, continue ; je suis très-curieuse d'apprendre comment ce terrible corsaire a pu être enlevé par des Anglais sur le territoire de France.

— Voici, Mademoiselle, la suite de ce récit, dit Onésime :

« Le capitaine *l'Endurci*, après être resté trois jours à Dieppe pour y consigner ses prises, quitta le port et prit la route de Paris, dans une chaise de poste, laissant malheureusement à Dieppe, pour régler quelques affaires, son maître canonnier, un de ses plus anciens compagnons d'armes, grièvement blessé d'ailleurs dans le dernier combat. Il est probable qu'avec le secours de ce brave marin, le capitaine *l'Endurci* n'eût pas été victime de l'indigne guet-apens où il est tombé.

« C'est entre le second et le troisième relais de poste, en venant de Dieppe à Paris, qu'un enlèvement d'une audace incroyable a été tenté et exécuté par deux émissaires anglais, qui avaient sans doute épié le moment de s'emparer du capitaine *l'Endurci*.

« Il paraît que ces émissaires, sous un prétexte adroit, ont abusé de la crédulité du postillon qui conduisait la chaise de poste, ont obtenu de lui qu'ils le devanceraient sur la

route à un endroit convenu, et que, profitant de l'obscurité de la nuit, ainsi que d'un temps d'arrêt causé par une montée rapide, l'un d'eux prendrait la place du postillon et conduirait ainsi la voiture pendant quelque temps.

« Ce projet réussit. Le postillon crut ne céder que momentanément la conduite de son attelage; mais à peine l'émissaire anglais fut-il en selle, qu'il lança les chevaux avec une effrayante rapidité, tandis que le postillon était jeté à demi mort sur la route par l'autre Anglais, cramponné aux ressorts de la chaise de poste.

« Le capitaine *l'Endurci*, d'abord surpris de l'allure impétueuse des chevaux dans une dangereuse descente, crut que le postillon avait négligé d'enrayer la voiture, et qu'il était emporté par ses chevaux. Mais bientôt cette allure imprudente se modéra, et la voiture continua de rouler avec une extrême rapidité.

« La nuit étant devenue très-obscure, le capitaine corsaire ne put donc remarquer qu'au lieu de suivre la grande route la voiture prenait une autre direction. N'ayant aucun soupçon, ignorant complétement la substitution du postillon, le capitaine voyagea ainsi pendant une heure et demie environ et finit par s'endormir.

« La voiture s'arrêta; il s'éveilla en sursaut, et se crut arrivé au relais; et voyant à travers la nuit noire deux ou trois lanternes aux approches de la chaise de poste, il en descendait sans la moindre défiance, lorsque, soudain, plusieurs hommes se précipitèrent sur lui, et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, il était garrotté, bâillonné et transporté sur la plage du petit port de Hozey, situé sur la côte, à sept lieues de Dieppe, et connu pour être un repaire d'audacieux contrebandiers. Le capitaine, incapable de bouger et d'articuler une parole, fut embarqué à bord d'un chasse-marée et jeté à fond de cale, toujours garrotté...

« Quelques moments après, le léger bâtiment, profitant du flot et d'un vent propice, quittait Hozey et se dirigeait à toutes voiles vers les côtes d'Angleterre... »

— Pauvre capitaine ! dit la gouvernante ; comment va-t-il sortir de cette terrible position ? Mais, Dieu merci ! il en est sorti, puisque le journal raconte son évasion... Que je meure si je me doute de quelle façon il aura pu échapper à ces maudits Anglais ! Quelle infâme trahison !

— Oui... mais peut-être étaient-ce des représailles, dit la jeune fille en soupirant. Hélas ! entre ces hommes de bataille et de sang, les haines doivent être implacables.

— Décidément le capitaine *l'Endurci* ne fait pas votre conquête, ma chère enfant, dit la gouvernante.

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête, pendant qu'Onésime poursuivait sa lecture.

« Le capitaine *l'Endurci* n'est pas de ces hommes que le péril abat ; nous sommes heureux de pouvoir, à ce sujet, donner l'extrait d'une lettre du capitaine, adressée à l'un de ses amis, son armateur, lettre dans laquelle il donne les plus grands détails sur son évasion.

« Voici cet extrait :

« Une fois enfermé à fond de cale (écrit le capitaine *l'Endurci*), incapable de faire un mouvement, je me sentis possédé d'une colère féroce en songeant à la lâche perfidie dont j'étais victime. J'aurais étouffé de fureur si l'on m'eût laissé mon bâillon.

« On m'avait jeté à fond de cale, sur quelques morceaux de vieilles voiles ; mes jambes étaient liées et serrées l'une contre l'autre au moyen d'une longue corde goudronnée, grosse comme le pouce ; mes mains attachées derrière mon dos ; je ne pouvais ainsi me servir de mes dents pour ronger mes liens. J'essayai, en me courbant, d'atteindre la corde qui me serrait les jambes ; impossible. Au peu de roulis du chasse-marée, je jugeai qu'il était appuyé par une forte brise, et que nous devions marcher vite et droit vers la côte d'Angleterre.

« Je savais le sort qui m'attendait ; quelques mots des lâches qui s'étaient emparés de moi m'avaient éclairé ; au lieu de me tuer tout d'un coup, ils préféraient me torturer longtemps

dans les *pontons* : l'un de ces Anglais avait même parlé de m'exposer plusieurs jours aux huées, aux insultes de la populace.

« A cette pensée, j'ai cru que j'allais devenir fou ; je retombai, en rugissant de fureur, sur les vieilles voiles qui me servaient de couche.

« Ce premier accès passé, la COLÈRE me donna, comme toujours, de nouvelles forces ; mon sang bouillonnait, affluait à mon cerveau et y faisait naître mille projets plus audacieux les uns que les autres ; je sentais ma puissance morale et physique décuplée par cette incroyable effervescence de toutes mes forces vitales.

« Je me décidai pour l'un de ces projets que le paroxysme de ma fureur avait fait éclore.

« Dans toute autre disposition d'esprit, ce projet m'eût paru impraticable, et il l'aurait été, je crois, pour un homme qui ne se fût pas trouvé comme moi surexcité par la fermentation de la colère, LA COLÈRE, REDOUTABLE ET PUISSANTE DIVINITÉ, comme dit le poëte indien. »

Depuis peu d'instants, la jeune fille, de plus en plus attentive à ce récit, semblait en proie à une préoccupation pénible ; plusieurs fois elle avait tressailli comme si elle avait voulu fuir une pensée douloureuse ; soudain, interrompant malgré elle la lecture du journal, elle s'écria :

— Ah !.. cet homme... me fait frémir...

— Pourquoi donc cela? lui demanda la gouvernante. A moi, cet intrépide corsaire me paraît brave comme un lion...

— Oui, mais quel caractère de fer ! reprit la jeune fille de plus en plus émue ; quelle violence !.. et l'on dirait que cet homme ose glorifier, diviniser la COLÈRE !..

Puis elle ajouta, en tressaillant de nouveau :

— Ah ! la violence... la colère... c'est horrible !...

Et, pâle et frissonnant de tout son corps, elle répéta :

— Oh ! la colère... c'est horrible !..

La gouvernante, sans attacher grande importance à l'émotion de la jeune fille, lui répondit :

— Dame ! écoutez donc, mon enfant, vous dites que la colère... c'est horrible ; ma foi ! c'est selon !.. car enfin si, dans cette violence, ce brave corsaire devait trouver la force et le moyen d'échapper à ces traîtres d'Anglais, il avait joliment raison... et moi, à sa place... mais je... Mon Dieu ! s'écria-t-elle en voyant la jeune fille devenir d'une pâleur mortelle et fermer les yeux, comme si elle eût été sur le point de défaillir ; mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, mon enfant?

A ces mots de sa tante et au bruit qu'elle fit en se levant pour se rapprocher vivement de sa compagne, Onésime fit un mouvement pour aller aussi au secours de la jeune fille ; mais il se rassit tristement, de crainte de s'exposer à quelque maladresse, et désolé de ne pouvoir pas même lire sur les traits de celle pour qui il tremblait, si l'agitation dont elle souffrait se calmait ou s'aggravait ; car il régna un silence de quelques secondes que la gouvernante interrompit bientôt en s'écriant avec une anxiété croissante :

— Mon enfant, vous ne me répondez pas ?.. vos lèvres tremblent... vous pleurez... Mon Dieu ! qu'avez-vous ?...

Ces paroles n'arrivèrent pas aux oreilles de la pauvre enfant ; le regard fixe... ses grands yeux encore agrandis par la terreur et par l'égarement, elle indiquait, du geste, une apparition née sans doute du désordre de ses pensées, et murmurait d'une voix haletante, saccadée :

— Cet homme ! oh ! cet homme vêtu de noir... ce sinistre souvenir de mon enfance... le voilà encore... le voilà...

— Calmez-vous, ne pensez plus à cela, au nom du ciel ! s'écria la gouvernante. Ne savez-vous pas combien ces pensées vous sont funestes ?..

— Oh ! reprit la jeune fille dans un complet égarement, cet homme... cet homme... il était aussi effrayant dans son emportement et sa colère... lorsque... oh ! il y a bien des années de cela... oui, j'étais toute petite... il me semble le voir encore... avec son large chapeau, sa veste noire et sa jupe blanche ; costume étrange... lugubre... noir et blanc comme la livrée des morts... C'était le soir... mon père était absent

de la maison... alors... cet homme... mon Dieu! cet homme... il était entré chez nous... je ne sais par où, je ne l'avais jamais vu... il menaçait ma mère qui me tenait entre ses bras... Alors elle lui a dit en pleurant, je me le rappelle bien : « Grâce au moins pour mon enfant! » Mais lui... s'est écrié. en menaçant toujours ma mère : « *Tu ne sais donc pas que je suis capable de tout dans ma colère!..* » Et puis... il s'est élancé... Alors... ma mère... oh!... ma mère... morte... et moi...

La jeune fille ne put en dire davantage; elle tomba dans une crise spasmodique que lui causait presque toujours ce douloureux et terrible souvenir de ses premières années, funeste événement, fatale commotion, d'où avaient daté l'impressionnabilité nerveuse et maladive, les involontaires et vagues effrois auxquels l'infortunée était sujette depuis son enfance.

Cette crise se calma bientôt, grâce aux soins experts de la gouvernante, qui n'était, hélas! que trop habituée à les lui donner. Revenue à elle, la jeune fille, dont le caractère offrait un singulier mélange de faiblesse et de fermeté, eut regret et honte du peu d'empire qu'elle avait conservé sur elle-même pendant le récit de l'évasion du corsaire, récit qui, chose inexplicable pour elle, lui inspirait à la fois de l'horreur et une sorte de curiosité sinistre. Aussi, malgré les timides supplications d'Onésime, elle voulut absolument que celui-ci continuât la lecture si tristement interrompue.

La gouvernante, voyant cette insistance et craignant que, dans ce moment surtout, une contrariété, même légère, ne réagît d'une manière dangereuse sur l'organisation fiévreuse de la jeune fille, dit à Onésime de continuer le récit de l'évasion du capitaine *l'Endurci*.

IX

Onésime poursuivit en ces termes la lettre écrite par le corsaire *l'Endurci* au sujet de son évasion :

« — Pour réaliser mon projet de fuite, il fallait d'abord rompre mes liens. N'ayant pu parvenir à les approcher à portée de ma bouche, afin de les ronger avec mes dents, je songeai à un autre moyen : à force de fureter en rampant sur le ventre et en tâtant autour de moi avec ma figure, n'ayant pas l'usage de mes mains, liées derrière mon dos, je rencontrai un gros crochet de fer, rivé à l'intérieur de la cale, et sans doute destiné à l'arrimage du lest. M'approchant de ce crochet, je m'y adossai et commençai d'user mes liens en les frottant sur le fer et en les déchiquetant sur la pointe. Deux heures après, j'avais assez limé mes cordes pour pouvoir les briser par une violente secousse, car *la colère* me donnait une force incalculable.

« Une fois les mains libres, mon dessein bien arrêté, le reste n'était qu'un jeu.

« J'avais sur moi mon briquet, ma pipe, de l'amadou, un paquet de tabac et un long couteau de baleinier; je coupai les liens de mes jambes, et, tout à fait maître de mes mouvements, je parcourus la cale à genoux, ne pouvant m'y tenir debout.

« Je n'y trouvai rien que des morceaux de vieilles voiles et quelques bouts de cordage; la seule issue par laquelle je pouvais sortir était fermée par un large panneau carré; ces planches épaisses s'étaient à un endroit quelque peu disjointes; à travers cette fente, j'aperçus la clarté de la lune;

m'arc-boutant alors, mes mains placées sur mes genoux, j'essayai de soulever le panneau avec mes épaules. Vains efforts! il était, ainsi que cela devait être, maintenu au dehors par deux fortes barres de fer.

« Je pris alors à tâtons quelques bouts de corde goudronnée; je les coupai par tronçons, et, les détordant brin à brin, j'en fis facilement de l'étoupe; je découpai ensuite en lanières quelques morceaux de la vieille voile sur laquelle on m'avait jeté; je disposai ces bandes sur l'étoupe goudronnée que j'avais préparée, plaçant le tout au-dessous du panneau, vers l'endroit où s'y trouvait une fente de quelques lignes; je vidai mon petit sac de tabac, bien sec, sur l'étoupe, afin de la rendre plus combustible. Je battis le briquet, j'allumai l'amadou, que je jetai sur l'étoupe, et je commençai à souffler vigoureusement.

« L'étoupe prit feu, le communiqua aux morceaux de vieille voile; en un instant la cale fut remplie d'une épaisse fumée dont une partie s'échappait par la fissure du panneau, et je criai *au feu* de toutes mes forces. Mes cris et la forte odeur de brûlé qui s'échappait de la cale effrayèrent les marins; ils craignirent un incendie. J'entendis un grand mouvement sur le pont, le panneau fut aussitôt enlevé, et il s'échappa de l'écoutille une bouffée de noire fumée si aveuglante pour ceux qui, groupés sur le pont, se penchaient vers l'ouverture de la cale, que d'un bond je pus en sortir et m'élancer à l'avant du chasse-marée, mon couteau à la main. Je me trouvai en face d'un homme de haute taille en caban brun; je le poignardai : il tomba à la renverse dans la mer; sautant alors sur la hache toujours placée près de la *bitte* (afin de pouvoir couper le câble au besoin), j'abattis à mes pieds un autre homme, et d'un revers je... »

Onésime s'arrêta court, ayant été entraîné à lire plus qu'il ne l'aurait voulu; il craignait que le récit de cette tuerie n'impressionnât trop vivement la jeune fille.

En effet, celle-ci faisait un grand effort pour cacher l'horreur que lui causait ce massacre, injustifiable à ses yeux,

même par les nécessités d'une évasion; pourtant elle se contint, autant par raison que pour satisfaire à l'étrange curiosité que ce récit lui inspirait malgré elle; et, il faut le dire aussi, elle tâcha encore de se vaincre pour ne pas priver sa gouvernante d'une lecture qui semblait l'intéresser.

— Tu as raison de t'arrêter, mon garçon, dit la tante à son neveu; tu aurais même dû t'interrompre plus tôt.

— Ma chère amie, répondit la jeune fille, si c'est pour moi que tu prends cette précaution, c'est inutile. Je veux tâcher de m'aguerrir.

— Vrai! mon enfant, vous aurez ce courage? Eh bien! tant mieux! car je vous avoue que je grille de savoir la fin... Et puisque cela ne vous émotionne pas trop...

— Ayez l'obligeance de continuer, dit la jeune fille à Onésime.

Celui-ci reprit :

« J'abattis à mes pieds un autre marin, et d'un revers je coupai à demi le bras d'un homme qui se jetait sur moi un sabre à la main. Tout ceci s'était passé en un clin d'œil. Profitant de la stupeur de l'équipage, et me sentant déjà plus calme, plus à mon aise, après cette première explosion de ma colère, de ma rage, si longtemps contenues, je voulus un peu voir où j'en étais, et, comme on dit, me recorder un instant.

« Il faisait un clair de lune magnifique; la brise était fraîche, la mer belle; un vieux matelot à cheveux blancs tenait le gouvernail; un mousse et trois marins épouvantés s'étaient réfugiés à l'avant, séparés de moi par l'ouverture du panneau; l'homme que j'avais abattu d'un coup de hache ne bougeait plus; celui que j'avais blessé était à genoux, tenant son bras droit dans sa main gauche.

« Tout compte fait, j'avais encore contre moi trois hommes valides, un enfant et un vieillard; mais ces gens semblaient démoralisés par ma brusque attaque.

« J'aperçois à ce moment une paire de pistolets accrochés près du gouvernail; avant qu'aucun des trois marins puisse faire un mouvement, je saute sur ces armes; j'avais ma

hache entre mes dents et deux coups à tirer : mes deux balles me répondaient de deux hommes et égalisaient la partie. Moi au gouvernail, le vieux marin et le mousse à la manœuvre, nous pouvions, à la rigueur, faire évoluer le chasse-marée, car le temps était superbe, et nous ne devions nous trouver qu'à dix ou douze lieues des côtes de France.

« Ma position ainsi promptement estimée, j'arme mes pistolets, je m'élance vers les trois hommes qui revenaient à peine de leur surprise... car tout cela s'était passé en deux minutes au plus.

« — Vous allez descendre tous trois dans la cale, leur dis-je, sinon j'en brûle deux et j'abats le troisième à coups de hache.

« il n'y avait entre ces hommes et moi que la largeur du panneau, quatre pieds environ, je pouvais les tirer à brûle-bourre. Ils sautèrent dans la cale, où finissait de s'éteindre le peu de matière combustible que j'y avais allumée; le blessé y descendit comme il put; je refermai le panneau, j'assujettis solidement les barres de fer qui le retenaient, et je revins à l'arrière.

« — Donne-moi la barre, dis-je au vieux matelot en prenant sa place au gouvernail; toi et le mousse vous manœuvrerez la voiture, et manœuvrez droit... ou je vous brûle la cervelle.

« Je prenais la barre des mains de cet homme, lorsqu'il s'écria en reculant d'un pas :

« — C'est le capitaine *l'Endurci !*

« — Tu me connais ?

« — Si je vous connais, capitaine? J'ai fait deux courses sur *le Tison d'Enfer*.

« — Et tu t'appelles?

« — Simon de Dunkerque.

« — C'est vrai; je me rappelle maintenant ta figure. Ah! misérable! tu voulais me livrer aux Anglais, moi, ton ancien capitaine !

« — Que je sois fusillé à l'instant si je me doutais qu'il s'agît de vous, capitaine.

« — C'est donc à toi ce chasse-marée?

« — Non, capitaine, c'est à Bezelek...

« — Et où est-il?

« — Au fond de la mer, capitaine; c'était l'homme au caban brun que vous avez abattu le premier, et qui est tombé par-dessus le bord.

« — Et comment lui et toi avez-vous consenti à vous rendre complices de mon enlèvement?

« —Dame! capitaine, nous faisons un peu de contrebande... un peu de... tout.

« — Je le vois bien.

« — Avant-hier, deux Anglais sont venus; et, tenez, en voilà un des deux.

« Et il me montra le cadavre étendu à l'avant.

« — Jette ça à la mer, lui dis-je.

« Le vieux marin, aidé du mousse, fit rouler le corps par-dessus le plat-bord du chasse-marée.

« — Et l'autre Anglais? dis-je au vieux matelot.

« — Il est dans la cale, capitaine; c'est à lui que vous avez à moitié coupé le bras.

« — Et comment ces hommes vous ont-ils rendus leurs complices?

« —Ils ont dit: « Bezelek, il y a cinquante guinées pour toi si tu consens à passer en Angleterre un homme que nous t'amènerons; nous ne voulons lui faire aucun mal; mais, s'il résiste, il faudra, toi et tes hommes, nous donner un coup de main pour le bâillonner, le garrotter et le mettre à fond de cale de ton chasse-marée... Il y aura vingt-cinq guinées d'avance et vingt-cinq guinées en arrivant à Folkstone...» Comme il n'y avait pas, après tout, mort d'hommes, le marché a tenté Bezelek: tout a été convenu, et l'on vous a amené, capitaine... Mais je vous jure que je ne savais pas que c'était vous; sans cela, je ne me serais pas mêlé de cette affaire.

. . . .

« Quatre heures après ma sortie de la cale, nous étions en

vue du petit port de Mora, où j'ai débarqué sain et sauf. »

. . . .

« Nos lecteurs nous sauront gré (ajoutait le *Journal de l'Empire*) de leur avoir donné cet extrait du récit du brave corsaire. Grâce à Dieu ! le capitaine *l'Endurci*, par son sang-froid et son intrépidité, a pu échapper à un infâme guet-apens. Espérons que son nom sera longtemps encore la terreur des ennemis de la France. »

Onésime, la lecture terminée, posa le journal sur la table.

— Quel homme ! dit la gouvernante avec admiration; quel homme que ce corsaire! Seul, garrotté, bâillonné, trouver moyen de sortir si vaillamment d'un pareil danger !

— Mais que de sang versé! dit la jeune fille en frémissant. Et pas un mot de regret... de pitié pour ses victimes! Avec quelle cruelle indifférence cet homme parle de ceux qu'il a massacrés sans résistance! car, surpris, ces malheureux ne se défendaient pas.

— C'est vrai, dit Onésime à demi voix.

Sa tante ne l'entendit pas, et reprit en s'adressant à la jeune fille :

— Écoutez donc, mon enfant, cela est bien facile à dire; mais dans une position pareille... on a bien le droit de...

— Eh ! mon Dieu ! ma chère amie, tu vas sans doute me prouver que cet homme était victime d'une lâche trahison; qu'il voulait à tout prix recouvrer sa liberté ; que cette tuerie était son droit; que ce féroce mépris de la vie d'autrui s'appelle courage, héroïsme?... Tout cela est possible... Je suis mauvais juge peut-être... Je te dis seulement mon impression; car, pendant ce récit, qui, je l'avoue, m'inspirait malgré moi une sorte de curiosité sinistre... Je n'ai ressenti qu'aversion et horreur... Tiens, il y a une pensée, un mot... qui m'a surtout épouvantée par sa férocité.

— Quelle pensée ?

— Cet homme, après avoir tué deux de ces malheureux et blessé le troisième, n'a-t-il pas dit presque en raillant : *Alors je me suis senti plus à mon aise... plus calme après cette*

première explosion de ma colère, de ma rage! Plus calme! mon Dieu! Ainsi, il lui fallait du sang, des meurtres, pour apaiser cette colère furieuse qui semble sa passion dominante; exécrable passion dont il semble invoquer le secours dans les moments désespérés, comme d'autres invoquent l'assistance de Dieu...

— Mais encore une fois, mon enfant, après tout, un corsaire est un corsaire, ce n'est pas un saint. Que voulez-vous? à chacun son métier.

— Eh! mon Dieu! ma tante, s'écria Onésime, qui avait jusqu'alors gardé le silence, le bourreau a pour métier de couper des têtes... et c'est un épouvantable métier que le sien.

— Ah! dit vivement la jeune fille, j'étais bien sûre que M. Onésime penserait comme moi.

— Lui, je le crois bien, répondit la gouvernante en riant, c'est une vraie femmelette. Est-ce qu'il peut parler de bataille?

— J'avoue en toute humilité, ma tante, que je n'ai rien de ce qui fait le héros, reprit Onésime en souriant; aussi je vous avoue que... si j'étais prisonnier, et qu'il me fallût acheter ma liberté par la mort de mon plus cruel ennemi... je renoncerais à la liberté.

— Bien... bien... monsieur Onésime... voilà le vrai, le bon courage; aussi n'est-ce pas celui des gens de guerre et de massacre, répondit la jeune fille avec animation; car la répulsion qu'elle éprouvait pour les batailleurs venait peut-être aussi de ce qu'Onésime, et par son caractère et par son infirmité, ne pouvait être un homme d'action.

— Onésime courageux! reprit la gouvernante en répondant aux dernières paroles de la protectrice du pauvre myope, allons, cela n'est pas sérieux.

Et s'adressant à son neveu :

— Tu ne vois pas que Mademoiselle se moque de toi, mon pauvre garçon? Mais, en attendant, mets mon tricot sur ce guéridon, mon vaillant héros, et passe-moi ma boîte à ouvrage sans faire de maladresse, s'il est possible.

En parlant ainsi, elle tendait à la fois les deux mains à Onésime; l'une tenait le tricot, l'autre s'ouvrait pour recevoir la boîte.

Le jeune homme fut donc obligé de tendre à son tour ses deux mains, l'une pour donner le coffret à ouvrage, l'autre pour prendre le tricot. La clarté de la lampe tombant en plein sur la table, l'impitoyable tante s'aperçut seulement alors de l'horrible brûlure dont Onésime avait été atteint, et s'écria :

— Mon Dieu! mon enfant! qu'as-tu donc à la main?

— Mais... rien... ma tante, répondit-il en retirant vivement sa main, pendant que la jeune fille, dont l'attention venait d'être attirée par l'exclamation de sa gouvernante, le regardait avec inquiétude.

Mais l'implacable tante s'était levée précipitamment, et, s'emparant de la main de son neveu presque malgré lui, l'avait examinée.

— Ah! le malheureux enfant! s'écria-t-elle avec angoisse; il est affreusement brûlé! Mais tu dois souffrir le martyre!... cela est tout récent... A quel moment cela t'est-il donc arrivé?

Et se tournant vivement vers la jeune fille qui s'approchait tout inquiète, elle lui dit :

— Ne regardez pas cela, pour l'amour de Dieu, mon enfant! cela vous ferait trop de mal à voir.

Et elle ajouta :

— Ah! maintenant je devine... C'est tout à l'heure, n'est-ce pas, Onésime?... lorsque tu as mis l'eau bouillante dans l'urne... ta mauvaise vue t'aura trompé, pauvre cher garçon... et, de crainte de te faire moquer de toi... tu as enduré, sans mot dire, une douleur atroce... Ah! mon Dieu! et il a eu le courage de nous faire la lecture pendant tout ce temps-là encore!

Le silence d'Onésime, qui baissa la tête, fut significatif.

— Ah!... s'écria la jeune fille en s'adressant à sa gouvernante avec une indicible émotion et les yeux pleins de larmes, je te le disais bien, moi, qu'il était courageux... Oui... voilà

le vrai courage, non pas ce féroce courage qui, né de la colère, ne cherche que sang et massacre... mais ce courage des nobles cœurs qui, de crainte d'effrayer ceux qu'ils aiment, savent endurer sans plainte une douleur horrible.

L'émotion de la jeune fille, qui se trahissait dans l'accent de sa voix, récompensa divinement le digne garçon de son martyre; il eut même le souverain bonheur de distinguer parfaitement cette fois la touchante expression des traits de la jeune fille, car elle voulut obstinément aider sa gouvernante à panser la main d'Onésime; et, pour concourir à ce pansement, il lui fallut s'approcher bien près du pauvre myope; aussi, pendant quelques moments du moins, put-il s'enivrer de la contemplation de ses traits charmants. qu'il n'apercevait ordinairement que vagues et pour ainsi dire à demi voilés.

Le pansement s'achevait, et Onésime regrettait de n'avoir qu'une seule brûlure, lorsque la porte du salon s'ouvrit et une servante entra précipitamment en disant :

— Dame Robert!... dame Robert!..

— Eh bien! que voulez-vous?

— Madame, c'est M. Segoffin qui vient d'arriver.

— Et mon père! s'écria la jeune fille, le visage rayonnant d'une joie subite en courant à la porte, mon père est là?..

— Non, Mademoiselle... M. Segoffin m'a dit que *Monsieur* s'était arrêté un instant à la poste aux lettres, mais qu'il allait venir tout ne suite.

— Ma chère amie, je descends... dit la jeune fille à sa gouvernante. Je vais dans l'antichambre attendre mon père, je l'embrasserai plus tôt... Quant à vous, monsieur Onésime, je vous en prie, soignez bien votre main.

Et la jeune fille se hâta d'aller au-devant de son père.

— Mon garçon, dit dame Robert au jeune homme, rentre dans ta chambre, et arrose toujours ta main avec de l'eau fraîche... j'irai te voir avant de me coucher et te faire part de ce que m'aura dit M. Cloarek à ton sujet, car il faut qu'il sache pourquoi et depuis quand je t'ai donné l'hospitalité

chez lui... Du reste, je connais assez sa bonté pour être certaine qu'il approuvera ce que j'ai fait pour toi.

Onésime se retira chez lui, sous l'impression d'une triste et vague inquiétude.

Il venait à peine de quitter le salon, lorsque M. Segoffin vint y rejoindre dame Robert.

X

Ce serait douter de la pénétration du lecteur, que de supposer qu'il n'a pas depuis longtemps reconnu dans la jeune fille, protectrice d'Onésime, *mademoiselle Cloarek,* qui n'avait que cinq ans lorsque sa mère était morte des suites d'une commotion terrible; nous espérons aussi que la pénétration du lecteur n'a pas été non plus en défaut à l'endroit de la gouvernante, *Suzanne Robert,* autrefois nourrice de Sabine et femme de confiance de madame Cloarek.

Quant au capitaine *l'Endurci,* et à son fidèle maître canonnier... Mais nous nous arrêterons de crainte de blesser le lecteur dans sa sagacité.

M. Segoffin entra donc dans le salon que venaient de quitter mademoiselle Cloarek et Onésime, et où se trouvait dame Robert.

Segoffin, depuis environ douze ans que nous l'avons perdu de vue, était peu changé; il avait toujours sa longue figure,

blafarde et impassible comme celle de *Pierrot*, couronnée d'une petite perruque noire ressemblant à un serre-tête ; les seules modifications que le temps, ou plutôt les événements, eussent apportées à ses traits d'une gravité grotesque, étaient :

1° Une profonde cicatrice commençant à la tempe gauche et se terminant au bas de la joue (blessure occasionnée, affirmait-il, par sa chute malencontreuse sur un tesson de bouteille) ;

2° La perte toute récente d'un œil, perte douloureuse, annoncée par un large emplâtre noir (et causée, sans doute, par une autre malencontre).

Malgré ces graves atteintes portées à ses *avantages* naturels, M. Segoffin n'en tenait pas moins la tête haute ; autour de son cou de cigogne s'enroulait une longue cravate de mousseline blanche anglaise, à pois roses, dont les bouts retombaient sur son gilet de drap noir ; sa longue redingote à boutons de métal blanc était de couleur noisette comme son pantalon, qui caressait agréablement ses bas de filoselle noirs et ses gros souliers lacés ; de sa main droite (privée de deux doigts laissés, disait-il, par imprudence entre les dents d'une machine), il s'appuyait sur une grosse canne, car il boitait fort bas, par suite d'une autre inadvertance ; somme toute, à voir M. Segoffin, on l'eût pris (sauf la balafre) pour un vieux clerc de notaire ou pour un juge de province, pacifique apparence parfaitement en rapport d'ailleurs avec ses nouvelles fonctions de *commis* de M. Cloarek, *négociant en rouenneries*.

A l'aspect de Segoffin, dame Robert, malgré les sarcasmes dont elle avait l'habitude de le poursuivre depuis tant d'années, ne chercha pas à cacher le contentement qu'elle éprouvait de le revoir ; toute à l'affectueuse joie que lui causait ce retour, elle ne s'aperçut pas d'abord que Segoffin tâchait de manœuvrer de façon à n'être envisagé par elle que de profil ou au plus de trois quarts : il voulait ainsi reculer autant que possible l'heure des explications sur la perte récente de son œil ; mais la gouvernante, en allant au-devant de son ancien commensal, remarqua bientôt que, parti avec ses deux yeux,

sinon bien beaux et bien grands, du moins perçants et malins, le *commis* de M. Cloarek revenait avec un énorme emplâtre; aussi s'écria-t-elle :

— Ah ! mon Dieu! qu'avez-vous donc sur l'œil, Segoffin?

— Où ça?

— Comment! où ça? mais sur l'œil droit.

— Sur l'œil droit?.. ma chère!

— Oui... ce large emplâtre.

— Ah!.. très-bien! dit flegmatiquement notre homme, je sais ce que c'est.

— Je crois que vous le savez... et moi je crains de le deviner.

— Allez... devinez... ne vous gênez pas.

— Encore une blessure... suite de quelque maladresse?

— Peuh! fit Segoffin d'une air détaché, un œil... un simple œil !

— Il serait vrai!.. Vous avez perdu un œil?

— Ce qui est fait est fait...

— Il ne vous manquait plus que cela... Ainsi... vous voilà borgne?

— Pour vous servir.

— Merci du cadeau !

— Vous ne direz pas toujours cela, ma chère : ce qui sera, sera.

— Il y a longtemps que vous me rabâchez cette prédiction-là, mon pauvre Segoffin.

— Elle se réalisera.

— Jolie perspective, en vérité! car je voudrais bien savoir, si cela continue, ce qu'il vous restera de vous-même dans quelques années? Car enfin, lors de presque tous les voyages de M. Cloarek, vous revenez ici avec quelque chose... de moins. C'est vrai ! depuis que Monsieur s'est mis dans le commerce et qu'il vous a pris pour commis, je suis sûre qu'il y a aux Invalides des militaires moins blessés que vous.

— A chacun son état et ses chances!

— Et c'est en faisant votre état que vous avez perdu un œil?

— Justement.

— Je serais curieuse de savoir comment?

— C'est bien simple. M. Cloarek me reprochait depuis longtemps quelques confusions dans mes chiffres. Le fait est que ma vue baissait terriblement; je me dis : à cela il y a un remède, c'est de porter lunettes; bien raisonné, n'est-ce pas, ma chère?

— C'est évident. Après?

— J'achète donc une paire de lunettes. C'était à Lyon... Ah! scélérat de marchand! fit Segoffin en fermant les poings avec une expression de fureur rétrospective. Ah! gredin!.. ah! pendard!..

— Voyons, Segoffin, calmez-vous et continuez.

— Il faisait un soleil superbe; la boutique de cet opticien était en plein midi... sur le quai du Rhône, ma chère, en plein midi : notez bien cela!

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Cela fit énormément. Je demande donc des lunettes à essayer... Le scélérat m'en donne une paire... je l'ajuste sur mon nez... A ce moment, on entend des cris sur le quai... naturellement je cours à la porte par curiosité.

— Je vous reconnais bien là.

— Je cours donc à la porte... toujours avec les lunettes sur le nez. Retenez encore ceci.

— Ensuite... ensuite...

— Je regarde de côté et d'autre, en bas, en haut, pour savoir d'où partent ces cris, lorsque tout à coup.... en regardant en haut... Ah! ma chère...

— Achevez donc.

— Je sens à l'œil droit une douleur aussi aiguë que si j'avais eu la prunelle traversée par un fer rouge.

— Ah! mon Dieu!.. et qu'était-ce donc?

— Par une erreur de cet animal d'opticien, un des verres de mes lunettes était un verre horriblement grossissant, dit Segoffin d'un ton lamentable, un verre de loupe... et comme j'avais levé le nez en l'air... le soleil de midi, frappant en plein

sur les lunettes, l'un des verres avait opéré sur mon œil comme on opère avec une loupe sur de l'amadou... j'avais l'œil brûlé... calciné... ma chère... ça a fait *frrrrr*.... et j'étais borgne!!!

— Est-ce bien possible! s'écria dame Robert avec stupeur, pouvant à peine croire à ce singulier effet d'optique, c'est ainsi que vous avez perdu l'œil?

— Ce qui est fait est fait... Mais je dois dire à la décharge de l'opticien, que, depuis que je n'ai plus qu'un œil, le gaillard en vaut deux... j'ai mes yeux ou plutôt mon œil de quinze ans. Aussi je vous vois belle, oh! mais belle... comme vous l'étiez à quinze ans... ma chère.

— Malheureusement, mon pauvre Segoffin, moi qui n'ai que mes yeux de quarante ans bien sonnés, je vous vois comme vous êtes; mais parlons sérieusement. Je vous plains de ce nouvel accident. Ce sera, je l'espère, le dernier, car Monsieur a dit à Mademoiselle qu'il ne voyagerait probablement plus, et, par fatalité, il ne vous arrive jamais malheur que pendant ces voyages... Enfin, sauf la perte de votre œil, comment tout s'est-il passé cette fois?

— Parfaitement.

— Monsieur a été content de ses affaires?

— Très-content; la vente a été à ravir.

— Et Monsieur se porte?

— Comme un charme...

— Et ses accès de tristesse... quand il vient à songer à la mort de cette pauvre Madame?...

— Il les a toujours... Alors il s'enferme, reste seul pendant quelques heures, et, quand il sort, on voit qu'il a pleuré... Puis, ça passe... et revient de temps en temps.

— Et son caractère?

— Je suis un salpêtre auprès de lui!

— Ainsi, en voyage... pas plus d'accès de colère qu'ici?...

— Pas davantage.

— En vérité, quand on pense à ce qu'était Monsieur, il y a douze ans... hein! Segoffin?

— C'est le jour et la nuit.

— Cela me fait penser qu'encore aujourd'hui cette chère mademoiselle Sabine a eu une de ses crises nerveuses en se rappelant la mort de sa pauvre mère. Enfin, dans un pareil malheur, il est du moins bien heureux qu'elle n'ait pas reconnu Monsieur sous son costume breton... lors de cette terrible soirée où Madame est morte! La pauvre enfant croit toujours que c'est un étranger qui a tué sa mère, et ce funeste souvenir la fait quelquefois délirer.

— Heureusement, ce secret, elle l'ignorera toujours, dit Segoffin en soupirant. Triste nuit, en effet, que celle-là!

— Ah! qu'il s'est passé de choses depuis ce temps-là, Segoffin! Quelles inquiétudes pour cette chère enfant, pour Monsieur!

— Ai-je jamais été inquiet, moi, ma chère?

— Est-ce que vous vous inquiétez jamais de quelque chose, vous?

— Enfin, ai-je jamais désespéré?

— Non... c'est vrai.

— Lorsque nous avons vu Monsieur dans le désespoir d'avoir causé la mort de sa femme, puis destitué de sa place de juge, qui l'aidait à vivre, qu'est-ce que je vous ai dit, ma chère, quand vous étiez à gémir sur l'avenir? Je vous ai dit : *Au loup la forêt, au pigeon le colombier.*

— C'est encore vrai; mais, quant à ce beau rébus, comme je ne le comprends pas plus maintenant que je ne l'ai compris autrefois... vous avouerez qu'il ne devait pas me paraître suffisamment rassurant.

— C'est possible, mais moi je m'entendais... et je m'entends... Monsieur a donc réalisé le peu qui lui restait pour subvenir aux besoins de sa fille, qu'il vous a confiée, et lui et moi nous sommes partis.

— Oui... et pendant deux ans nous n'avons pas eu de vos nouvelles.

— Dame! M. Cloarek, malgré ses trente ans, est allé passer ce temps-là dans une maison de commerce pour ap-

prendre... le négoce... car il a toujours eu un goût naturel pour le négoce, répondit Segoffin d'un air de malice contenue; vous avez dû vous en apercevoir, ma chère.

— Ma foi non... et il fallait votre sagacité pour deviner cela, Segoffin.

— C'était pourtant comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer, ma chère; Monsieur s'est dit : « Voilà ma magistrature au diable... ma fille a à peine de quoi vivre pendant quelques années... Je ne suis décidément pas bâti pour la judicature... j'ai du goût pour... le négoce... soyons négociant. » Et il est devenu un fameux négociant; car il a fait pour sa fille une belle fortune; sans compter que lui, qui était colère comme un coq en amour, est à présent doux comme un mouton. Est-ce encore vrai?

— C'est la pure vérité, Segoffin; et, je vous l'avoue, ce n'est pas tant la fortune que Monsieur a faite... qui me surprend; car, après tout, le commerce, c'est une loterie; ce qui m'étonne, c'est ce changement complet dans le caractère de Monsieur...

— Peuh... fit Segoffin d'un air narquois, c'est l'effet du commerce !

— Qu'est-ce que vous me contez-là, Segoffin?

— Certainement, ma chère, ajouta notre homme d'un ton sentencieux, le commerce est le lien des hommes ; car vous sentez bien que si un négociant offrait sa marchandise à grands coups de poing sur la tête, ou qu'il reçût les acheteurs à grands coups de pied dans le ventre, ça ne rendrait pas les transactions excessivement coulantes.

— Pourtant, Segoffin, entendons-nous : l'état de juge demande un caractère au moins aussi conciliant que celui de négociant ; comment se fait-il alors que Monsieur ait été calmé par le négoce, comme vous dites, lui qui était autrefois si violent, qui allait, vous vous en souvenez, Segoffin, jusqu'à jeter les présidents par les fenêtres?

Cette question de haute psychologie parut un moment embarrasser notre homme ; cependant, comme on le prenait rarement *sans vert*, il répondit :

— C'est tout simple... vous allez comprendre cela tout de suite... ma chère... c'est simple comme bonjour.

— Voyons !

— Un enfant comprendrait cela...

— Enfin, voyons !

— Voici, dit Segoffin d'un air capable : *Au loup la forêt... au pigeon le...*

— Tenez, vous serez toujours le même, Segoffin, une insupportable créature ! s'écria la gouvernante en interrompant son ancien commensal ; les années, les voyages et le négoce ne vous ont pas changé, vous, moralement s'entend, car au physique, c'est différent !

— Tenez, ingrate amie, dit Segoffin en tirant de sa poche et offrant galamment à Suzanne une boîte de forme particulière (un homme quelque peu marin et canonnier eût reconnu cette boîte pour une *boîte à étoupilles*), voici comment je me venge de vos duretés.

— Qu'est-ce que cela, Segoffin ? demanda Suzanne.

— Les petits cadeaux entretiennent l'amitié... et au fond vous en avez pour moi... méchante...

— Si j'ai de l'amitié pour vous ? vous ne le savez que trop, vilain homme, répondit la gouvernante en ouvrant la boîte et en développant un assez grand morceau de parchemin contenant le cadeau de Segoffin, qui d'avance souriait complaisamment à l'effet que son présent devait produire.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Suzanne, presque avec effroi, ce parchemin est comme brûlé à un bout, et l'autre a été taché de sang !

— Ah ! oui, reprit imperturbablement le *commis* de M. Cloarek, c'est le restant d'un morceau de... n'importe quoi qui m'avait servi à allumer ma chandelle, et en enveloppant les boucles d'oreilles et l'épingle d'or qu'il renferme, je m'étais piqué le doigt... toujours maladroit, comme vous voyez... Aussi, je ne serais pas étonné que ces affiquets n'aient été aussi un peu ensanglantés... mais une goutte d'eau les laveras

La gouvernante avait retiré du parchemin (il provenait, il

faut le dire, d'un débris de gargousse) deux énormes boucles d'oreilles d'or simulant un câble noué, et une large épingle d'or ornée d'une ancre, surmontée d'une couronne royale. (Ajoutons, comme renseignement significatif, qu'il y a trente ans, beaucoup de matelots de la marine royale anglaise portaient encore des boucles d'oreilles, et qu'ils attachaient leur chemise de laine au moyen de larges épingles d'or ou d'argent.)

La gouvernante, encore plus reconnaissante du procédé que du présent, car elle ne se sentait pas disposée à se faire distendre les oreilles par ces énormes anneaux, attacha du moins l'épingle à son corsage et dit à Segoffin :

— En vérité, vous êtes trop galant ; ces anneaux et surtout cette épingle sont d'un goût parfait ; et comme nous habitons justement proche de la mer, le choix de cette épingle surmontée d'une ancre est rempli d'à-propos.

— C'est à quoi j'ai pensé, répondit l'impassible Segoffin, car ces petits affiquets proviennent de la femme d'un capitaine de vaisseau ; elle a pris en échange quelques *rouenneries* dont Monsieur m'avait gratifié.

— Tenez, monsieur le voyageur, dit Suzanne en prenant sur la table le tricot de laine rouge auquel elle avait travaillé pendant la soirée, vous voyez que vous n'êtes pas le seul qui pensiez aux absents.

— Comment, Suzanne... ce tricot?...

— Est destiné à vous faire une longue et chaude cravate de laine pour l'hiver.

— Ah ! Suzanne ! dit notre homme, réellement touché du bon souvenir de la gouvernante. Suzanne... je n'oublierai jamais...

Malheureusement l'expression de la gratitude de Segoffin fut interrompue par l'entrée de M. Cloarek et de sa fille qui se tenaient tendrement bras dessus bras dessous.

Les traits d'Yvon, alors âgé de quarante-deux ans, n'avaient pas beaucoup changé, seulement ses cheveux commençaient à grisonner et son teint était singulièrement bruni et hâlé ;

du reste, il semblait avoir gagné en souplesse et en vigueur; sa physionomie rayonnait, ses yeux étaient remplis de larmes de joie, et il s'écria en entrant :

— De la lumière... beaucoup de lumière, que je la voie au grand jour, ma fille chérie!

Se dégageant alors doucement des bras de Sabine, il se recula pour la contempler à la vive clarté de la lampe.

Alors debout, le cœur palpitant, les deux mains tendues en avant, il couva sa fille d'un regard rempli d'une anxieuse tendresse, afin de s'assurer si la frêle et chère santé de cette enfant adorée s'était altérée ou améliorée depuis qu'il était parti.

Pendant cet examen, toutes les angoisses, toutes les espérances, toutes les idolâtries paternelles se révélèrent dans l'attitude, dans le geste, et jusque dans le tremblement convulsif des lèvres d'Yvon, car il était trop ému pour prononcer une seule parole.

Sabine, les traits colorés par la rougeur de l'allégresse, examinait aussi son père avec une tendre avidité. Elle s'aperçut bientôt, à l'expression de félicité croissante qu'elle remarqua sur les traits d'Yvon, qu'il confondait avec les roses de la santé le coloris éphémère que le bonheur et l'émotion mettaient aux joues de sa fille; aussi éprouva-t-elle un grand bonheur de voir son père rassuré sur les craintes qu'il avait sur elle, et puis enfin, quoique persuadée que Cloarek n'entreprenait jamais que les inoffensives pérégrinations nécessaires à son commerce de rouenneries, elle se sentait souvent inquiète en songeant, non pas aux périls, mais enfin aux accidents toujours possibles, même dans les voyages les plus pacifiques du monde; aussi était-elle heureuse de retrouver à son père cette vaillante santé qu'elle aimait tant à lui voir.

En suite de cette silencieuse contemplation de quelques instants, Yvon, appelant Sabine d'un signe de tête entre les bras qu'il lui tendait, s'écria en la serrant de nouveau contre sa poitrine :

— Viens... viens, mon enfant aimée... je vois que je peux

t'embrasser en toute sécurité de cœur ; je te trouve encore mieux portante que lors de mon départ.

S'adressant alors pour la première fois à dame Robert, il lui dit avec effusion, en lui serrant affectueusement la main :

— Merci... merci du fond du cœur pour vos bons soins, Suzanne ; je sais combien ils ont dû contribuer à l'amélioration de la santé de Sabine...

Regardant de nouveau sa fille, Cloarek lui tendit les bras en disant :

— Encore... mon enfant, encore.

Et le père et la fille volèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre.

— Ma chère, dit tout bas Segoffin à la gouvernante, les pères et les filles, c'est comme les amoureux après une longue absence... c'est content d'être seuls.

— Vous avez raison, Segoffin, répondit la gouvernante en se dirigeant vers la porte.

— Ah ! Suzanne, dit le *commis* de M. Cloarek en suivant dame Robert dans la chambre voisine, quelle belle occasion nous aurions là pour un tendre tête-à-tête... si nous avions besoin d'en avoir un !

— Malheureusement, l'amour est aveugle, mon pauvre Segoffin, et vous ne l'êtes encore qu'à moitié...

— Ça n'empêche pas que vous serez madame Segoffin, dit notre homme avec un accent de conviction profonde. Ce qui sera sera.

Et ces deux personnages ayant doucement refermé la porte, Cloarek et sa fille restèrent seuls.

XI

Lorsque Yvon fut seul avec sa fille, il l'embrassa de nouveau et plus passionnément encore... comme si jusqu'alors il eût été gêné par la présence de dame Robert pour se livrer à toutes les folles tendresses de l'amour paternel. Faisant ensuite asseoir Sabine sur une causeuse auprès de lui, et prenant ses deux mains entre les siennes :

— Voyons, ma fille chérie, d'abord les choses sérieuses... Pendant ces trois mois, qui m'ont paru d'une longueur infinie, comment t'es-tu portée?

— On ne peut mieux.

— Je te trouve en effet un air de santé meilleur, dit Yvon en couvant sa fille des yeux. Et puis... et puis...

— Quoi donc, bon père?

— Je ne sais comment te dire cela... mais, au fait, c'est peut-être une de ces idées de pères... comme ils en ont tant.

— Voyons cette idée?

— Il me semble que tu es encore plus jolie que lorsque je suis parti...

— Oh! c'est bien là une idée de pères, comme vous dites. Et d'abord, il faudrait supposer qu'avant votre départ je fusse déjà jolie...

— Et qui douterait de cela, Mademoiselle?

— Moi... d'abord...

— Toi, tu ne t'y connais pas, ou bien tu as de mauvais miroirs... Mais... plus je te regarde... oui... plus je te trouve... un je ne sais quoi... qui me charme... Que veux-tu que je te

dise... tu as l'air moins fillette... Non... non... pardon de blesser ainsi la juste susceptibilité de vos dix-sept ans sonnés d'avant-hier, Mademoiselle! je veux seulement dire que vous avez l'air plus grande fille...

— Quelle folie, bon père! et en quoi consiste ce changement?

— Je ne sais, car tu as toujours les mêmes traits, Dieu merci!... mais ils ont une sorte de gravité douce et contente...

— En pourrait-il être autrement, lorsque je vous revois, mon père? C'est mieux que de la joie... c'est du bonheur que j'éprouve, et c'est sérieux, le bonheur...

— Ah! bon... si tu me parles ainsi, tu vas me faire venir les larmes aux yeux et je ne verrai plus rien du tout... Enfin j'en suis pour ce que j'ai dit... Mais passons... Tu t'es bien portée, c'est l'essentiel... mais ne t'es-tu pas ennuyée ici, pauvre chère enfant? ces mois d'hiver sont si tristes à la campagne! Après cela, que veux-tu?... on nous a conseillé pour ta santé l'air de la mer, et le fait est que tu t'en trouves beaucoup mieux... Cependant, ça n'est pas gai ici.

— Je ne me suis pas ennuyée un instant... mon père... Est-ce que je n'avais pas mes livres, mon piano, ma broderie, la promenade...

— Enfin, tu ne t'es pas ennuyée, bien sûr?

— Oh! bien sûr!

— Et Suzanne?.. je n'ai pas besoin de te demander si, comme toujours, elle a été parfaite pour toi?

— Vous la connaissez... c'est tout vous dire.

— Et...

Yvon s'arrêta court.

Il était sur le point de demander à Sabine si sa sensibilité nerveuse se calmait un peu, si ses vagues frayeurs étaient moins fréquentes; mais il craignit d'attrister sa fille, et préféra se renseigner à ce sujet auprès de la gouvernante.

Il reprit donc, afin de donner un prétexte à sa réticence :

— Et... tu te plais toujours dans cette maison, dans ce pays? Tu sais, mon enfant, que tu n'as qu'à parler. Du nord

au midi, les côtes de France sont étendues; il y a du choix, Dieu merci! et si tu préférais changer de résidence...

— Non, mon père; ce pays me convient beaucoup, au contraire... les environs sont charmants; il est déjà comme un vieil ami pour moi... je serais ingrate de le quitter... à moins que vous ne le désiriez.

— Moi, un désir qui ne serait pas le tien! Je voudrais bien savoir comment je m'y prendrais pour cela?

— Tout ceci, bon père, est fort beau en paroles..

— Comment?

— Mais vos actions les démentent un peu, ces belles paroles.

— Quelles actions?

— Vous dites que tous mes désirs sont les vôtres.

— Je t'en fais juge.

— Combien de fois vous ai-je demandé de renoncer à vos voyages, qui vous tiennent toujours éloigné de moi?

— Ah! ça, c'était différent. Comme c'est pour toi, mon enfant chérie, que je voyageais, j'avais mes petites raisons d'agir à ma tête.

— Pauvre bon père, je le sais; c'est pour m'enrichir que vous vous donnez tant de peine dans votre commerce... Eh! mon Dieu! à quoi bon tant d'argent?.. Mais, vous ne parlez que de moi. Et vous, votre voyage, comment s'est-il passé?

— A merveille!

— Vous n'avez pas eu de trop mauvais chemins? vous n'avez pas eu trop froid en voiture?.. Il y a eu encore tant de neige, le mois passé! « Aussi, disais-je à Suzanne, pendant que nous étions là bien abritées, au coin d'un bon feu, mon pauvre père est peut-être en ce moment en route, grelottant de ce froid noir au fond de sa voiture, mettant une heure à faire une lieue, à cause de la neige, du verglas, que sais-je? »

— Rassure-toi, chère enfant, mon voyage s'est passé, je te le répète, le mieux du monde, et sans plus de fatigue qu'à l'ordinaire.

— Vrai... bien vrai ?

— Certainement.

— Et pourquoi votre retour ici a-t-il été retardé, mon père? ce n'est pour aucune cause fâcheuse, n'est-ce pas ?

— Non, mon enfant, une complication d'intérêts et d'affaires, voilà tout.

— Si vous saviez combien je suis inquiète pendant vos absences!.. Mais enfin ces inquiétudes, ces craintes exagérées, je le veux bien... je ne les éprouverai plus désormais; car vous tiendrez votre promesse, n'est-ce pas ?

— Quelle promesse ?

— Vous ne voyagerez plus ; vous ne me quitterez plus ?

— Je te l'ai promis... à moins pourtant que quelque circonstance imprévue...

— Oh ! je n'admets pas du tout les circonstances imprévues... c'est un prétexte.

— Allons, ne me gronde pas.

— Vous me resterez?

— Toujours.

— Vous me le jurez ?

— Foi de père!

— Ah ! dit Sabine en se jetant au cou de Cloarek, je comptais sur ce bonheur, et cependant... je ne peux vous dire combien vous me rendez heureuse. Aussi, pour vous récompenser...

— Eh bien ! dit Cloarek, souriant et ému de la touchante expression des traits de sa fille. Voyons, pour me récompenser ?..

— Je vais vous demander quelque chose... puisque vous me reprochez toujours de ne vous demander jamais rien.

— Tu ne pouvais me faire plus de plaisir, chère enfant... Eh bien ! voyons, qu'est-ce que c'est?.. qu'as-tu à me demander ?

— Votre protection, votre appui.

— Et pour qui ?

— Oh ! pour une personne qui en est digne, et en faveur

de qui Suzanne doit vous parler aussi... Mais, voyez comme je suis jalouse... je désire être la première à vous recommander mon protégé.

— Votre protégé... à vous deux?

— A nous deux..

— Celui-là, par exemple, est bien certain d'obtenir ce qu'il voudra de moi. Et que désire-t-il?

— Mon Dieu, lui, il n'ose rien désirer, il est si timide!.. mais moi et Suzanne nous vous demanderons pour lui. Sa position est si intéressante, si pénible.

— Pauvre enfant! bon et tendre cœur, comme tu parais émue, comme tu rougis!.. Je suis sûr qu'il s'agit de quelqu'un de bien malheureux!

— Oh! oui, mon père!.. et puis, que voulez-vous? quand on voit une personne tous les jours... et qu'on peut ainsi la mieux apprécier... naturellement l'intérêt augmente.

— Mais, mon enfant, de qui veux-tu donc parler?

— De M. Onésime.

— Qu'est-ce que M. Onésime?.. Attends donc, M. Onésime... ce nom ne m'est pas inconnu, ce me semble?

— Le neveu de Suzanne...

— C'est cela... Elle m'en a souvent parlé; son nom m'était vaguement resté dans la mémoire... c'est le fils de la sœur qu'elle a perdue il y a deux ans?

— Oui, mon bon père, il est orphelin... Il vivait à Lille d'une petite place dans une administration, et il a été obligé d'y renoncer. Alors, comme il n'avait pas d'autres moyens d'existence que cette place, Suzanne, qui vous sait si bon, l'a fait venir ici en attendant.

— Ah! il est ici?

— Oui, mon père.

— Il habite la maison?

— Oui, mon père, depuis deux mois.

— Allons, voilà que tu rougis encore!

— Moi, mon père? mais non, je vous assure.

— Voyons, chère enfant, ne vas-tu pas croire que je trou-

verai mauvais que ta gouvernante, à qui nous devons tant, ait donné ici l'hospitalité à son neveu... qui doit être un garçon de bonne conduite et bien élevé, puisque Suzanne l'a fait venir ainsi près d'elle.

— Oh! mon bon père! vous le verrez... vous le verrez... et vous l'aurez bien vite jugé.

— Ah çà ! et pourquoi a-t-il renoncé à sa place ?

— Il était expéditionnaire ; mais il a la vue si mauvaise que cela ralentissait beaucoup son travail; alors on l'a congédié... Vous concevez, mon bon père, combien cela a dû être pénible pour lui, car il est plein de cœur, plein de courage... il a reçu une éducation excellente, et il se désole de son oisiveté. Sa mauvaise vue sera peut-être un obstacle à toute carrière... aussi, mon bon père, j'ai compté... c'est-à-dire... Suzanne et moi, nous avons compté sur vous... pour venir en aide à M. Onésime dans cette triste circonstance... pour le conseiller, et puis, je vous le répète, vous le verrez, mon père... il est si doux, si bon !.. et, quand vous le connaîtrez, vous ferez comme tout le mande... vous le plaindrez et... vous l'aimerez.

Il est impossible d'exprimer avec quelle émotion naïve et touchante Sabine prononça ces dernières paroles en rougissant de nouveau, tandis que son sein palpitait doucement, et trahissait le vif intérêt qu'elle portait à son protégé.

Cloarek était un instant resté muet et pensif ; il commençait à s'expliquer le changement de physionomie qu'il remarquait chez sa fille. Celle-ci, surprise et inquiète du silence d'Yvon, reprit :

— Mon père, mon bon père... vous ne me répondez pas.

— Dis-moi, mon enfant, depuis que le neveu de Suzanne habite ici, avec sa tante et toi, qu'a-t-il fait ? quelle a été sa vie ?

— Mon Dieu ! mon père, sa vie a été la nôtre. Il sortait avec nous quand nous allions nous promener ; si nous restions à la maison, il y restait, nous faisait la lecture... il lit si bien !.. avec tant d'expression, tant d'âme ! ou bien nous

faisions de la musique, car il est très-bon musicien !.. il sait aussi beaucoup de choses en histoire, et rien n'est plus instructif, plus intéressant que de l'entendre, et puis enfin il tâchait de nous rendre mille petits services, et cela de son mieux, à quoi il ne réussissait pas toujours, car sa mauvaise vue lui fait parfois commettre des maladresses... C'est là son seul défaut, mon bon père, ajouta Sabine avec une ingénuité charmante, et pour ce défaut, bien involontaire pourtant, Suzanne se montre impitoyable; elle se moque toujours de lui.

— Et toi, tu ne t'en moques pas, j'en suis sûr?

— Oh ! bon père, ce serait de la cruauté... car il tâche de rire le premier de ses mésaventures; mais au fond il en est navré... C'est si triste d'être presque aveugle !.. Tenez, ce soir encore (et cela vous prouvera comme il est courageux), il s'est brûlé la main à vif avec de l'eau bouillante... Vous verrez, mon père, quelle horrible blessure !... Eh bien ! M. Onésime a eu assez d'empire sur lui-même, assez de courage, non-seulement pour ne pas pousser un cri, mais pour continuer la lecture qu'il nous faisait, et ce n'est qu'au bout d'une heure, et par hasard encore, que nous nous sommes aperçues de ce malheur.

— Diable ! mais M. Onésime me paraît décidément un héros !

— Un héros... non, père; car, ainsi que nous le disions encore ce soir avec lui, ceux qu'on appelle des *héros* tuent et versent le sang, tandis que M. Onésime...

— Verse de l'eau bouillante.

— Ah ! mon père !..

— Bon Dieu ! comme tu me regardes !..

— C'est qu'aussi... vous qui êtes toujours si juste !..

— Eh bien, mon enfant, où est mon injustice ?

— Vous plaisantez d'une chose si sérieuse... si triste !.. certainement, mon père... car Suzanne, en voyant la cruelle blessure de M. Onésime, en a pâli d'effroi... et pourtant Suzanne ne lui ménage pas les railleries !.. c'est toujours :

pauvre myope! pauvre conscrit invalide!... C'est tout simple, avec la grande admiration qu'elle ressent pour tout ce qui est militaire et batailleur, Suzanne n'est que trop disposée à se moquer de M. Onésime, et pourquoi cela? parce qu'il a horreur de tout ce qui est méchant et sanguinaire... Tenez, justement ce soir, nous avons eu une grande discussion avec Suzanne... et M. Onésime était de mon avis... et il n'en est que lorsque j'ai raison. Aussi, je suis sûre d'avance que vous penserez comme nous.

— Quel était donc le sujet de cette discussion, mon enfant?

— M. Onésime nous lisait, dans ce journal qui est là, sur la table, le récit de l'évasion d'un corsaire redouté, le capitaine *l'Endurci*... Vous avez peut-être lu cela aussi, mon père?

— Non, dit Cloarek en contraignant un premier mouvement de surprise et d'inquiétude, non, mon enfant... Eh bien! que pensiez-vous de ce corsaire... M. Onésime et toi?

— Sa cruauté nous épouvantait, mon bon père; car figurez-vous que, pour recouvrer sa liberté, il a tué deux hommes... et en a blessé un troisième. Suzanne, elle, bien entendu, approuvait le corsaire, disant qu'il s'était conduit en brave... en héros; M. Onésime disait, lui, et cela prouve bien la générosité de son cœur...

— Et que disait M. Onésime?

— Il disait qu'il aimerait mieux rester prisonnier toute sa vie que de devoir sa liberté à un meurtre... N'est-ce pas, mon bon père, que M. Onésime et moi nous avions raison... et que vous pensez comme nous?

— Dame, mon enfant... que veux-tu que je te dise? un bonhomme de négociant comme moi n'est pas très-bon juge en matière de guerre... Cependant, il me semble que M. Onésime et toi, vous êtes bien sévères pour ce pauvre corsaire.

— Oh!... mon père... lisez cet effrayant récit... et vous verrez.

— A la bonne heure! mais, écoute donc... ce corsaire...

avait peut-être une famille... qu'il aimait tendrement... qu'il espérait bientôt retrouver, et, ma foi! dans son désespoir de se voir prisonnier... il aura...

— Une famille! ces hommes qui ne vivent qu'au milieu du carnage, avoir une famille?... l'aimer tendrement?... Est-ce que c'est possible... mon bon père?

— Voyons, mauvaise tête... est-ce que les loups... n'aiment pas au moins leurs petits?

— Je n'en sais rien... mais, s'ils les aiment, ils les aiment en loups, leur apportant un morceau de proie sanglante tant qu'ils sont petits... et, plus tard, ils les mènent sans doute attaquer et dévorer de pauvres agneaux.

Une émotion douloureuse, amère, passa comme un nuage sur le front de Cloarek; puis il reprit en souriant:

—Après tout, mon enfant, tu as peut-être raison... et M. Onésime aussi. Ah! si tu me parlais *rouenneries*... ou *soieries de Lyon*, je ne te céderais pas si facilement... mais, pour juger des corsaires... je me récuse...

— Oh! j'étais bien certaine que vous seriez de mon avis... Vous, si tendre pour moi, vous dont le cœur est si généreux, si compatissant, vous ne pouviez penser autrement, ou plutôt, bon père, c'est moi qui ne pouvais penser autrement que vous... car si j'ai horreur de ce qui est mal et méchant... si j'aime ce qui est bon, beau... eh bien!... n'est-ce pas à vous... à votre exemple que je le dois? n'est-ce pas aux premiers préceptes de ma pauvre mère, que vous aimiez si tendrement... car il ne se passe pas de jour que Suzanne ne me raconte des traits de votre affection pour elle?

L'entretien de Cloarek et de sa fille fut interrompu par la gouvernante.

Elle entra tenant un bougeoir à la main, et, s'adressant à Yvon, qui la regardait avec surprise, elle lui dit en souriant et d'un ton de familiarité autorisé par ses longs services :

— Monsieur... j'en suis bien fâchée... mais il est dix heures...

— Eh bien! Suzanne?

— Eh bien ! Monsieur, c'est l'heure où Mademoiselle doit se coucher ; le médecin a bien recommandé, vous le savez, qu'elle ne veille jamais tard ; déjà l'émotion de cette soirée a été vive ; aussi je serai inexorable...

— Ma chère Suzanne... seulement un petit quart d'heure !.. dit Sabine.

— Pas seulement une minute, Mademoiselle.

— Comment, Suzanne ! le jour de mon retour... vous ne permettez pas même ce petit excès ?

— Dieu merci, Mademoiselle aura maintenant, Monsieur, le loisir de vous voir tout à son aise ; mais la laisser veiller passer dix heures... impossible ; demain... elle serait brisée de fatigue... vous la verriez toute malade.

— A cela, je n'ai rien à dire, si ce n'est bonsoir, ma chère enfant, reprit Cloarek en prenant entre ses deux mains la tête de sa fille et la baisant tendrement au front. A demain matin... et dors bien... qu'à ton réveil je te trouve fraîche et reposée...

— Oh ! soyez tranquille, mon bon père... je vous sais là... près de moi... je sais que je vous verrai demain... et après... et toujours... Je fermerai les yeux sur cette douce pensée ; aussi je m'endormirai et je dormirai comme une *bienheureuse*, c'est le mot... Bonsoir, mon tendre père... à demain... à demain, dit Sabine en embrassant à son tour Cloarek ; puis elle lui dit tout bas :

— Suzanne va vous parler de M. Onésime. Que je suis contente de l'avoir devancée !... Bonsoir, bon père.

— Bonsoir, mon enfant... dors bien.

— Soyez tranquille... depuis longtemps je n'aurai passé une si bonne nuit. A demain ! père.

— A demain ! mon enfant.

Cloarek, s'adressant alors à la gouvernante, lui dit :

— Vous reviendrez tout à l'heure, n'est-ce pas, Suzanne ?.. J'aurai à m'entretenir avec vous.

— Très-bien ! Monsieur... J'avais moi-même à vous parler...

Resté seul, Cloarek se promena sombre et pensif dans le salon.

En allant et venant, le *Journal de l'Empire*, laissé sur la table, attira ses regards ; il le prit, le parcourut et dit avec une vive contrariété :

— Quelle indiscrétion à cet imbécile de M. Verduron, mon armateur, d'avoir rendu publique une lettre toute confidentielle... et sans me prévenir, encore !... J'ai toujours craint la sottise et la cupidité de cet homme. Heureusement je lui ai caché le lieu que j'habite lorsque je ne suis pas en mer... Ah! plus que jamais l'état moral de ma fille me fait un devoir de cette dissimulation... Malheureuse enfant !... une pareille découverte la tuerait ! ! !

A ce moment, la gouvernante, ayant quitté Sabine, vint dans le salon retrouver M. Cloarek.

XII

— Ma chère Suzanne, dit M. Cloarek à la gouvernante, lorsqu'il fut seul avec elle, je veux d'abord vous remercier encore de vos excellents soins pour ma fille !

— Pauvre mademoiselle Sabine ! est-ce que je ne l'ai pas nourrie ? est-ce qu'elle n'est pas aussi un peu mon enfant?

— Vous avez été une seconde mère pour ma fille... je le sais... C'est donc au nom même du tendre attachement que vous lui avez toujours prouvé que je désire vous entretenir d'une chose fort grave...

— De quoi s'agit-il donc, Monsieur ?

— Vous avez appelé votre neveu auprès de vous ; depuis deux mois environ il habite ici?

— Oui, Monsieur, et c'est même au sujet de ce pauvre garçon que je désirais vous parler ce soir.

— C'est aussi de lui que je viens vous parler, Suzanne.

— Je vais, Monsieur, vous expliquer pourquoi je...

— Sabine m'a tout dit...

— Mon Dieu ! Monsieur, est-ce que vous êtes fâché ?

— Fâché... non, Suzanne... mais inquiet... alarmé...

— Alarmé! mais de quoi donc, Monsieur?

— De la présence de votre neveu dans cette maison.

— Ah! Monsieur, si j'avais pu prévoir que cela vous fût désagréable, je me serais bien gardée de faire venir ce pauvre garçon auprès de moi... Mais il était si malheureux, et je vous savais si bon, Monsieur, que j'ai cru pouvoir prendre sur moi de...

— Vous m'avez rendu trop de services, Suzanne, pour que toutes les personnes de votre famille n'aient pas toujours droit à mon appui, à mon intérêt... Ce que je vous reproche, c'est une grave imprudence.

— Excusez-moi, Monsieur, je ne vous comprends pas...

— Votre neveu... est jeune?

— Il vient d'avoir vingt-cinq ans.

— Il est bien élevé; son éducation a été cultivée ?

— Que trop pour sa position, Monsieur; ma pauvre sœur et son mari avaient fait de grands sacrifices... pour lui... Comme il a une vue si mauvaise qu'il ne voit pas à dix pas, infirmité qui lui interdisait l'accès de bien des carrières, sa famille avait voulu, en lui donnant une excellente éducation, le mettre à même d'entrer dans le clergé; mais il n'y a pas eu moyen... Onésime n'avait pas la vocation... alors il a bien fallu se rabattre sur les bureaux... il a obtenu une petite place, et...

— Je sais le reste... Son extérieur, quel est-il?

— Dame, Monsieur, le pauvre garçon n'est ni beau ni laid; il a une figure très-douce... seulement sa myopie lui donne un regard un peu effaré... Du reste, c'est bien la meilleure créature qu'il y ait au monde ; vous n'avez, Monsieur, qu'à

parler de lui à Mademoiselle, vous verrez ce qu'elle vous en dira...

— En vérité, Suzanne, un pareil aveuglement me confond.

— Quel aveuglement, Monsieur?

— Comment!... vous!... vous... Suzanne, qui avez de l'expérience et beaucoup de bon sens, vous n'avez pas senti... je ne vous dirai pas l'inconvenance... mais la grave imprudence qu'il y avait à appeler votre neveu sous le même toit que ma fille, et à les exposer à vivre ainsi tous deux dans la complète intimité d'une vie retirée!

— Je sais bien, Monsieur, que je ne suis qu'une domestique et que mon neveu...

— Est-ce qu'il s'agit de cela? Est-ce que ma fille et moi n'avons pas toujours tâché de vous prouver que vous étiez pour nous une amie et non une servante?

— Alors, Monsieur... je ne vois pas la cause de vos reproches...

— Eh! malheureusement non... vous ne l'avez pas vue; car, si vous aviez été plus clairvoyante, vous vous seriez aperçue de ce qui est arrivé...

— Ah! mon Dieu! Monsieur, et qu'est-il donc arrivé?

— Sabine aime votre neveu.

— Mademoiselle!!!

— Elle l'aime, vous dis-je.

— Mademoiselle... aimer Onésime... Monsieur ne parle pas sérieusement!

— Comment! quand il s'agit de ma fille!!!

— Si, si, Monsieur, pardon... vous parlez sérieusement, je n'en doute pas, mais vous êtes dans l'erreur la plus profonde.

— Encore une fois, Sabine aime votre neveu.

— Monsieur, c'est impossible!

— Impossible... et pourquoi?

— Parce que ce pauvre garçon est timide comme une fille, parce qu'il n'est pas beau, parce qu'il n'y voit pas clair, et qu'à cause de cela il fait par jour vingt maladresses, dont Ma-

demoiselle est parfois la première à se moquer... Ah! si celui-là est jamais un héros de roman, par exemple ! Non, non, Monsieur, rassurez-vous. Sans doute Mademoiselle s'est montrée pour Onésime bienveillante et bonne, parce qu'après tout c'est mon neveu, et qu'elle en a eu pitié... mais...

— Eh! femme aveugle que vous êtes, vous n'avez donc pas prévu que Sabine, avec son caractère, avec son extrême sensibilité, avec son angélique bonté pour tout ce qui souffre, risquait d'éprouver pour votre neveu d'abord de la pitié, et ensuite un sentiment plus tendre?.. Et voilà ce qui est arrivé.

— En vérité, Monsieur, est-ce possible? Mademoiselle... jeter les yeux sur un pauvre garçon comme lui !

— Mais c'est justement parce qu'il est pauvre, parce qu'il est faible, timide; parce que son infirmité même le met dans une position exceptionnelle et pénible, que Sabine l'aura aimé. Vous qui la connaissez aussi bien que moi, comment n'avez-vous pas prévu cela? Fasse le ciel que votre aveuglement n'ait pas de suites funestes !...

— Ah ! Monsieur, reprit la gouvernante avec accablement, vos paroles m'éclairent... mais trop tard. Oui, j'ai été bien imprudente, bien coupable... Mais, non, non, je ne puis croire encore ce que vous m'apprenez. Mademoiselle Sabine ne vous a pas avoué qu'elle aimait Onésime.

— Eh non, sans doute, elle ne m'a rien avoué; mais j'ai tout deviné... Pauvre enfant ! elle est si candide, si sincère!... On lit dans son cœur à livre ouvert... et d'ailleurs n'ai-je pas remarqué sa rougeur, les battements de son sein, lorsqu'elle parlait de lui?... n'ai-je pas remarqué le dépit, la tristesse même qu'elle a montrés, lorsque, voulant l'éprouver, j'ai hasardé une plaisanterie sur une brûlure qu'il s'est faite à la main, m'a dit Sabine? Elle l'aime; elle l'aime, vous dis-je... et cela renverse des projets que j'avais formés... Mais, qu'avez-vous?... pourquoi cette pâleur, ces sanglots?... Suzanne... Suzanne... relevez-vous, s'écria Cloarek en voyant la gouvernante se jeter à ses genoux, quelle émotion!... Mais qu'avez-vous donc à m'apprendre?

— Ah ! Monsieur... j'ai une crainte... et elle est horrible...

— Expliquez-vous.

— Mon Dieu ! Monsieur, si vous alliez supposer qu'en appelant mon neveu ici... et le rapprochant ainsi de Mademoiselle, j'avais calculé... espéré... un mariage...

— Ah ! Suzanne... vous me faites injure de me croire capable de supposer une pareille infamie !...

— Je vous en supplie, Monsieur, dites, oh ! dites que vous ne me croyez pas capable de cela !

— Je vous répète que vous avez été imprudente... irréfléchie... voilà tout... et c'est bien assez... Mais, quant à vous accuser d'une arrière-pensée indigne... ce serait insensé... Je comprends même que certaines particularités de l'existence de votre neveu aient dû vous sembler une garantie suffisante... et que, le jugeant comme vous le jugiez, sans conséquence, vous n'ayez pas même soupçonné le danger qu'il pouvait y avoir à le rapprocher de ma fille.

— Hélas ! Monsieur, c'est la vérité ; moi, je le regardais comme n'ayant pas plus de conséquence qu'un enfant.

— Je le crois, vous dis-je ; mais enfin le mal est fait.

— Heureusement, Monsieur, le mal peut se réparer. Demain matin, à la pointe du jour, Onésime aura quitté la maison pour n'y remettre jamais les pieds.

— Je ne le veux pas, s'écria Cloarek ; et Sabine ?

— Comment, Monsieur ?

— Mais ce départ peut la désoler... peut la tuer... faible, impressionnable... nerveuse comme elle l'est... Ah ! c'est la sensibilité de sa malheureuse mère...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! je le vois... je suis bien coupable... dit la gouvernante en pleurant. Que faire, Monsieur ? que faire ?

— Et ! le sais-je moi-même...

Cloarek se promena pendant quelques moments en silence et d'un air agité ; puis il dit soudain à Suzanne, plongée de son côté dans un douloureux accablement :

— Où est votre neveu ?

— Ici près, dans la chambre bleue, Monsieur... je lui avais dit d'aller m'y attendre... je devais lui faire connaître le résultat de l'entretien que je devais avoir avec vous à son sujet.

— Faites-le venir.

— Ici, Monsieur?

— Oui.

— Ah! Monsieur... pardon... pardon pour lui! s'écria Suzanne en joignant les mains avec anxiété.

Car, bien qu'Yvon, pendant cet entretien, ne se fût laissé entraîner à aucun emportement, tout en s'exprimant avec chaleur et énergie, la gouvernante redoutait quelque soudain retour aux furieuses colères du passé; aussi reprit-elle :

— Je vous jure, Monsieur, que ce n'est pas sa faute... le malheureux enfant est innocent de tout... il ignore tout, j'en suis certaine... Ah! de grâce! ayez pitié de lui!

— Faites-le venir, vous dis-je.

— Monsieur, il quittera la maison cette nuit, à l'instant...

— Et ma fille! Encore une fois, ma fille! voulez-vous donc qu'elle meure de chagrin, peut-être?

— Monsieur, un mot seulement. Il se peut encore que mademoiselle n'éprouve pour Onésime qu'un faible penchant que l'absence lui fera sans doute oublier.

— Et si elle n'oublie pas? et si cet amour est vrai, profond, comme il doit l'être? s'il est enraciné dans une âme telle que celle de Sabine? Non, non, pauvre enfant, ce serait lui faire injure de la croire capable d'aimer légèrement... C'est sa mère, vous dis-je, sa mère, avec sa sensibilité pleine de dévouement et d'exaltation.

— Hélas! Monsieur, ce que vous dites me navre, me désespère, et, malgré moi, je suis forcée d'avouer que vous avez raison. C'est seulement à cette heure que je reconnais toutes les conséquences de ce fatal rapprochement; car, malheureusement, ce n'est pas tout.

— Que voulez-vous dire?...

— Monsieur...

— Mais, parlez... parlez donc...

— Malheureux enfant! il ne faudrait pourtant pas lui en vouloir.

— Lui en vouloir... mais de quoi?

— Car, enfin... Monsieur... et cela ne serait pas de sa faute... s'il était étranger à l'affection qu'il inspire à Mademoiselle?... si cette affection, il ne la partageait pas?...

— Malédiction! s'écria Cloarek. Puis, après un moment de silence, il dit à la gouvernante d'une voix brève :

— Faites venir votre neveu.

— Monsieur! s'écria Suzanne avec effroi, ne me demandez pas cela...

— Obéissez!

— Vous me tuerez plutôt, Monsieur, répondit Suzanne avec résolution; non... il ne viendra pas... je vais lui faire quitter la maison... je ne l'exposerai pas...

— A quoi?...

— Monsieu...

— A mes emportements, n'est-ce pas? à ma violence... à ma colère...

— Je vous en supplie, Monsieur, ne...

— Eh! ne voyez-vous pas que l'amour que ma fille a pour lui le rend sacré pour moi?...

— Mais, s'il ne l'aime pas, lui, Monsieur?...

— S'il ne l'aimait pas!... s'écria Cloarek en devenant d'une effrayante pâleur.

Puis, sans ajouter un mot, et avant que la gouvernante, frappée de stupeur, eût pu faire un mouvement, il quitta le salon et arriva en deux minutes à la chambre bleue, occupée par Onésime.

Ouvrir la porte de cette chambre, la refermer sur lui à double tour, afin d'empêcher Suzanne d'entrer et Onésime de sortir, ce fut pour Cloarek l'affaire d'un moment et il se trouva bientôt seul avec le neveu de Suzanne.

XIII

Onésime, au bruit que fit Cloarek en ouvrant et fermant violemment la porte, se leva surpris et inquiet; il n'attendait plus que sa tante, et la pesanteur des pas de la personne qui venait d'entrer si impétueusement lui annonçait la présence d'un étranger.

Cloarek, revenu au calme dont il était un moment sorti, contemplait silencieusement Onésime avec une curiosité pleine d'angoisses; d'abord ses traits lui parurent agréables et doux; mais bientôt, oubliant l'infirmité du pauvre myope, qui, n'apercevant à quelques pas de lui qu'une forme vague, regardait fixement Yvon sans distinguer ses traits, celui-ci trouva qu'Onésime avait l'air souverainement insolent et audacieux.

Le neveu de Suzanne, d'autant plus surpris du silence de l'étranger que sa venue avait été bruyante, fit deux pas à l'encontre du visiteur, afin de tâcher de distinguer sa figure, et dit doucement et en hésitant :

— Qui est là?

Cloarek, toujours oublieux de l'infirmité de ce jeune homme, trouva la question impertinente et lui répondit :

— Qui est là? c'est le maître de cette maison, Monsieur.

— Monsieur Cloarek! s'écria Onésime en reculant avec autant de timidité que de respectueuse déférence, et il baissa machinalement les yeux, comme s'ils avaient été, hélas! assez clairvoyants pour risquer de rencontrer ceux du père de Sabine.

En effet, l'accent de Cloarek était trop significatif pour qu'Onésime, doué de beaucoup de tact et de pénétration, ne

sentît pas, tout en ignorant le motif de la répulsion qu'il inspirait, que sa présence dans la maison déplaisait fort au père de Sabine ; aussi reprit-il d'une voix douce et tremblante :

— En me rendant aux désirs de ma tante, qui m'appelait ici, je croyais, Monsieur, que son désir avait votre agrément, ou que, du moins, elle avait la certitude que vous ne désapprouveriez pas ses bontés pour moi ; sans cela, je ne me serais pas permis d'accepter ses offres...

— J'aime à le croire, Monsieur.

— Je vous prierai seulement, Monsieur, d'excuser une indiscrétion... dont je me suis rendu bien involontairement complice. Demain je quitterai cette maison.

— Et où irez-vous? que ferez-vous? dit brusquement Cloarek, que deviendrez-vous ensuite?

— Ne sachant quel sentiment vous dicte ces questions, Monsieur, reprit Onésime avec une dignité douce, vous ne serez pas surpris si j'hésite à vous répondre.

— Mes sentiments envers vous peuvent être... bienveillants... comme ils peuvent être aussi tout le contraire de la bienveillance... Plus tard... je verrai ce que j'aurai à faire...

— Vous seriez l'arbitre absolu de mon sort, Monsieur, s'écria Onésime avec une respectueuse fermeté, que c'est à peine si vous me parleriez ainsi !

— Et qui vous dit que votre sort n'est pas entre mes mains?

— Et de quel droit, Monsieur?

— De quel droit? s'écria Cloarek avec une impétuosité qui l'entraîna trop loin. Vous vous êtes bien rendu l'arbitre de ma destinée, vous !

— Moi... moi?... pardon, Monsieur... je ne vous comprends pas !

— Osez donc, s'écria Cloarek, me regarder en face en me répondant ainsi !

Le pauvre myope, au lieu de se formaliser de ces mots, reprit avec une ingénuité navrante, en promenant autour de lui son vagne et triste regard :

— Vous regarder en face, Monsieur? Hélas! je le voudrais mais, à cette distance, je ne saurais distinguer vos traits.

— C'est vrai, Monsieur, répondit Cloarek moins brusquement; j'avais oublié votre infirmité. Mais, puisque vous ne pouvez me voir, soyez certain que j'ai, moi, un regard auquel rien n'échappe... C'est un avantage que j'ai sur vous, je vous le signale.

— Je vous remercie, Monsieur; mais cet avantage vous servira de peu avec moi; de ma vie je n'ai rien eu à cacher à personne.

Ce mélange de douceur et de franchise, de mélancolie et de dignité, frappa et émut Cloarek; néanmoins il se raidit contre cette impression, craignant de se laisser prendre aux apparences et de ne pas apprécier ainsi froidement et sûrement la valeur morale de l'homme dont sa fille s'était éprise.

— J'ai peu de pénétration, Monsieur, reprit Onésime; mais vos questions, l'accent dont vous les faites, quelques-unes de vos paroles... tout me fait croire que vous avez contre moi un grief dont j'ignore malheureusement la cause.

— Vous aimez ma fille? lui dit Cloarek en tâchant de lire au plus profond de sa pensée.

Onésime pâlit et rougit tour à tour, tressaillit et se sentit si près de défaillir, que, dans son accablement, obligé de se rasseoir auprès de sa petite table, il mit son visage entre ses mains sans pouvoir trouver une parole.

Dans le mouvement que fit Onésime pour cacher sa figure, le mouchoir qui bandait sa plaie tomba et découvrit sa main, ainsi que l'horrible brûlure dont Sabine avait parlé à Cloarek. Celui-ci était depuis longtemps familiarisé avec la vue de bien des blessures; cependant, malgré la gravité de son entretien avec Onésime, il ne put s'empêcher de frémir et de se dire :

— Ah!.. le malheureux... qu'il doit souffrir! Il faut qu'il ait un grand courage pour supporter ainsi cette douleur... Ce courage... joint à la douceur de son caractère, à la fermeté digne que je crois reconnaître en lui... annonce du moins un vaillant cœur.

Voyant le muet abattement d'Onésime, Yvon reprit :

— Comment dois-je interpréter votre silence?.. vous ne répondez pas...

— Que puis-je vous dire, Monsieur?

— Vous avouez donc?

— Oui, Monsieur.

— Et ma fille ignore cet amonr?

— Si elle l'ignore?.. Ah! Monsieur... je serais mort plutôt que de lui en parler... j'ai toujours caché mon secret au plus profond de mon cœur... Aussi je ne sais, Monsieur, par quelle fatalité... vous avez pu deviner ce que je tâchais de me dissimuler à moi-même.

— Et cet amour... qui l'a fait naître en vous?

— D'abord la reconnaissance, Monsieur.

— Comment n'avez-vous pas cherché à vaincre un sentiment qui ne pouvait faire que votre malheur?

— Le croyant ignoré de tous... je m'y abandonnais avec délices... Jusqu'ici, je n'ai connu que l'infortune... Cet amour était le premier bonheur de ma vie... comme il sera l'unique consolation de la triste destinée qui m'attend.

— Vous deviez d'un jour à l'autre être séparé de ma fille... vous n'avez donc pas réfléchi à cela?

— Mon Dieu! non... je ne réfléchissais à rien... Monsieur; j'aimais pour le bonheur d'aimer... j'aimais sans espérance, mais aussi sans crainte et sans remords.

— Ainsi vous n'étiez pas retenu par la crainte de me voir quelque jour instruit de cet amour?

— Je vous l'ai dit : je ne réfléchissais pas... je ne pensais qu'à aimer. Ah! Monsieur, lorsque l'on est comme moi, par une infirmité fatale, presque entièrement isolé des objets extérieurs et à l'abri des distractions qu'ils causent... si vous saviez comme il est facile de s'absorber tout entier dans la solitaire jouissance d'un sentiment unique et profond!

— Mais, puisque votre vue est si mauvaise, vous ne connaissez donc qu'imparfaitement les traits de ma fille?

— Depuis le temps que j'habite cette maison... c'est seule-

ment ce soir que j'ai vu distinctement mademoiselle Sabine.

— Et pourquoi ce soir plutôt que les autres jours?

— Parce qu'elle a bien voulu aider ma tante... à panser une blessure que j'ai à la main... et c'est en daignant me donner ses soins que mademoiselle Sabine s'est assez approchée de moi pour qu'il me fût permis de distinguer parfaitement ses traits.

— Alors qu'aimez-vous donc en elle, puisque c'est à peine si vous connaissiez ses traits?

— Ce que j'aime en elle! Monsieur, s'écria Onésime, c'est son noble et généreux cœur, c'est la grâce de son esprit, l'aménité de son caractère... Ce que j'aime en elle, mon Dieu! mais sa présence, sa voix, sa voix si touchante lorsqu'elle m'adresse quelques mots d'intérêt ou de consolation!

— Alors, jamais il ne vous est venu à la pensée que vous pourriez devenir l'époux de Sabine?

— Ah! Monsieur... je l'aime trop pour cela.

— Que voulez-vous dire?

— Oubliez-vous donc, Monsieur, que je suis à demi aveugle, que je suis, par cette infirmité, à jamais voué à la pitié, au ridicule, à la misère ou à une humiliante oisiveté?.. Moi qui ne puis jamais être qu'un fardeau pour ceux qui s'intéressent à moi... j'aurais osé... Ah! Monsieur!... je n'achève pas... Non, non... je vous le répète... je vous le jure... j'ai aimé, j'aime mademoiselle Sabine comme on aime le beau, le bien, sans autre espoir que la céleste félicité que porte en soi l'amour du beau et du bien. Voilà, Monsieur, ce que j'ai éprouvé... voilà ce que j'éprouve encore. Maintenant, si ma franchise vous touche, daignez me promettre, Monsieur, qu'en quittant cette maison, j'emporterai du moins votre estime.

— Cette estime... vous l'avez acquise, vous la méritez, Onésime, répondit Cloarek d'une voix émue, et, après cette assurance, vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous demander ce que vous comptez faire en sortant d'ici?

— Je tâcherai, Monsieur, de retrouver un emploi semblable à celui que j'occupais; si modeste, si laborieuse que soit ma

condition, pourvu qu'elle me permette de gagner ma vie... c'est tout ce que je désire.

— Mais ne craignez-vous pas que les mêmes motifs qui vous ont fait perdre votre emploi ne se reproduisent?

— Hélas! Monsieur, si je songeais à toutes les déceptions, à toutes les douleurs qui sans doute m'attendent encore, je perdrais courage, reprit Onésime avec accablement.

— Ce n'est ni pour vous décourager, ni vous attrister que je vous ai fait cette objection, vous devez en être certain. Je désire, au contraire, et j'espère trouver le moyen de vous aider à sortir d'une position dont je comprends toute l'amertume.

— Ah! Monsieur, que de bontés! Comment ai-je mérité?..

L'entretien d'Onésime et de Cloarek fut interrompu par quelques coups précipitamment frappés à la porte de la chambre; bientôt l'on entendit la voix de Suzanne disant :

— Monsieur... ouvrez... ouvrez de grâce!

Cloarek s'empressa d'aller ouvrir.

A la vue de Suzanne pâle et effrayée, il pensa tout d'abord à Sabine et s'écria :

— Qu'y a-t-il? Est-ce ma fille?..

— Rassurez-vous, Monsieur... Mademoiselle est endormie, je l'espère.

— Alors de quoi s'agit-il donc?

— Avant de venir vous déranger, j'étais allée frapper à la porte de Segoffin, mais il a le sommeil si dur! impossible de le réveiller.

— Mais, encore une fois, que s'est-il passé?

— Thérèse était allée comme d'habitude fermer les volets du rez-de-chaussée du côté du jardin; elle venait d'ouvrir une des fenêtres...

— Eh bien?..

— Excusez-moi, Monsieur... Je suis si émue...

Et Suzanne disait vrai; car, à l'émotion de son récit se joignait son inquiétude sur le résultat de l'entretien de Cloarek et d'Onésime.

Elle reprit donc :

— Thérèse venait d'ouvrir une des fenêtres de la salle à manger, reprit la gouvernante, lorsqu'elle a vu, à la clarté de la lune... les têtes de deux hommes se dresser au-dessus du mur d'appui de la terrasse d'où l'on aperçoit la mer.

— Allons donc! reprit Cloarek en haussant les épaules, Thérèse est une poltronne; elle aura eu peur de son ombre.

— Je vous assure que non, Monsieur... Thérèse a parfaitement bien vu les deux hommes... Ils avaient tous deux escaladé le talus du saut de loup... et certainement ils s'apprêtaient à entrer dans le jardin; mais, au bruit qu'elle a fait en ouvrant la fenêtre, ils ont disparu.

— Bien que ces craintes me paraissent fort exagérées, reprit Cloarek, gardez-vous d'en rien dire demain à Sabine... La pauvre enfant serait dans une inquiétude mortelle; aussi, je vous recommande la même discrétion envers ma fille, Onésime, ajouta-t-il affectueusement en s'adressant au neveu de Suzanne.

L'accent d'Yvon était si bienveillant pour lui qu'Onésime tressaillit de surprise.

Puisqu'il lui faisait cette recommandation au sujet de Sabine, quoiqu'il fût instruit de son amour pour elle, M. Cloarek admettait donc que les deux jeunes gens pourraient encore se voir, se parler? Suzanne, non moins étonnée, non moins heureuse que son neveu, faisait les mêmes réflexions que lui, lorsque Cloarek reprit :

— Il fait un clair de lune superbe... je vais descendre au jardin et m'assurer par moi-même...

— Descendre au jardin! s'écria Suzanne effrayée, y songez-vous, Monsieur, lorsqu'il y a du danger... peut-être?

— Vous êtes folle avec votre danger, ma chère Suzanne, dit Cloarek en se dirigeant vers la porte; vous n'êtes pas plus vaillante que Thérèse.

— Monsieur, je vous en supplie, permettez-moi alors d'aller éveiller Segoffin; je frapperai si fort qu'il faudra bien cette fois-ci qu'il m'entende.

— Excellent moyen pour éveiller aussi ma fille et l'effrayer par ces allées et venues dans la maison... à une heure pareille!...

— Vous avez raison, Monsieur ; mais pourtant vous ne pouvez pas ainsi aller tout seul...

— Eh bien ! que faites-vous, Onésime? dit Cloarek en voyant le jeune homme se diriger de son mieux vers la porte, dessein qu'il n'accomplit pas sans avoir heurté plus d'un meuble. Où allez vous donc?

— Je vais sortir avec vous, Monsieur, si vous le voulez bien?

— Et pourquoi faire ?

— Ma tante parle de quelque danger, Monsieur...

— Vous... mon digne garçon? dit Yvon en souriaut avec bonté, car le dévouement d'Onésime le touchait, et de quel secours me seriez-vous?

— Il est vrai, Monsieur, j'oubliais que je ne puis vous être bon à rien, répondit le pauvre myope avec un soupir de résignation mélancolique. Mais enfin, s'il y a quelque danger, du moins je le partagerai, je serai là, près de vous, et si ma vue est détestable, heureusement, par une sorte de compensation, j'entends de fort loin. Cela pourrait peut-être servir à connaître la direction que ces hommes ont prise, s'ils sont restés dans les environs?

Cette offre naïve était faite avec tant de sincérité, que Cloarek, échangeant avec Suzanne un regard d'intérêt et de compassion pour Onésime, lui dit :

— Je vous remercie de votre proposition, mon digne garçon, et je l'accepterais de bon cœur si vous n'aviez pas besoin des soins de votre tante pour panser cette blessure que vous avez à la main : elle est à vif et à l'air ; cela doit vous faire beaucoup souffrir. Ainsi donc, Suzanne, ne vous occupez pas de moi, mais de votre neveu.

Cloarek sortit de la chambre et se rendit au jardin.

La lune éclairait au loin les flots alors immobiles; car cette terrasse dominait la mer, que l'on apercevait au loin, à travers la large échancrure d'une falaise.

Cloarek, presque convaincu que la servante avait été dupe d'une illusion causée par quelque jeu d'ombre et de lumière, s'approcha du parapet de la terrasse.

Un saut de loup, large de vingt pieds et creux de douze, rompant la continuité de la muraille d'enceinte, clôturait le jardin à cet endroit, du côté de la falaise. Ce saut de loup était maçonné à pic; mais, du côté de la terrasse, il s'abaissait en talus.

Yvon regarda au fond de cet énorme fossé; il ne vit rien; il tâcha de distinguer, à la faveur de la clarté de la lune, si l'herbe du talus était foulée en certains endroits, ce qui eût indiqué la trace de pas récents. Cette nouvelle investigation n'amena aucun résultat.

Il prêta attentivement l'oreille; il n'entendit au loin que le sourd murmure des grandes lames de l'Océan qui se déroulaient pesamment sur la grève. Il crut définitivement à une folle peur de sa servante, car le pays était parfaitement tranquille, et, depuis que Sabine l'habitait, jamais on n'avait entendu parler d'un vol.

Cloarek allait quitter la terrasse pour regagner sa maison, lorsque tout à coup il vit, derrière un grand massif d'arbres que l'on apercevait à mi-chemin de la falaise, s'élever une de ces fusées qui, dans la marine, servent aux signaux de nuit.

La courbe lumineuse décrivit rapidement sa parabole, le sillon de feu se dessina pendant une seconde sur le bleu foncé du ciel, puis tout s'éteignit.

Cet incident parut d'abord étrange à Cloarek; revenant aussitôt sur ses pas, il jeta les yeux du côté de la mer pour examiner s'il ne se trouvait pas quelque bâtiment en vue pour répondre au signal qui venait de partir d'un point du littoral.

Aussi loin que put atteindre le regard de Cloarek, il ne découvrit aucun navire; il ne vit rien, rien que l'immensité de la mer, dont la nappe immobile et d'un sombre azur reflétait en une traînée de lumière tremblante la vive clarté de la lune.

Après avoir pendant quelques instants cherché à s'expliquer ce singulier incident, et croyant bientôt qu'il s'agissait de quelque signal convenu entre des contrebandiers qui, sans doute, correspondaient d'une falaise à l'autre, Cloarek rentra chez lui.

Cette alerte, qui, dans d'autres circonstances, eût peut-être donné beaucoup à penser au capitaine corsaire, en la rapprochant de l'audacieux enlèvement dont il avait failli être victime, cette alerte fut bientôt oubliée pour les graves réflexions qui, chez lui, devaient succéder à l'entretien qu'il avait eu dans la soirée avec Onésime.

XIV

Cloarek, après avoir passé une partie de la nuit à réfléchir sur son entretien avec Onésime, entra le matin chez sa fille, il la trouva levée, souriante, heureuse; elle se jeta à son cou avec un redoublement de tendresse.

— Eh bien, mon enfant, lui dit Cloarek, as-tu passé une bonne nuit?

— Excellente, mon père... J'ai fait des rêves d'or; car vous me portez bonheur jusque dans mon sommeil.

— Voyons, mon enfant, ces beaux rêves, contes-les-moi... Illusion ou réalité, je tiens à savoir tout ce qui te rend heureuse, dit Cloarek, cherchant une transition pour arriver à l'entretien qu'il voulait avoir avec Sabine au sujet d'Onésime. Allons, je t'écoute. Quelque brillant château en Espagne?.. quelque songe digne des *Mille et une Nuits?*

— Oh ! père, je ne suis pas si ambitieuse, même en rêve. Mes désirs sont plus humbles.

— Eh bien ! ce songe ?

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Je rêvais que je passais ma vie avec vous.

— Il ne valait guère la peine de rêver pour cela, mon enfant.

— Avec vous... et avec cette chère Suzanne.

— Bon... mais c'est tout simple.

— Et avec ce brave Segoffin qui vous est si attaché.

— Et... dit Cloarek, en remarquant une légère rougeur qui colora le gracieux visage de sa fille, et c'est tout?

— J'oubliais...

— Tu oubliais quelqu'un ? cette bonne petite Thérèse, sans doute ?

— Non, mon père, je n'avais pas songé à Thérèse.

— Eh bien ! cette personne oubliée, c'était?..

— M. Onésime.

— Comment ! M. Onésime... je ne comprends pas.

— Dame ! mon bon père, vous me demandez mon rêve, je vous le raconte.

— Sans doute ; mais enfin, dans ce rêve, à quel titre M. Onésime passait-il sa vie avec nous ?

— C'était tout simple, bon père, nous étions mariés.

Sabine prononça ces mots avec un accent à la fois si ingénu, si enjoué, que Cloarek ne put avec raison douter de la sincérité du récit de sa fille ; il se demanda s'il devait se féliciter ou non de ce rêve singulier ; aussi reprit-il avec une certaine anxiété :

— Ah ! toi et M. Onésime vous étiez mariés?

— Oui, mon père.

— Et... j'avais consenti à ce mariage ?

— Certainement... puisque nous étions mariés. Mais mon rêve ne prenait que quelque temps après notre union. Nous étions dans le petit salon d'en haut... tous trois assis sur le grand canapé... vous, mon bon père, au milieu de nous

deux. Suzanne, près de la fenêtre, travaillait à son tricot, tandis que Segoffin, à genoux devant la cheminée, soufflait le feu... et Suzanne, comme à son ordinaire, se moquait du pauvre homme... Vous, mon père, vous gardiez le silence depuis quelques moments. Soudain, prenant dans vos mains les mains de M. Onésime et les miennes, vous nous avez dit d'une voix tout émue : « Savez-vous, mes enfants, à quoi je pensais? — Non, mon père, avons-nous dit, M. Onésime et moi (car naturellement il vous appelait aussi son père). — Eh bien, avez-vous repris, je pensais qu'il n'existe pas sur la terre un homme plus heureux que moi. Avoir auprès de soi deux enfants qui s'adorent, deux anciens serviteurs, ou plutôt deux vieux amis... et passer ainsi avec eux une vie paisible et fortunée... il faut encore et toujours remercier Dieu, mes enfants. » Et en disant cela, mon bon père, vos yeux étaient pleins de larmes... Alors, Onésime et moi, nous vous avons serré dans nos bras en disant, car la même pensée nous venait : « Oh ! oui, Dieu est bon pour nous... Merci, merci à Dieu ! » Nous sommes restés ainsi un moment tous trois embrassés... et puis je me suis éveillée, pleurant comme dans le rêve.

Cloarek ne put cacher les larmes qui lui vinrent aux yeux à ce naïf récit, et il dit à Sabine :

— En réalité comme en songe, tu es et tu seras la meilleure et la plus tendre des filles... Mais, dis-moi, il y a dans ton rêve quelque chose qui me surprend beaucoup.

— Quoi donc ?

— Tu permets ?

— Je le crois bien, bon père... Et qu'est-ce donc qui vous surprend si fort ?

— Ton mariage avec Onésime.

— Vraiment ?

— Oui.

— C'est singulier... moi j'ai trouvé cela si naturel, que je n'en ai pas été étonnée du tout.

— D'abord, mon enfant... et cela n'est pas, je l'avoue, le plus grand inconvénient, M. Onésime est sans fortune.

— Mais bien des fois vous m'avez dit, mon bon père, que tous ces voyages pour votre commerce, toutes ces absences dont je m'affligeais tant... avaient pour unique but de m'amasser une belle dot.

— Sans doute.

— Alors vous voyez bien que, dans mon rêve, M. Onésime n'avait pas besoin de fortune.

— Soit... pour un mariage en songe... l'égalité des biens n'est pas nécessaire.

— Et, dans les mariages vrais... elle est donc indispensable ?

— Indispensable... non, mon enfant... mais du moins convenable. Enfin, passons à autre chose.

— Encore!

— Oh!.. je ne suis pas au bout... Mais puisque tu permets...

— Allez, allez, bon père.

— M. Onésime n'a pas d'état, et, par conséquent, pas de position sociale.

— Pauvre jeune homme, il n'en est que plus à plaindre... Qui pourrait lui faire un crime de son oisiveté forcée? Est-ce le cœur, le bon vouloir, l'instruction, la capacité qui lui manquent? non, sans doute... C'est cette fatale infirmité qui met un obstacle à tout ce qu'il pourrait entreprendre.

— Tu as parfaitement raison, mon enfant... cette fatale infirmité est un obstacle insurmontable, qui malheureusement l'empêchera toujours de suivre une carrière quelconque, de se créer une position... et même de se marier... si ce n'est en songe, bien entendu.

— Ici, mon bon père, à mon tour je ne vous comprends plus.

— Vraiment!

— Oh! mais, plus du tout! du tout!

— Comment! mon enfant, tu ne comprends pas qu'il est impossible qu'une femme fasse jamais la folie de se marier avec un pauvre garçon à demi aveugle, qui voit à peine à dix pas devant lui, qui serait toujours, pour ainsi dire,

comme un enfant en tutelle? tu ne comprends pas qu'ainsi les rôles seraient intervertis... et qu'au lieu de protéger sa femme, comme tout homme doit le faire, M. Onésime devrait être protégé par la femme qui serait assez folle pour l'épouser?

— N'est-il pas tout simple que celui qui peut protéger l'autre... le protége?

— Sans doute; mais ce rôle, ce devoir est celui de l'homme.

— Oui, quand il peut le remplir; mais quand il ne le peut pas, il appartient à la femme.

— Si elle est assez folle, je le répète, mon enfant, pour s'exposer à une aussi triste existence.

— Folle?..

— Archi-folle!.. Allons... ne fais pas tes doux yeux si méchants.

— Voyons, père... écoutez-moi...

— Je t'écoute.

— Vous m'avez élevée avec une bonté adorable, vous avez été au-devant de tous mes désirs, vous m'avez entourée de tout le bien-être possible; enfin, pour moi, vous vous êtes exposé à tous les ennuis de vos longs voyages de commerc, n'est-ce pas?

— C'était pour moi, non-seulement un bonheur, mais un devoir, mon enfant.

— Un devoir?..

— Le premier, le plus sacré de tous...

— De me protéger?.. d'être mon guide?.. mon soutien?...

— L'on n'est père qu'à cette condition...

— Voilà où j'en voulais venir, dit Sabine avec une naïveté triomphante. Le rôle, le devoir du père est de protéger son enfant?

— Certainement.

— Maintenant, père, supposez que, dans l'un de vos voyages, vous ayez été aussi malheureux ou aussi maladroit que ce pauvre Segoffin... et ce qu'au ciel ne plaise, grand Dieu! vous ayez, par suite de je ne sais quel accident, perdu la

vue... serais-je folle, archi-folle, parce que j'emploierais toutes les forces de mon intelligence et de mon cœur à tâcher de vous rendre ce que vous avez fait pour moi, et d'être à mon tour votre guide, votre soutien, votre protectrice? Nos rôles seraient intervertis, comme vous dites... et cependant, quelle est la fille qui ne serait pas heureuse et fière de faire pour son père ce que je ferais pour vous?... Eh bien! ce dévouement d'une fille pour son père, pourquoi une femme ne l'aurait-elle pas pour son mari?.. Ah! ah!.. voyez-vous... j'étais bien sûre que vous n'auriez rien à répondre à cela, mon bon père.

— D'abord, chère et tendre enfant, je ne te réponds pas... parce que ce que tu me dis là m'émeut délicieusement et me prouve de nouveau la rare bonté de ton cœur... mais ne te hâte pas tant de triompher...

— Nous verrons bien.

— Tu vas sentir tout de suite que ta comparaison... si touchante qu'elle soit, n'est pas juste... J'admets que, par suite d'événements fâcheux, une fille soit obligée de devenir le soutien... la protectrice de son père... elle se dévoue à lui... C'est beau, c'est noble. Mais enfin, elle pas n'a choisi son père, elle accomplit un devoir sacré... tandis que la femme qui peut choisir son mari... serait... je le répète (ne me fais pas de trop méchants yeux), serait folle... archi-folle... d'aller justement choisir pour mari...

— Une pauvre créature qui ait justement besoin d'être entourée de la plus tendre sollicitude! s'écria Sabine en interrompant son père. Choisir ainsi, c'est faire acte de folie? Répétez-moi cela, mon bon père... je vous croirai. Oui, vous si généreusement dévoué à votre enfant, vous si compatissant pour ses faiblesses... vous qui pour elle avez accompli tous les sacrifices... dites-moi qu'il est insensé de mettre son bonheur à dévouer sa vie à un pauvre être que la destinée accable; dites-moi qu'il est insensé de venir à lui par cela même que son infortune doit éloigner tout le monde de lui! dites-moi cela, mon père... et je vous croirai.

— Non, ma noble et généreuse enfant, je ne dirai pas cela, je mentirais!.. s'écria Cloarek entraîné par la généreuse animation de Sabine; non, je ne doute pas du bonheur divin que l'on puise dans le dévouement, lorsque l'on se dévoue surtout pour une personne bien-aimée... non, je ne doute pas de l'attrait qu'éprouvent les âmes d'élite pour tout ce qui est à la fois souffrant, courageux et résigné.

— Vous voyez donc bien... bon père... mon rêve n'est pas si extraordinaire que vous le disiez, reprit la jeune fille en souriant, et j'ai, je l'espère, réponse à tout.

— Oh! tu es une rude jouteuse... et je m'avouerais tout à fait vaincu... ou plutôt convaincu, si tu pouvais répondre aussi victorieusement à une dernière objection... Je l'avais gardée en réserve... comme la plus forte...

— Voyons l'objection? J'en ferai justice... comme des autres...

— Sais-tu... que tu es terrible, au moins?

— Oui... oui... riez... je vous attends, et de pied ferme encore...

— Dis-moi... quand on pousse à ce point... le dévouement pour quelqu'un... c'est qu'on l'aime beaucoup... n'est-ce pas?

— Nécessairement.

— Et il faut admettre que ce quelqu'un aime beaucoup... aussi?..

— Cela va sans dire.

— Qu'il aime... corps et âme... que la présence de celle qui se dévoue si noblement pour lui le charme... et l'enchante... qu'il éprouve enfin autant de bonheur à la voir qu'à l'entendre, car la contemplation du gracieux visage d'une épouse bien-aimée nous est aussi douce que la contemplation de ses mérites et de ses vertus? Eh bien! dans ton mariage en rêve... ce qui me semble le plus étrange... c'est...

— Pourquoi vous interrompre, mon bon père?..

— Tiens... pour mieux te rendre ma pensée... je vais te raconter un fait. Hier soir... selon ta recommandation, j'ai vu... M. Onésime... et...

— Oh !... n'est-ce pas qu'il est impossible de ne pas s'intéresser à lui, et de...

— D'accord... mais laisse-moi parler... J'ai fait naturellement causer M. Onésime, afin de juger un peu de son esprit, de ses sentiments. Or...

— Avouez qu'il n'est pas de sentiments plus élevés que les siens, d'esprit plus juste... de caractère plus...

— Mais, maudite petite bavade, permets-moi donc d'achever... Somme toute, j'ai été satisfait de ce jeune homme ; seulement...

— J'en étais bien sûre... je vous l'avais bien dit.

— Sabine... Sabine...

— Pardon, bon père... je vous écoute.

— Nous avons donc assez longuement causé... avec M. Onésime, et... je ne sais plus comment cela est venu dans notre conversation... je lui ai demandé, à propos de sa mauvaise vue, s'il voyait distinctement à quelques pas... Il m'a répondu que non... et qu'ainsi, par exemple, depuis qu'il était ici... il ne t'avait vue... là, bien distinctement... bien complétement vue... qu'une seule fois... et c'était hier... lorsque tu as aidé Suzanne à panser la blessure qu'il avait à la main.

— Pauvre M. Onésime... c'est vrai ; car, pour aider Suzanne, il m'a fallu m'approcher tout près, tout près de lui.

— Eh bien ! s'il te faut tout dire... ce qui me paraît le plus inconcevable dans ton mariage en rêve... c'est un mari qui ne verrait jamais sa femme.

— Jamais ! il faudrait donc qu'il devînt, hélas ! tout à fait aveugle ?

— D'accord... mais enfin... il passerait toute sa vie auprès de sa femme sans jamais la voir... pour ainsi dire... que par accident...

— Eh bien !.. mon père... la part faite à ce qu'il y a de cruel dans une infirmité pareille... moi, je trouverais cela charmant.

— Voilà qui est un peu fort.

— Et je vous le prouverai.

— Je t'en défie... par exemple!

— Tenez, mon bon père, je ne sais plus où j'ai lu qu'il n'y avait rien de plus sacrilége que de laisser toujours exposés à la vue les portraits destinés à vous rappeler des personnes aimées, car parfois les yeux finissaient par tellement s'habituer à ces images, que leur effet, au lieu d'être toujours vif et nouveau, allait ainsi en s'émoussant.

— Il y a du vrai dans cette observation... mais je ne devine pas le profit que tu peux en tirer pour ta cause.

— Si... au contraire... on renferme ces portraits dans un cadre à ventaux... je suppose... et que l'on ne l'ouvre que lorsque l'on se sent disposé à contempler avec recueillement une image chérie; l'impression qu'elle vous cause est d'autant plus puissante, qu'elle a été ménagée... n'est-ce pas, bon père?

— Parfaitement raisonné, Mademoiselle. Ensuite?..

— Eh bien! vous aimant comme je vous aime, mon bon père... je serais, je suppose, dans la position de M. Onésime?.. que je me consolerais en me disant: Toutes les fois que j'embrasserai mon père, la vue de sa bienveillante et noble figure sera pour moi comme une apparition ineffable... puis ses traits se voileront pour ainsi dire de nouveau à mes regards, mais du moins je le saurai là... et...

— Tais-toi... perfide... tu me donnerais envie de te voir myope...

— Ah! j'étais bien sûre de vous convaincre...

— Un moment, je ne me rends pas encore.

— Oh! quel tenace adversaire vous faites, mon bon père!..

— J'admets... que notre myope... le myope de notre rêve, se console ainsi; j'admets qu'il trouve même une sorte de charme toujours nouveau dans ces apparitions de l'objet aimé, j'admets enfin qu'il en soit de l'original du plus charmant portrait du monde comme du portrait lui-même... et que, sans se blaser pour cela sur la vue incessante de l'objet aimé, le regard finisse peut-être par trop s'habituer à être ravi.

— C'était absolument ma pensée.

— Et c'est justement là où je t'attendais et où je t'arrête, triomphante raisonneuse! C'est un horrible guet-apens que que je te tendais, glorieuse!

— Voyons ce guet-apens, bon père?

— S'il en est ainsi, le myope sera parfaitement partagé. lui; mais l'autre, c'est-à-dire le *clairvoyant,* ou plutôt la clairvoyante, elle n'aura donc pour ressource que de fermer les yeux, afin de se ménager, à son tour, des apparitions et de ne pas s'habituer à être trop continuellement enchantée?

— Comment! c'est sérieusement que vous me faites cette objection?

— Parbleu! c'est ma meilleure.

— En vérité, mon père... j'ai trop beau jeu.

— Vraiment?

— Mais, certainement; car enfin, si je me suis mise un instant à la place de M. Onésime, ce n'est pas du tout une raison pour que je renonce à mes excellents yeux; je ne crains pas que ma vue se blase jamais à regarder mon mari, je suis sûre du contraire. J'en prends à témoin le bonheur que j'ai toujours à vour voir, mon bon père (quoique, dans la prévision sans doute de mes idées sur *les rares apparitions,* vous vous soyez bien souvent dérobé à mes regards par vos fréquents voyages), mais il n'importe, allez, père... je resterais pendant cent ans mes yeux sur vos yeux, que je ne me rassasierais pas de lire sur vos nobles traits toute votre tendresse pour moi.

Et Sabine embrassa tendrement Yvon.

— Chère... chère enfant, dit Cloarek en répondant aux caresses de sa fille, tu as pour toi la logique de l'affection et la raison du cœur, comment veux-tu que je lutte contre cela?.. Allons, je m'avoue humblement vaincu. J'avoue qu'après tout ton rêve n'est pas si déraisonnable, et que l'on pourrait, à la rigueur, épouser un myope lorsqu'on l'aime et qu'il est rempli de cœur et de dévouement.

— Ah! bon père... dit vivement Sabine en pressant les mains de Cloarek entre les siennes.

— Seulement, reprit Yvon, malgré ta façon poétique d'en-

visager la *mauvaise vue,* je préférerais que ce pauvre Onesime... Mais, au fait... j'y songe...

— A quoi donc pensez-vous, mon père?

— J'ai beaucoup connu... dans les voyages que j'ai faits... pour mon commerce, un jeune chirurgien d'une grande habileté (il n'avait, par parenthèses, qu'un défaut : une gourmandise effrénée); il est allé s'établir à Paris, où sa réputation a grandi, et, à cette heure, il est l'une des célébrités du monde savant... Peut-être trouverait-il dans sa science le moyen de rendre la vue à ce pauvre garçon...

— Grand Dieu! s'écria Sabine ravie, il y aurait quelque espoir?

— Je n'en sais rien, mon enfant; mais je connais plusieurs cures merveilleuses du docteur Gasterini; je lui écrirai aujourd'hui même... et nous avons été assez liés pour que je puisse lui demander de venir voir Onésime... si toutefois ce célèbre docteur peut abandonner pendant vingt-quatre heures sa nombreuse clientèle.

— Ah! mon père... que de bontés!... et puis aussi, que d'espérances!... Car enfin, l'intérêt que vous portez à M. Onésime... le bien que vous pensez de lui...

— Voyons... achève...

— Vous songez à le guérir... parce que vous ne voudriez peut-être pas avoir un myope pour gendre?... dit Sabine en rougissant et en baissant les yeux avec embarras.

— Diable... comme tu y vas! Oh! je n'accorde pas si vite mon consentement... Allons, rassure-toi... je ne dis pas tout à fait non, et la meilleure preuve que je puisse te donner de mon bon vouloir... c'est que...

— C'est que?

— Embrasse-moi... encore, dit Yvon. Puis, se dirigeant vers la porte, il ajouta :

— Attends-moi ici... dans une heure.

— Vous sortez, mon père?

— Pour une affaire très-importante...

— Et vous ne m'en dites pas davantage?

— Pas un mot de plus... Je suis un terrible homme, comme tu vois... A bientôt... attends-moi et ne t'impatiente pas trop.

Cloarek, en sortant de chez Sabine, monta chez Onésime, et afin que leur conversation fût plus secrète et moins sujette à être troublée; il pria le jeune homme de l'accompagner dans une promenade qu'il voulait faire sur la grève avant déjeuner.

Pendant l'absence d'Yvon, sa demeure recevait la visite d'un personnage aussi fâcheux qu'inattendu.

XV

Pendant que M. Cloarek s'éloignait avec Onésime, Segoffin, debout et immobile sur la terrasse du jardin, endroit élevé d'où l'on découvrait la mer, braquait obstinément une vieille longue-vue recouverte en chagrin vert sur un objet qui semblait absorber toute son attention et exciter au plus haut degré sa surprise et sa curiosité.

Cet objet était un brick que l'on apercevait encore au loin, à travers la large échancrure des falaises; mais comme ce bâtiment louvoyait depuis quelque temps, d'un moment à l'autre il devait, en poursuivant sa manœuvre, échapper aux regards de Segoffin, tandis qu'il s'abandonnait au monologue suivant :

— C'est incroyable !... Est-ce un rêve?... est-ce lui?... Oui, ce doit être lui!... Voilà bien sa mâture... sa voilure... son

air... sa démarche enfin, et pourtant, non, ce ne peut être lui... ce n'est pas sa coque... sa *façon*... Avec sa batterie barbette, il était bas sur l'eau comme une baleinière... tandis que celui-ci vous a des bastingages d'une hauteur ridicule; impossible; et puis enfin, je ne lui vois pas un sabord... pas le moindre petit canon ne montre le bout de son nez. Non... non, ce n'est pas lui! Est-ce que cette peinture d'un gris de perruquier avec une lisse jaunâtre (ce qui est du plus pâteux, du plus piteux effet) a le moindre rapport avec cette peinture noire à lisse écarlate qui vous était d'un effet si crâne et si marin? Encore une fois, ce n'est pas lui... Cependant... cette mâture démesurée, si gaillardement inclinée sur l'arrière... ce gréement fin comme des fils d'araignée... il n'y a au monde ou au diable que *le Tison d'Enfer* capable de porter une pareille mâture... qui lui donne la rapidité d'un alcyon... Mais, quel âne je suis! j'ai un excellent moyen de m'assurer de l'*identité que je cherche à constater*, ainsi qu'aurait dit M. Yvon lorsqu'il servait dans les robes noires et qu'il se délectait à jeter des présidents par la fenêtre... c'est bien facile... le voilà qui vire de bord... je vais être certain de...

Segoffin fut interrompu dans son soliloque et dans ses observations nautiques par une tape qu'on lui donna familièrement sur le bras dont il tenait sa longue-vue... Il retourna vivement la tête, fort contrarié de cette inopportune agacerie, et se trouva face à face avec Suzanne; dans sa préoccupation, il ne l'avait pas entendue s'approcher.

— Ce qui est fait est fait; mais que le diable vous emporte, ma chère, de venir me déranger ainsi! dit le *commis*, ou plutôt (avouons-le maintenant) le *maître canonnier* de M. Cloarek, en reprenant au plus tôt sa longue-vue et cherchant son point de mire...

Malheureusement il était trop tard : le brick avait viré de bord et disparu; ainsi devenait impossible la *constatation d'identité* dont Segoffin s'était flatté.

— Comment? que le diable m'emporte! grossier que vous

êtes... reprit Suzanne, tel est le bonjour que vous me souhaitez?...

— Entre vieux amis comme nous, la franchise est un devoir, reprit Segoffin, en jetant sur la mer un dernier regard de regret et en faisant rentrer les uns dans les autres les tubes de sa longue-vue. J'étais là à m'amuser à voir passer *les petits bateaux qui vont sur l'eau*, comme je chantais dans mon jeune âge... et vous venez m'interrompre.

— Vous avez raison : la franchise est un devoir entre nous, Segoffin... aussi, je vous dirai que jamais sourd n'a dormi d'un sommeil plus insolent que le vôtre...

— Qu'en savez-vous? Malheureusement pour moi et pour vous, Suzanne... vous n'avez jamais été à même de voir de quelle manière je dors... répondit le maître canonnier d'un air gaillard, et surtout de voir de quelle manière... je ne dors point!... ma chère.

— Vous vous trompez, car hier soir j'ai été frapper à votre porte.

— Enfin! s'écria Segoffin en faisant papilloter son œil unique d'un air étrangement libidineux et triomphant; je vous avais bien dit, moi, que vous y arriveriez... et vous êtes arrivée...

— A quoi? reprit la gouvernante sans vouloir comprendre l'audacieuse pensée de son compagnon; à quoi suis-je arrivée?

— A venir seulette, sur la pointe du pied et sans chandelle... pour me conter fleurette et me lutiner dans ma chambrette.

— Monsieur Segoffin... vous êtes un impertinent.

— Je vous jure, ma chère, que je serai discret, et que, sans ce sommeil de plomb, vous eussiez été reçue... ah mais! reçue comme la reine des amours... et je vous promets qu'une autre fois...

— Comme vous êtes à moitié fou, et aussi borgne de l'esprit que du corps, je ne fais pas attention à vos sottises... Je veux seulement vous dire que j'étais allée frapper à votre porte... pour vous demander aide et secours...

— Aide et secours! contre qui?

— Mais comme vous êtes poltron comme un lièvre... vous vous êtes tenu coi, feignant de dormir et vous gardant bien de me répondre.

— Voyons, Suzanne... sérieusement, que s'est-il passé cette nuit? Est-ce que vraiment vous avez cru avoir besoin de moi?

— Cela m'eût avancé à grand'chose! Oh! mon Dieu! l'on aurait beau mettre la maison à feu et à sang... tant pis... monsieur Segoffin se trouve bien dans son lit... il y reste...

— La maison à feu et à sang! Encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que cette nuit deux hommes ont tenté de s'introduire ici... Rien que cela.

— Allons donc... ma chère, vous rêvez tout éveillée.

— Deux hommes ont tenté de s'introduire ici... par ce saut de loup devant lequel nous sommes; m'entendez-vous, Segoffin?

— Un instant... ils étaient deux?

— Oui.

— Ils ont tenté de s'introduire ici?

— Par ce saut de loup, vous dis-je...

— Je sais ce que c'est... ma chère.

— Comment?

— C'étaient deux de vos amoureux...

— Segoffin!

— Il y avait sans doute eu de votre part erreur de date... ou double emploi dans vos circulaires... et alors...

Le maître canonnier s'interrompit brusquement et n'acheva pas sa mauvaise plaisanterie.

Ses traits, ordinairement impassibles, prirent soudain une indicible expression de stupeur d'abord... puis de crainte et d'anxiété; le changement de ses traits fut si subit, si frappant, que dame Robert, oubliant les impertinences de son compagnon, s'écria :

— Mon Dieu! Segoffin, qu'avez-vous? que regardez-vous donc ainsi?

Et, suivant la direction de l'œil du vieux serviteur, elle vit 'avancer, du fond d'une allée qui conduisait à la terrasse, un nouveau personnage que précédait la peureuse servante.

La venue de ce personnage causait la stupeur et l'effroi du maître canonnier. Cependant, tant s'en fallait que ce nouvel arrivant eût un aspect terrifiant.

C'était un gros petit homme trapu, à ventre saillant; il portait un superbe habit bleu barbeau, une culotte de casimir noisette, des bottes à revers et un long gilet blanc, au-dessous duquel se balançaient deux chaînes de montre en or, garnies de volumineuses breloques en graines d'Amérique.

Ce personnage tenait d'une main une petite badine dont il secouait cavalièrement la poussière de ses bottes, et, de son autre main, il tenait son chapeau, qu'il avait galamment ôté de loin, à la vue de dame Robert. On pouvait ainsi admirer l'élégant et léger crêpé de sa coiffure, poudrée à blanc, ainsi que ses épais favoris coupés en croissant; la blancheur de la poudre faisait ressortir davantage encore la couleur empourprée de la rubiconde et large figure de ce personnage : figure et coiffure que le maître canonnier s'était souvent plu à comparer ingénieusement à une grosse framboise à demi-saupoudrée de sucre blanc.

Mais, à ce moment, Segoffin, loin de songer à plaisanter, éprouvait une frayeur qui augmentait pour ainsi dire à chaque pas que faisait à son encontre l'homme à la tête poudrée et aux bottes à revers.

Ce digne homme, nommé *Floridor Verduron*, était l'armateur du brick LE TISON D'ENFER, ordinairement commandé par le capitaine *l'Endurci*.

Or, jusqu'à cette époque et pour des motifs que l'on comprend du reste, Cloarek avait caché son véritable nom à son armateur, lui ayant surtout laissé ignorer dans quel endroit il allait se reposer en suite de ses croisières ; un ami commun servait d'intermédiaire à la correspondance du capitaine et de M. Floridor Verduron.

On conçoit l'effroi du maître canonnier : il songeait que,

ayant sans doute eu connaissance de la demeure et du véritable nom du capitaine corsaire, mais dans son ignorance du double rôle que jouait M. Cloarek, l'armateur, dès ses premiers mots, allait révéler, sans penser à mal, un secret de la plus grave importance.

La présence de l'armateur expliquait aussi en partie l'arrivée du brick que Segoffin avait cru reconnaître quelques moments auparavant, sous une espèce de déguisement dont il ne pouvait deviner le mystère.

Pendant ces désolantes réflexions du maître canonnier, M. Floridor Verduron s'était approché de plus en plus, tandis que Suzanne disait au vieux serviteur :

— Quel peut être ce Monsieur ?... Est-il rouge de figure !.. Je ne l'ai jamais vu ici... Mais répondez donc, Segoffin ! Mon Dieu ! quel air singulier vous avez ! En vérité vous êtes encore plus blême que de coutume.

— C'est la rougeur de ce gros homme qui me fait paraître ainsi, ma chère,.. dit notre homme en se voyant en face d'un danger qu'il ne savait comment conjurer.

La servante, qui précédait l'armateur de quelques pas, dit à Suzanne :

— Dame Robert, c'est un Monsieur qui vient voir notre maître pour affaires très-importantes.

— Vous savez bien que Monsieur est sorti.

— C'est ce que j'ai répondu à ce Monsieur ; mais il a dit qu'il attendrait, car il fallait absolument qu'il voie notre maître... alors... je vous l'ai amené... pour qu'il s'explique avec vous.

Thérèse finissait d'expliquer ainsi la venue de M. Verduron, lorsque celui-ci, qui, sachant son monde, se piquait de bonne compagnie et avait été cité dans son bel âge comme un coryphée du menuet, s'arrêta à cinq pas de dame Robert, et fit un premier et profond salut, ses bras gracieusement arrondis, les coudes en dehors, ses talons exactement joints et ses pieds formant le V.

Dame Robert, flattée de ce respectueux hommage rendu à

son sexe, riposta par une cérémonieuse révérence, en disant tout bas à Segoffin, d'un air de récrimination sardonique :

— Apprenez, par cet exemple, comment un galant homme doit aborder une femme.

— J'ai, mordieu! bien abordé autre chose, ainsi que va malheureusement le dire cet animal d'armateur, murmura le maître canonnier entre ses dents et en rongeant ses ongles de désespoir.

M. Floridor Verduron, s'avançant de deux pas, accomplit sa seconde salutation; Suzanne y répondit par une nouvelle révérence, et en disant tout bas à Segoffin, pour le vexer et le piquer d'émulation :

— Ce sont vraiment des façons de grand seigneur!... d'ambassadeur !...

Le maître canonnier, au lieu de répondre, s'effaça le plus possible derrière le feuillage d'un arbre vert, comme s'il avait pu échapper au danger en l'ajournant.

Le troisième et dernier salut de l'armateur (les trois saluts étaient de rigueur) fut trop semblable aux deux premiers pour mériter une mention particulière, et il allait enfin s'adresser à Suzanne, lorsqu'il aperçut le maître canonnier.

— Tiens! tu étais là? lui dit l'armateur en lui faisant un signe des plus affectueux. Je ne t'avais pas aperçu... vieux *loup de mer*...

— Peuh! reprit Segoffin croyant sourire, tandis qu'il ne faisait qu'une horrible grimace, si l'on était *loup-marin* parce qu'on habite sur la côte... Madame, et il montra Suzanne, serait à ce compte une *loup-marin*.

— Toujours plaisant! répondit l'armateur. Et ton œil... mon pauvre garçon !

— Comme vous voyez... mon bon monsieur Verduron, je n'y vois plus... mais ne parlons pas de cela... je vous en supplie... Ne parlons pas de cela... j'ai mes raisons.

— Je le crois bien, mon pauvre vieux... car, en vérité, c'est jouer de malheur, n'est-ce pas, Madame? dit l'armateur en s'adressant à Suzanne, perdre ainsi un œil d'un coup de pique!

— Comment! s'écria dame Robert en regardant Segoffin avec ébahissement, comment! un coup de pique?...

— C'est un calembour, reprit héroïquement le maître canonnier avec une grimace encore plus compliquée que la première. M. Verduron, qui est très-drôle, appelle l'ATOUT que j'ai reçu à l'œil un *coup* de PIC, parce que j'ai beaucoup de CŒUR, mais que malheureusement je n'ai pas eu GARDE A CARREAU... *avec ce gueux d'opticien... de Lyon.*

Ces derniers mots, seulement à l'adresse de Suzanne, furent prononcés si bas, qu'elle seule les entendit, et d'ailleurs l'armateur s'étourdissait lui-même en riant à gorge déployée des calembours atroces qu'une position désespérée inspirait au malheureux Segoffin.

— Ah! parbleu! je ne le croyais pas si fort que cela... Ah! ah! ah! C'est qu'il est très-plaisant! n'est-ce pas, Madame, disait M. Verduron. Il n'y a que lui pour trouver cela... Un *coup de pic*... un *atout*... il a beaucoup de *cœur*... et il n'a pas eu *garde à carreau*. Eh! eh! c'est très-plaisant... très-plaisant!

— Le fait est, Monsieur, reprit dame Robert, qui trouvait le jeu de mots exécrable, mais qui heureusement ne pensait plus au *coup de pique,* ainsi expliqué, le fait est que M. Segoffin, avec son air sérieux, est un *pince sans rire,* comme on dit... et, s'il n'est pas plaisant, ce n'est pas du moins l'intention qui lui manque... Mais, Monsieur, la servante vient de m'apprendre que vous désiriez parler à M. Cloarek pour affaires pressantes?...

— Oui, belle dame, très-pressantes, reprit galamment l'armateur. C'est sans doute à madame son épouse que j'ai l'honneur de parler... dans ce cas, je...

— Pardon, Monsieur... je ne suis que la gouvernante de mademoiselle Cloarek.

— Comment, le cap...

Cette première syllabe du mot *capitaine* n'était pas sortie de la bouche de l'armateur, que le maître canonnier s'écriait soudain de tous ses poumons, en frappant brusquement sur le bras de Suzanne :

— Ah! *nom d'un petit poisson!* regardez donc!... voyez donc!...

La gouvernante fut si saisie et de l'éclat de voix et du geste de Segoffin, qu'elle jeta un cri perçant et n'entendit pas même la syllabe si redoutée prononcée par l'armateur. Aussi, à peine remise de cette alerte, elle dit au vieux serviteur avec beaucoup d'aigreur :

— C'est insupportable! vous m'avez fait une peur horrible. J'en suis toute tremblante...

— Mais regardez donc là-bas, reprit le maître canonnier en étendant son long bras dans la direction des falaises. C'est à n'y pas croire... ma parole d'honneur... c'est surnaturel...

— Quoi donc? dit l'armateur en suivant des yeux la direction indiquée par Segoffin, que voyez-vous donc?

— Non, l'on m'aurait juré que cela était possible, reprit notre homme, que j'aurais donné ma tête à couper que cela ne pouvait pas être.

— Mais, quoi donc? reprit Suzanne, qui, malgré sa mauvaise humeur, sentait sa curiosité s'éveiller, de quoi parlez-vous?

— Ça tient du prodige! poursuivit le maître canonnier avec une sorte d'accablement admiratif; c'est à se demander si l'on veille ou si l'on rêve.

— Encore une fois, qu'y a-t-il? s'écria l'armateur, non moins impatienté que la gouvernante; de quoi parlez-vous? où faut-il regarder?

— Tenez, dit Segoffin imperturbable, vous voyez bien cette falaise... à gauche?

— A gauche, dit ingénument l'armateur, à gauche de quoi?...

— Parbleu! à gauche de l'autre... fit Segoffin.

— Quelle autre? demanda Suzanne à son tour, quelle autre?

— Comment! quelle autre? reprit notre homme; vous ne voyez pas là-bas cette grande falaise blanche... qui a l'air d'un dôme?

— Si... je la vois, dit l'armateur.

— Eh bien ! après?... dit Suzanne.

— Vous ne voyez pas là... tout à fait en haut...

— Tout à fait en haut... Segoffin ?

— Oui... sur le côté...

— Sur le côté?

— Oui... vous ne voyez pas comme une espèce de lueur bleue?

— Une lueur bleue ! répéta l'armateur en écarquillant les yeux, et mettant sa main gauche au-dessus de ses sourcils en guise d'abat-jour; une lueur bleue... sur la falaise ?...

— Oui, là-bas... et même, tenez ; ah!... nom *d'un petit poisson!* la voilà qui devient rouge! s'écria Segoffin. Voyez-vous?.. hein? est-ce étonnant, étourdissant! Mais venez... monsieur Verduron, allons voir la chose de près, ajouta Segoffin en saisissant l'armateur par le bras et cherchant à l'entraîner. Venez... venez...

— Un instant donc ! reprit M. Verduron en se dégageant des mains du maître canonnier, pour voir la chose de près il faudrait d'abord l'avoir vue de loin, et, du diable! si je vois quelque chose. Et vous, Madame?

— Je n'aperçois rien de rien, Monsieur.

Segoffin eût peut-être tâché de prolonger l'illusion de ses victimes et de leur en faire voir encore, ainsi que l'on dit, *de toutes les couleurs;* mais l'approche d'un nouveau danger vint éteindre sa verve d'invention.

A deux pas de lui il entend la voix de Sabine.

En effet, n'apercevant pas M. Verduron caché par Segoffin et Suzanne, la jeune fille accourait, disant à sa gouvernante :

— Que regardes-tu donc là, ma bonne Suzanne?

— Mademoiselle Sabine ! pensa Segoffin avec désespoir, tout est perdu... Malheureuse enfant ! cette révélation peut la tuer !

XVI

M. Floridor Verduron, l'armateur, à la vue de Sabine, recommença ses révérencieuses évolutions. La jeune fille lui rendit ses saluts en rougissant ; car elle ne s'attendait pas à rencontrer un étranger dans le jardin...

Segoffin, songeant avec effroi que le secret de Cloarek allait être, d'un moment à l'autre, révélé en présence de Sabine, se résolut à un parti désespéré. Voulant à tout prix éloigner l'armateur, il l'interrompit au milieu de ses saluts et lui dit :

— Maintenant, monsieur Verduron, venez avec moi ; je vais vous conduire auprès de Monsieur...

— Mais, Segoffin, dit Sabine, vous ignorez donc que mon père est sorti ?

— Soyez tranquille, Mademoiselle... je sais bien où le trouver.

Et, se mettant en marche, le maître canonnier fit un signe de tête significatif à l'armateur en lui disant :

— Venez, venez.

— Monsieur ferait mieux d'attendre mon père ici, reprit obligeamment la jeune fille ; il m'a dit qu'il ne tarderait pas à rentrer.... vous risqueriez de vous croiser avec lui, Segoffin, et de faire faire ainsi à Monsieur une promenade inutile.

— Non, non, Mademoiselle, soyez tranquille, il fait un temps superbe. Je sais un très-joli petit chemin... et certainement votre père reviendra par là.

— Et s'il revient d'un autre côté ? dit Suzanne, parfaitement disposée en faveur de l'armateur par ses galanteries, vous exposez Monsieur à une course très-fatigante.

— Mais, encore une fois, reprit Segoffin avec impatience, je vous répète que...

— Mon brave, dit M. Verduron en interrompant le maître canonnier, tu conçois que je suis trop galant ou plutôt trop égoïste, ajouta-t-il avec un sourire coquet, pour ne pas me rendre aux obligeantes observations de ces belles dames, et attendre ici... ce cher...

— Très-bien! s'écria vivement Segoffin, très-bien! n'en parlons plus... je croyais faire pour le mieux... mais pendant que j'y pense, monsieur Verduron, ajouta-t-il en se reculant assez loin de Sabine et de Suzanne, et faisant signe à l'armateur de venir auprès de lui, écoutez-moi donc... j'ai quelque chose de particulier à vous communiquer...

— Ah çà, mon brave, reprit l'armateur en céladonnant, tu veux donc absolument m'éloigner de ces belles dames? C'est donc un complot que tu trames contre ma satisfaction.

— Parole d'honneur, monsieur Verduron, s'écria Segoffin, craignant de voir cette nouvelle tentative inutile, j'ai quelque chose de très-important à vous dire... je ne vous demande que deux minutes.

— Deux minutes! vous l'entendez, belles dames, reprit en riant l'armateur, il ne demande que cela... comme si deux minutes passées loin d'une si aimable société n'étaient pas deux siècles!

— Ah! Monsieur, dit Suzanne, enchantée de cette nouvelle gracieuseté, c'est trop aimable.

— Vous le voyez, mon pauvre Segoffin, dit à son tour Sabine, qui commençait à trouver M. Verduron fort amusant, il faut vous résigner.

— Mais, Monsieur, s'écria le maître canonnier véritablement alarmé, je vous dis, moi, qu'il faut que je vous parle en secret, et à l'instant même.

M. Verduron tenait beaucoup trop à coqueter auprès des deux femmes pour se rendre au désir de Segoffin, désir dont il ne pouvait d'ailleurs soupçonner l'importance. Aussi lui répondit-il du ton le plus folâtre :

— Allons, mon brave, ne prends pas cette grosse et terrible voix, tu ferais peur à ces belles dames; je te promets une audience particulière lorsqu'elles nous priveront de leur tout aimable présence.

— Eh bien! alors... écoutez au moins que je vous dise... s'écria le malheureux Segoffin, poussé à bout, en s'approchant pour parler bas à l'armateur.

Mais celui-ci se recula et dit en riant aux éclats :

— Se chuchoter à l'oreille devant des dames! ah çà! tu me prends donc pour un mal-appris, pour un sauvage, pour un cannibale?.. Ah! décidément, belles dames, ce gaillard-là veut me perdre dans votre esprit.

— Oh! c'est que vous ne connaissez... sans doute pas l'entêtement de M. Segoffin, ajouta Suzanne; quand il a quelque chose dans la tête, il est impossible de le faire changer d'idée...

Le maître canonnier ne répondit rien et se rapprocha des trois personnages, avec la physionomie d'un homme qui s'abandonne à toutes les chances d'une position désespérée.

— Ainsi, reprit galamment l'armateur en s'adressant à Sabine, c'est à mademoiselle Cloarek que j'ai l'honneur de parler?..

— Oui, Monsieur, répondit la jeune fille, et vous êtes sans doute un des amis de mon père?

— Il n'en a pas de plus dévoué que moi, Mademoiselle, et je serais bien ingrat s'il en était autrement... je lui dois tant!

— Mon père a donc été assez heureux pour vous rendre quelques services, Monsieur?

— Quelques services, Mademoiselle... il a fait ma fortune... rien que cela!

— Votre fortune! reprit Sabine avec surprise, et comment donc, Monsieur?

— Mais, ma belle demoiselle, c'est tout simple. Le...

— Oui, Mademoiselle, se hâta de dire Segoffin en interrompant l'armateur, c'est pour le compte de Monsieur que

votre digne père s'est mis tant de fois en voyage... *en course* *.

— C'est la vérité, Mademoiselle, répondit l'armateur ; et chaque *course* m'amenait presque toujours une riche aubaine. Mais la meilleure aubaine que je devrai à votre cher père aura été celle de pouvoir vous présenter mes hommages, ma belle demoiselle.

Pendant que Sabine répondait de son mieux aux galanteries surannées de M. Verduron, Segoffin, avançant la tête entre Sabine et Suzanne, leur dit tout bas :

— C'est un gros fabricant. Nous placions ses étoffes dans nos voyages, et ça l'a énormément enrichi.

— Alors, Monsieur, reprit Sabine, vous êtes à moitié coupable des inquiétudes que me causait chaque absence de mon père.

— Et Dieu sait, Monsieur, combien Mademoiselle était peu raisonnable à ce sujet-là ! ajouta Suzanne. Figurez-vous qu'elle était alors dans des transes continuelles, comme si son digne père avait eu à courir le moindre danger !

L'armateur, regardant à son tour Suzanne avec ébahissement, lui dit :

— Quelque danger ?.. Ah çà ! vous croyez donc, belle dame, que...

— Mais non... c'est étonnant, s'empressa de dire Segoffin en interrompant encore M. Verduron avec une excessive volubilité, c'est étonnant comme on s'abuse sur certaines choses. On s'imagine que tout est rose dans notre métier ; et, parce qu'il rapporte beaucoup, on croit qu'il n'y a qu'à se baisser et à en prendre, comme si nous ne rencontrions jamais de pratiques récalcitrantes ; mais, comme dit le proverbe : *A corsaire, corsaire et demi,* car souvent nous avons offert à des *marchands* ** qui, avec leur air bonasse, nous donnaient fièrement du fil à retordre.

* En langage maritime, un corsaire *fait la course,* et quand il prend la mer, il *se met en course.*

** Les corsaires appellent les bâtiments marchands des *mar-*

— C'est la vérité, ma belle demoiselle, dit l'armateur à Sabine ; on n'a pas idée comme ces gaillards-là ont souvent la mine trompeuse...

— Aussi, répondit la jeune fille en souriant, ne faut-il pas se fier aux apparences...

— Voilà donc, reprit ironiquement Suzanne, voilà donc à quoi se bornent les grands dangers dont M. Segoffin vient de nous parler d'un air si matamore.

— Ma foi, belle dame, il n'a pas tort, et je vous assure que le dernier combat...

— Un combat ? dit vivement la jeune fille en interrompant l'armateur et le regardant avec stupéfaction, un combat ?

— Comment, reprit à son tour Suzanne non moins stupéfaite, un combat ?... de quel combat... parlez-vous, Monsieur ?

— D'un combat, d'une lutte à outrance, reprit Segoffin en coupant encore la parole à l'armateur, d'une lutte désespérée entre nous et un scélérat d'acheteur qui ne trouvait pas nos *rouenneries* de son goût ; mais, M. Cloarek et moi, nous l'avons si bien endoctriné, qu'il nous a pris nos cent dernières pièces d'étoffes... et...

— Ah çà ! belles dames, que diable nous chante-t-il là, avec ses rouenneries et ses ballots ! dit M. Verduron, qui, plusieurs fois, avait en vain tenté d'interrompre Segoffin. Voyons, perdez-vous la tête, mon brave !

— Comment, je perds la tête ! s'écria Segoffin d'une voix tonnante.

Et, changeant soudain de physionomie, il s'avança sur M. Verduron et lui dit d'un ton menaçant :

— Vous me traitez de fou... vieux drôle que vous êtes !

Le fait est que le maître canonnier, se voyant à bout de ressources imaginatives, et désespérant de pouvoir soutenir plus longtemps cette conversation à double entente, venait de

chands, et souvent des navires armés en guerre se donnent l'apparence de navires de commerce afin de tromper les corsaires et de les attirer à leur poursuite.

se résoudre à un moyen héroïque pour tâcher de sauver le secret de son maître. Aussi, profitant alors du silence de stupeur où restait l'armateur, tout étourdi de ce brusque changement de manières, Segoffin reprit d'une voix plus éclatante encore :

— Oui, vous êtes un insolent... monsieur Verduron, et, si vous m'échauffez les oreilles, je vous secourai les vôtres.

— Segoffin, s'écria Sabine toute tremblante, au nom du ciel! que dites-vous?

— Comment! s'écria enfin l'armateur, tu as l'audace de me traiter ainsi... devant ces dames?

— Emmenez vite Mademoiselle, dit tout bas Segoffin à Suzanne, ça va devenir affreux... elle aurait une crise... vite... vite... emmenez-la.

Puis, faisant de nouveau quelques pas à l'encontre de l'armateur, il ajouta, en le forçant de reculer jusqu'au parapet du saut de loup :

— Vieux papillon poudré à la bergamotte... je ne sais qui m'empêche de te faire faire le plongeon dans ce fossé.

Et il prit au collet M. Verduron, qui s'écria, en tâchant en vain de se dégager :

— Mais ce malheureux est devenu fou à lier! A-t-on vu un pareil forcené! à qui en a-t-il?

— Au nom du ciel! emmenez donc Mademoiselle! ça lui sera désobligeant de voir *plonger* ce vieux drôle, reprit Segoffin en s'adressant à la gouvernante.

Celle-ci n'avait pas attendu le conseil du maître canonnier pour tenter de reconduire Sabine chez elle, en la voyant pâlir et trembler de tous ses membres à cette scène de violence; mais la jeune fille, malgré son effroi et les prières de sa gouvernante, ne voulut pas s'éloigner, regardant comme une lâcheté de laisser un ami de son père en butte aux mauvais traitements du *commis;* aussi, se dégageant de l'étreinte de Suzanne, elle se rapprocha des deux hommes, et, indignée, s'écria :

— Segoffin... votre conduite est déplorable; au nom de

mon père, je vous ordonne de mettre un terme à un pareil scandale.

— Au secours! il m'étrangle! murmurait d'une voix affaiblie M. Floridor Verduron, acculé au parapet du saut de loup. Ah! vieux misérable, le capitaine te...

Ce dernier mot : *le capitaine*, prononcé d'un accent si étouffé qu'heureusement Sabine n'entendit pas, fut la condamnation de l'armateur.

Segoffin saisit M. Verduron à bras-le-corps, le renversa brusquement en arrière, par-dessus le parapet élevé de trois pieds au plus, et les deux lutteurs, tombant sur le talus gazonné, roulèrent jusqu'au fond du saut de loup sans se faire d'ailleurs le moindre mal, tandis que Sabine, ne pouvant plus maîtriser l'épouvante dont la frappait ce dernier incident, s'évanouissait entre les bras de Suzanne.

— Thérèse... au secours!... Mademoiselle se trouve mal, cria la gouvernante; au secours!

La jeune servante accourut bientôt, et, avec son aide, Sabine fut transportée dans la maison.

Cet appel de secours, adressé par la gouvernante à Thérèse, était arrivé aux oreilles de Segoffin, alors étendu au fond du saut de loup et tenant sous lui l'armateur, qui commençait à sortir du premier étourdissement causé par la rapidité *rotatoire* de sa chute.

— Mademoiselle Sabine se trouve mal, il n'y a plus rien à craindre, notre secret est sauvé, se dit Segoffin.

S'asseyant alors sur le revers du talus, le maître canonnier se mit à contempler avec un flegme imperturbable M. Floridor Verduron; celui-ci suant, haletant, soufflant, décoiffé, dépoudré, débraillé, se releva péniblement, et s'adossa, encore tout chancelant, au mur du saut de loup. La surprise, la colère de l'armateur étaient telles, qu'il ne put d'abord trouver une parole; ses joues se gonflaient et se dégonflaient tour à tour, selon les aspirations de sa poitrine oppressée par la fureur; mais s'il était muet, son regard parlait et semblait vouloir foudroyer Segoffin. Celui-ci, profitant de ce silence, dit à

l'armateur avec un accent de bonhomie parfaite, et comme s'ils continuaient paisiblement un entretien :

— Maintenant, mon digne monsieur Verduron, je vas vous expliquer pourquoi je vous ai prié de me suivre dans ce petit réduit écarté.

— Misérable !... s'écria l'armateur exaspéré par le sang-froid du maître canonnier, oser m'injurier, porter la main sur moi...

— Dame ! c'est votre faute, mon bon monsieur Verduron.

— Quelle audace !...

— Je vous ai demandé un moment d'entretien pour affaire particulière, vous m'avez refusé. Il m'a bien fallu manœuvrer de façon à obtenir de vous la commodité du colloque intime dont nous jouissons en ce moment.

— Bien, bien ! ajoute la raillerie à la violence; le capitaine me fera justice de toi, vieux bandit, s'écria l'armateur avec une rage concentrée.

Puis, avisant la pente rapide du talus, il ajouta :

— Je ne pourrai jamais, gros comme je suis, remonter là-haut : je serai obligé d'appeler au secours... de demander une échelle ou de me faire hisser avec des cordes. Ah ! misérable Segoffin ! me mettre dans cette position d'un ridicule atroce, et devant des dames, encore !

Le maître canonnier s'était plu, pendant un moment, à savourer son triomphe, se disant avec complaisance qu'il n'avait pas manqué d'adresse pour sortir du très-mauvais pas ; mais, cette glorieuse satisfaction assouvie, il dit sérieusement cette fois à l'armateur :

— Tenez, monsieur Verduron, je vous demande excuse de ce que j'ai fait; mais, sur l'honneur, j'y ai été forcé.

— Comment ! tu oses encore...

— Écoutez-moi donc : M. Cloarek avait jusqu'ici, pour de graves motifs, caché à sa fille qu'il était corsaire et qu'il faisait la course...

— Il serait vrai ! s'écria l'armateur en passant de la colère à la surprise ; c'est donc pour cela qu'il m'avait caché son

véritable nom et sa résidence, que j'ai eu tant de peine à découvrir?

— Justement... et afin de pouvoir s'absenter ici de temps à à autre, il donnait pour prétexte à sa fille qu'il faisait la commission des rouenneries et autres marchandises.

— Est-il possible?

— Aussi, vous comprenez mon embarras et ma crainte quand je vous ai vu tomber ici comme une bombe!

— C'était donc pour me prier de garder le secret?...

— Que je voulais vous parler en particulier.

— Je n'en reviens pas... Quel bonheur de n'avoir pas compromis le secret du capitaine! Il ne me l'eût jamais pardonné... Maintenant que je me rappelle cet entretien à double entente... je comprends tout.

— Mais, comme c'était marcher sur des charbons ardents ou sur des lames de rasoir que de continuer une conversation pareille, j'ai pris le parti de vous introduire au fond de ce saut de loup, afin de vous éloigner de mademoiselle Cloarek et de sa gouvernante; le moyen était brutal, mais ce qui est fait est fait.

— Segoffin... je te pardonne, dit M. Verduron avec magnanimité; je reconnais même que tu n'as pas manqué d'adresse, car...

L'entretien des interlocuteurs souterrains fut interrompu par un bruit de pas précipités et par la voix de M. Cloarek qui s'écriait :

— Où cela?... où sont-ils?

— Hélas! mon Dieu! ils sont tombés tous deux dans le saut de loup, Monsieur, répondit la voix de Thérèse.

Bientôt Yvon apparut au-dessus du parapet.

A la vue de son armateur, il resta frappé de stupeur, puis, songeant que la présence de M. Verduron pouvait compromettre un secret qu'il avait tant d'intérêt à garder, il s'écria, pâlissant de crainte et de colère :

— Malédiction!... vous ici, Monsieur... vous avez osé...

En trois bonds, Segoffin, encore fort agile, malgré sa boiterie, gravit le talus rapide et vint dire à Cloarek :

— Monsieur Yvon, rassurez-vous... mademoiselle Sabine et Suzanne ignorent tout...

— Ah ! merci Dieu ! dit Cloarek, soulagé d'une appréhension terrible ; je respire... ma fille ne sait rien

---

XVII

Cloarek, rassuré sur les conséquences possibles de la visite de son armateur, voulut s'enquérir de l'objet de sa venue ; il fallait d'abord aviser aux moyens de le retirer du saut de loup. Segoffin alla chercher une corde, jeta l'un de ses bouts à M. Floridor Verduron qui le saisit et parvint, grâce à cette aide, à gravir le talus.

— Venez chez moi, lui dit Cloarek sans cacher son mécontentement ; il faut que je sache, Monsieur, pourquoi vous vous êtes permis, malgré l'incognito que je voulais garder, de venir me chercher jusqu'ici, au risque d'occasionner les plus grands malheurs?

— Vous saurez tout, mon cher capitaine, répondit Floridor Verduron.

Et tandis que ce fâcheux réparait de son mieux le désordre de sa toilette, singulièrement compromise par sa chute au fond du saut de loup, Segoffin racontait à son maître tout ce qui s'était passé depuis l'arrivée de l'armateur.

— Toujours intelligent et dévoué, mon bon Segoffin ! dit Cloarek avec émotion après ce récit. Par ta présence d'esprit et par ton adresse, tu as sauvé notre secret.

— Et Mademoiselle... comment se trouve-t-elle, monsieur Yvon? Je suis bien fâché de lui avoir causé une telle peur... Impressionnable comme elle l'est... Mais de deux maux il fallait choisir le moindre...

— Elle va beaucoup mieux; lorsque je suis arrivé, son évanouissement avait cessé depuis quelques instants, elle était encore très-faible; c'est Suzanne qui, tout indignée contre toi, m'a raconté qu'après un entretien fort paisible avec un négociant de mes amis, tu t'étais soudain jeté sur lui comme un fou furieux, et que vous aviez roulé tous deux dans le saut de loup... Ne comprenant rien à ce récit, je suis accouru, et je sais maintenant que tu m'as rendu un nouveau et grand service...

— Mon cher capitaine, dit l'armateur en finissant de se rajuster de son mieux, je vous en supplie, ne me faites pas paraître aux yeux de vos belles dames... je suis hideux; le fond du saut de loup était rempli de boue, et j'aurais honte d'affronter les regards de votre charmante fille.

— Soyez tranquille... dit Cloarek avec humeur, je n'ai pas envie de vous remettre en sa présence...

Et Cloarek, faisant passer M. Verduron par un corridor de dégagement, l'introduisit dans son cabinet.

Segoffin se disposait à se retirer, lorsque l'armateur lui dit :

— Avec l'autorisation du capitaine, il faut rester, mon brave... ton avis nous peut être fort utile.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Cloarek.

— Priez le vieux Segoffin de bien fermer la porte, mon cher capitaine, et vous allez tout savoir...

Yvon, aussi surpris qu'impatienté, fit signe à son maître canonnier de rester, et dit à l'armateur :

— M'expliquerez-vous enfin pourquoi vous êtes venu me réclamer jusqu'ici, et pourquoi vous n'avez pas respecté l'incognito qu'il me convenait de garder?

— Je vais répondre à toutes vos questions, mon cher capitaine, répondit M. Verduron, qui reprenait peu à peu son air guilleret et dégagé. Or donc, pour entrer en matière... je

vous dirai que nous allons tenir ici tout bonnement un petit conseil de guerre.

— Un conseil de guerre ? dit Cloarek, est-ce que vous êtes fou ?

— Pas si fou, mon brave capitaine... car je viens vous proposer une aubaine d'au moins quatre à cinq cent mille francs pour votre part.

— Me remettre en mer ! dit Cloarek en secouant la tête. J'ai renoncé à faire la course.

— Hélas ! oui, vous m'avez annoncé cette triste résolution, mon cher capitaine, et, au lieu de rester le roi des armateurs de Dieppe, parce que j'avais l'honneur et l'avantage d'armer pour le célèbre capitaine *l'Endurci*... je ne suis que...

— Un mot en passant... dit Cloarek en interrompant M. Verduron, de quel droit avez-vous pris sur vous de faire imprimer une lettre confidentielle dans laquelle je vous faisais part de mon enlèvement et de mon évasion ?

— Comment ! mon brave capitaine, mais ça été une bonne fortune pour tous les lecteurs du *Journal de l'Empire*... qui, comme tant d'autres, sont très-friands de tout ce qui a trait au plus intrépide... au plus illustre de nos corsaires.

— Vous êtes beaucoup trop obligeant, car cette indiscrétion de votre part m'a fort contrarié.

— Puisque votre modestie s'est alarmée ainsi, mon cher capitaine, elle aura beaucoup à souffrir de l'article d'aujourd'hui.

— Comment ! quel article ?

— On parle encore de vous dans le *Journal de l'Empire* que j'ai vu ce matin.

— Et que dit-on ? s'écria Cloarek, craignant pour son secret et songeant que ce journal était reçu dans sa maison. Mordieu ! Monsieur, est-ce une nouvelle indiscrétion de votre part

— Rassurez-vous, mon cher capitaine, l'on n'y parle que de l'intrépide corsaire *l'Endurci*, de sa manière de combattre et d'aborder l'ennemi, etc.; enfin de simples détails sur le marin... mais rien sur l'homme privé.

— C'est déjà trop ! reprit Cloarek avec impatience, quoique rassuré. En tout ceci, vous m'avez été parfaitement désagréable.

— Du moins, mon cher capitaine, je ne l'ai pas fait par mauvaise intention, et puis enfin, *ce qui est fait est fait*, comme dit ce vieux diable de Segoffin, et à tout péché... miséricorde ! n'est-ce pas?

— Soit... mais poursuivez... ou plutôt il est, je crois, inutile de poursuivre... Vous êtes venu ici pour me proposer de reprendre la mer ; je ne veux pas la reprendre... Tout est dit.

— Non, certes, tout n'est pas dit, mon cher capitaine ; prêtez-moi seulement deux minutes d'attention. Voici le fait... Il s'agit d'un trois-mâts de la Compagnie des Indes chargé de lingots et d'espèces monnayées pour environ deux millions de francs... Vous entendez... *deux millions* de francs !

— Peu m'importe...

— Attendez... Ce navire a été très-avarié lors du dernier coup de vent ; il est à cette heure en réparation à Jersey, et il doit en appareiller demain soir à la marée, sous l'escorte d'une corvette de guerre ; je ne vous en dis pas davantage pour le moment.

— Et vous avez raison... Le trois-mâts, fût-il chargé de dix millions, je ne me remettrais pas en mer... je vous l'ai dit.

— Vous me l'avez dit, c'est vrai, mon cher capitaine... mais ce n'est pas votre dernier mot, et ce... pour plusieurs raisons...

— Je n'ai pas deux paroles, Monsieur.

— Ni moi non plus, mon cher capitaine... mais enfin... souvent... malgré nous... les circonstances...

— Encore une fois, j'ai dit non... c'est non.

— Vous avez dit : Non... eh bien ! vous direz : Oui ; voilà tout, mon cher capitaine, reprit l'armateur, comme s'il eût été parfaitement sûr de son fait.

— Monsieur Verduron, s'écria Cloarek en frappant du pied, assez !... assez !...

— Tenez, voyez-vous, n'agacez pas M. Yvon, dit tout bas

Segoffin à l'armateur; je le connais, il y aurait de l'orage pour vous; et comme vous n'êtes pas orné d'un paratonnerre, vous comprenez...

— Mon cher capitaine, reprit M. Verduron, tout ce dont je vous supplie, c'est de m'accorder cinq minutes d'attention, voilà tout.

— Allons, finissons.

— Vous pourrez voir, par le fragment ci-joint d'un journal anglais, et par ce rapport, qui est de bonne source, ajouta l'armateur en remettant quelques papiers à M. Yvon, vous pourrez voir que la corvette de guerre *le Vangard*, qui convoie ce riche et succulent navire, est commandée par le capitaine Blak.

— Le capitaine Blak! s'écria Cloarek.

— Lui-même, répondit l'armateur. C'est, vous le savez, l'un des plus intrépides capitaines de la marine anglaise; et, malheureusement pour nous, il a toujours été si heureux dans ses rencontres avec nos navires, qu'on l'a surnommé le *pourvoyeur des pontons*.

— Puisque c'est ce fameux capitaine Blak qui convoie ce riche navire, il m'eût été doux, quand même il m'en aurait coûté mon dernier œil, dit Segoffin, il m'eût été doux de proprement loger un boulet de dix-huit dans le ventre de ce *pourvoyeur de pontons;* mais, nom d'un petit poisson! je n'ai pas de chance.

— La chance viendra, mon vieux loup de mer.

— Je ne suis pas assez intime avec le bon Dieu pour ça, monsieur Verduron.

— Eh bien! mon cher capitaine, reprit l'armateur, votre silence me dit que vous acceptez; j'en étais certain. Dame! pensez donc, quel honneur et quel profit! quatre à cinq cent mille francs de part de prise! et ramener *le Vangard* à la remorque du *Tison d'Enfer*... le tout en quarante-huit heures... ni plus ni moins... empocher un demi-million et coffrer le *pourvogeur des pontons!*

Au nom du capitaine Blak, en effet, surnommé le *pour-*

voyeur des pontons, de ces sépulcres flottants où chaque fonctionnaire anglais était bourreau et chaque prisonnier français martyr, Cloarek avait frémi; tout son sang, affluant à son visage, l'avait empourpré; les artères de ses tempes, gonflées par l'engorgement du sang, battaient avec violence, et par deux fois ses poings convulsifs s'étaient contractés.

Segoffin, depuis longtemps adonné à de profondes études sur la physionomie de son maître, l'observa très-attentivement; puis il dit tout bas à l'armateur en secouant la tête :

— Ça mort un peu... mais pas assez... il bouillotte... il ne bouillira pas.

Les pronostics de Segoffin se réalisèrent; le pourpre de la colère passa comme une nuée d'orage sur le front de Cloarek. Ses traits assombris et contractés se détendirent; il redevint calme et dit à M. Verduron, en souriant à demi :

— Vous êtes un habile tentateur; mais j'ai un talisman contre vous : c'est la promesse faite à ma fille de ne plus jamais la quitter; vous l'avez vue : vous comprendrez que je tienne mon serment.

— Sans doute, mademoiselle Cloarek est charmante, mon cher capitaine... mais vous ne ferez pas la folie de perdre une si belle occasion. Vous mesurer avec le capitaine Blak et faire une prise de deux millions, ce sera le bouquet de votre carrière de corsaire.

— N'insistez pas...

— Capitaine... mon cher capitaine...

— Impossible ! vous dis-je.

— Segoffin, mon brave loup de mer, joins-toi donc à moi; tu logeras ton petit boulet de dix-huit dans le ventre du capitaine Blak, je t'en réponds... vieux gourmet !

— Segoffin sait que je ne reviens pas sur ma parole, monsieur Verduron; encore une fois, j'ai dit : Non; c'est non.

— Sacrebleu ! il y a des gens d'un égoïsme intraitable ! s'écria l'armateur, furieux du refus de Cloarek; il y a des gens d'une personnalité révoltante ! et vous êtes de ces gens-là..., capitaine !

— Ah çà ! monsieur Verduron, c'est une plaisanterie, reprit Cloarek, ne pouvant s'empêcher de sourire de cette étrange sortie ; vous parlez, mordieu ! de batailles bien à votre aise... et je vous prie de me dire de quel côté est l'égoïsme : vous, restant fort tranquille dans votre comptoir de Dieppe, pendant que les marins des bâtiments que vous armez vont s'exposer aux chances d'un combat terrible...

— Comment! Et n'ai-je pas aussi mes risques, moi, Monsieur? s'écria Verduron ; et les boulets que je reçois... Monsieur....

— Ah! ah! fit Segoffin, foi de canonnier! j'ignorais que vous fussiez dans l'habitude de recevoir une grêle de boulets.

— Certes, Monsieur ! je les reçois... dans mon navire, encore ! Aussi les réparations, les avaries, qui les paye? votre serviteur... et les blessures, et les bras, et les jambes de moins... ce n'est rien non plus cela, apparemment?

— Ah ! ah ! continua Segoffin, vous auriez aussi la mauvaise habitude de perdre comme cela toutes sortes de bras et de jambes, mon pauvre cher homme? Non d'un petit poisson! c'est désastreux.

— Faites donc l'ignorant, vieux damné ! Est-ce que, dans votre dernier et enragé combat, je n'en ai pas été pour cinq jambes et trois bras amputés? Mettez le tout l'un dans l'autre à cinquante écus de pension par membre... et comptez.

— Il faut dire que vous ne donnez pas un sou quand on perd la tête, dit Segoffin.

— Il ne s'agit pas de plaisanter, mais de répondre, s'écria l'armateur de plus en plus animé; car enfin, est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux, moi, pour vous créer d'excellents équipages? Croyez-vous donc, capitaine, que l'espoir d'une petite pension en cas d'avaries majeures ne donne pas du cœur au ventre à nos matelots et n'en fasse de vrais démons pour le feu? Et c'est quand je me saigne ainsi aux quatre membres, que je suis payé par la plus noire ingratitude !

— Ce que vous dites est ridicule, répliqua Cloarek en haussant les épaules; j'ai quadruplé votre fortune.

— Et parce que monsieur le capitaine *l'Endurci* a sa suffisance de richesses ! s'écria l'armateur, il s'inquiète peu que les autres aient ou n'aient point la leur.

— Monsieur Verduron, dit Cloarek, tout à l'heure vous étiez ridicule, maintenant vous êtes amusant : c'est un progrès.

— Je trouve même, ajouta sentencieusement Segoffin, que de même que l'on dit dans notre pays *un Breton... bretonnant,* on pourrait dire à l'endroit de Monsieur : *un bouffon... bouffonnant !*

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria l'armateur exaspéré, eh bien, bouffonnera fort... celui qui bouffonnera le dernier !

— Allons, mon cher Verduron, calmez-vous, reprit Cloarek ; il ne manque pas, Dieu merci ! de braves capitaines corsaires à Dieppe, et plus d'un est aussi capable que moi de vaillamment commander *le Tison d'Enfer,* d'aller à Jersey faire cette bonne capture et livrer un beau combat au capitaine Blak. Ce combat est, je vous l'avoue, la seule chose que je regrette.

— Ainsi, vous refusez, capitaine ?

— Pour la dixième fois, oui

— Positivement ?

— Allons... assez.

— Eh bien donc ! reprit résolûment l'armateur, ce que j'aurais voulu obtenir de vous, capitaine, par la prière et par la persuasion... je l'obtiendrai autrement.

— Que veut-il dire ? reprit Cloarek en regardant Segoffin.

— Quelque drôlerie, répondit le maître canonnier ; toujours *bouffon... bouffonnant.*

— Vous sentez, capitaine, poursuivit Verduron avec un accent sardonique et menaçant, que l'on ne se résigne pas facilement à renoncer à l'éventualité d'une prise d'un demi-million. Aussi quoique je fusse loin de m'attendre à votre refus... j'avais prudemment pris mes petites précautions...

— Vos précautions ?

— *Le Tison d'Enfer* est mouillé au Havre, où il est entré ce matin.

— C'était lui ! s'écria Segoffin, je ne me trompais pas ; c'est lui que j'ai vu louvoyer il y a trois heures.

— Le brick ! s'écria Cloarek, le brick est au Havre ?

— Oui, monsieur Yvon... mais déguisé... oh ! déguisé à ne pas reconnaître, puisque moi qui le connais comme si j'étais son père, j'ai douté, reprit le maître canonnier. Figurez-vous qu'ils vous l'ont barbouillé de gris perruquier, avec une large bande jaunâtre, c'est-à-dire que c'est bourgeois... c'est galiote... c'est patache ! enfin c'est ignoble ! Et avec cette belle dégaîne-là... pas l'apparence d'un canon, Dieu merci ! car ils en auraient rougi jusqu'à la gueule, ces pauvres chéris.

— Ah çà ! Monsieur, dit Cloarek à l'armateur, m'apprendrez-vous ce que tout cela signifie ?

— Le voici... capitaine, répondit Verduron triomphant à son tour : j'ai changé la couleur du brick ; j'ai fait exhausser ses bastingages au moyen de bordages volants, qui, dissimulant sa batterie... le rendent méconnaissable ; excellente précaution, car *le Tison d'Enfer* a fait tant de mal à l'Angleterre, que son signalement est donné à tous les croiseurs britanniques... Aussi, capitaine, grâce au déguisement de votre brick, vous arriverez bien plus facilement à Jersey...

— Ah !.. dit Cloarek en se contenant, décidément vous y tenez ?

— Beaucoup, capitaine, et je fais mieux, *je vous tiens*... Oui, et voici comment : l'équipage est dans l'enthousiasme ; l'attente d'une nouvelle course sous vos ordres a mis le feu au ventre de ces démons incarnés... Ils vous attendent ce soir... et je vous préviens que si vous n'êtes pas au Havre dans une heure... ils seront ici dans deux...

Cloarek, stupéfait de la détermination de l'armateur, regarda Segoffin sans pouvoir d'abord trouver une parole ; puis il balbutia d'une voix altérée par la colère :

— Comment ! vous osez ?..

— Mon Dieu ! ce n'est pas moi qui oserai, capitaine ; ce seront vos matelots, et vous savez si les gaillards sont *oseurs*... Ainsi donc, si vous refusez, vous verrez arriver ici vos cent

cinquante diables enragés, tambours et fifres en tête; ils sont déterminés à enlever de force l'intrépide capitaine *l'Endurci*. Aussi, je crains que les fifres et les tambours de votre équipage n'ébruitent cette fois votre incognito.

— Misérable! s'écria Cloarek désespéré, car il sentait combien le dessein de l'armateur était réalisable; aussi se précipitait-il sur Verduron, sans Segoffin, qui, craignant un danger pour l'armateur, lui fit un rempart de son corps en disant à Cloarek :

— Ah! monsieur Yvon, il a les cheveux blancs... sous sa poudre à la bergamote.

— Assommez-moi... tuez-moi... si vous voulez, reprit l'armateur, vous n'empêcherez pas l'équipage du brick de venir vous trouver si vous n'allez pas à lui.

— Monsieur, dit vivement Segoffin à son maître, en prêtant l'oreille du côté de la porte, calmez-vous... pas si haut! j'entends quelqu'un...

— Ne laisse entrer personne! s'écria Cloarek.

Segoffin courait à cette porte, lorsqu'elle s'ouvrit brusquement; Suzanne, pâle, alarmée, y parut, et lui dit en joignant les mains :

— Ah!... Monsieur, venez... venez vite.

— Qu'y a-t-il?

— Mademoiselle...

— Ma fille!.. qu'a-t-elle?...

— Ah! Monsieur, je suis si émue... venez... venez...

Cloarek, oubliant tout, suivit précipitamment la gouververnante, laissant l'armateur et Segoffin.

— Monsieur Verduron, lui dit le maître canonnier, sans compliment, vous l'avez échappé belle. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de filer votre nœud... et raide...

— Oui, dit l'armateur en prenant à la hâte sa canne et son chapeau, tu peux avoir raison.

— J'ai énormément raison.

— Écoute : tu le sais, au fond je suis bon homme, et après tout je regrette d'avoir mené les choses si loin, pour cette

nouvelle course, car j'ignorais que le capitaine eût une fille et tant d'intérêt à lui cacher qu'il était corsaire; mais maintenant, aucune puissance humaine, pas même celle du capitaine, ne serait capable d'empêcher ces endiablés marins de venir le chercher ici, s'il ne va pas à eux. Ils flairent une capture énorme et un combat acharné; ils seront intraitables; ce que je leur dirais ou rien, ce serait...

— Ce serait la même chose... je les connais... Aussi, en considération de tout ceci, je vous conseille, moi, de filer précipitamment votre nœud; vous avez fourré M. Yvon dans un affreux guêpier; je ne vois pas comment il en pourra sortir. Or, moi, malgré mon air bon enfant, ça me révolte... et quoique, sous votre poudre à la bergamote, il y ait des cheveux blancs, je pourrais, nom d'un petit poisson! me faire illusion et me livrer sur votre personne à toutes sortes de «*sévices graves et de voies de fait,*» comme disait autrefois mon maître... quand il était juge, et...

L'armateur n'en entendit pas davantage; car, malgré ses paroles doucereuses et son flegme habituel, Segoffin paraissait prêt à éclater. M. Verduron se hâta de sortir, et, du seuil de la porte, ajouta ces derniers mots:

— Je pars... Dis en tout cas au capitaine que l'état-major du brick et une partie de l'équipage l'attendent à la taverne de *l'Ancre-d'Or,* sur le quai.

Au bout de quelques instants, l'armateur eut quitté la maison de Cloarek.

Segoffin se dirigea du côté de la chambre de Sabine, afin d'avoir quelques nouvelles sur le dernier événement qui venait de motiver la brusque sortie du capitaine.

XVIII

Segoffin, depuis une demi-heure environ, se promenait avec une inquiétude croissante dans un couloir où donnait la porte d'un petit salon précédant la chambre à coucher de Sabine; de temps à autre, le maître canonnier prêtait l'oreille avec intention et n'entendait rien qu'un bruit confus.

Enfin il vit sortir Suzanne qui s'essuyait les yeux.

— Eh bien! lui dit-il vivement et avec anxiété, comment va Mademoiselle?... qu'est-ce qu'il y a encore, Suzanne?... répondez... répondez donc...

— Vous me demandez ce qu'il y a, brutal que vous êtes, lorsque votre scène de violence de ce matin envers cet honnête négociant, qui est si poli, a jeté Mademoiselle dans une horrible crise nerveuse!...

— Admettons que j'aie eu tort... cette crise avait heureusement cessé, M. Yvon me l'a dit en venant me retrouver au jardin.

— Oui, cette crise avait cessé... mais Mademoiselle était restée dans une prédisposition si nerveuse, que ce qui est arrivé ensuite... l'a replongée dans un état très-alarmant.

— Eh morbleu! je sais l'affaire du saut de loup; parlez-moi de ce qui est arrivé ensuite...

— Certes... vous devez savoir cette affaire, vieux forcené! Précipiter cet aimable homme au fond de ce fossé!

— Suzanne... reprit Segoffin d'une voix grave et émue; au nom de l'attachement que nous portons tous deux à nos maîtres, je vous en supplie... dites-moi ce qui est arrivé...

L'accent pénétré du vieux serviteur toucha Suzanne.

— Eh! mon Dieu!.. reprit-elle, vous savez bien que je suis certaine de votre affection pour nos maîtres... seulement vous avez parfois de si sauvages façons d'agir, et ce matin encore... allons, n'en parlons plus... Il y a une heure, je suis donc venue chercher Monsieur là-haut...

— Ensuite?

— Monsieur est accouru auprès de Mademoiselle... elle a pleuré beaucoup... et cela, comme toujours, l'a un peu calmée... Monsieur a aussi beaucoup pleuré.

— Lui!.. Que s'était-il donc passé?

— Hélas! le seul chagrin de sa vie... s'est ravivé plus douloureux que jamais.

— Comment?

— La mort de cette pauvre Madame...

— Et qui l'a rappelée à M. Yvon?

— Sa fille.

— Mademoiselle Sabine?

— Oui. Jugez combien ce coup a été cruel pour lui!

— Que dites-vous là? s'écria Segoffin avec effroi. Mademoiselle Sabine sait donc ce malheureux secret?

— Elle? Dieu merci, elle l'ignore, elle l'ignorera, toujours, je l'espère.

— Alors, Suzanne... je ne vous comprends plus.

— Tenez, dit la gouvernante en tirant un papier de sa poche, voici ce qui a causé tout le mal.

— Qu'est-ce que cela?

— Le journal de ce matin.

— Eh bien?

— Il contient de nouveaux détails sur ce fameux corsaire, le capitaine *l'Endurci*.

— C'est donc cela... dont cet animal d'armateur nous parlait tantôt, se dit Segoffin.

Et il ajouta tout haut :

— Mais quel rapport ce journal peut-il avoir?..

— Écoutez ce passage, Segoffin; celui-là seul est important, et alors vous comprendrez tout.

Suzanne ouvrit le journal et lut le fragment suivant d'un article intitulé :

Nouveaux détails sur le célèbre capitaine corsaire L'ENDURCI.

« Il n'est pas jusqu'à l'extérieur du capitaine qui n'ajoute encore au prestige dont il est entouré, car chacun de ses matelots est un séide capable de se dévouer pour lui jusqu'à la mort.

« Cet intrépide corsaire est âgé de quarante ans environ ; sa taille, moyenne, est à la fois svelte et robuste ; sa physionomie mâle est expressive ; son œil d'aigle, le port impérieux de sa tête, son allure décidée, tout décèle en lui l'homme né pour le commandement ; l'on ignore son véritable nom et son origine ; mais plusieurs pensent qu'il est Breton, si l'on en juge, disent les uns, d'après le costume qu'il porte invariablement pendant ses croisières ; d'autres pensent, au contraire, que le capitaine *l'Endurci* est Méridional, et qu'il n'adopte le costume breton, que parce qu'il est, par sa forme et par sa commodité, parfaitement approprié aux fonctions et aux habitudes du marin.

« Quoi qu'il en soit, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant, d'après un témoin oculaire, une description exacte de ce costume que ce célèbre corsaire a toujours porté à son bord, depuis qu'il a fait la course ; l'on dit même qu'il attache à l'usage de ce costume une idée superstitieuse.

« Le capitaine *l'Endurci* est habituellement vêtu d'une veste et d'un gilet noirs, rehaussés de petits boutons d'argent ; une large ceinture orange qui supporte aussi ses armes, serre à sa taille d'amples *braies* de toile blanche, semblables aux *morphs* des pêcheurs hollandais ou au jupes des pilotes de l'île de Batz ; de grandes guêtres de peau et un large chapeau, très-bas de forme, complètent ce costume à la fois commode, sévère et pittoresque. »

Puis, après avoir lu ce fragment, la gouvernante ajouta :

— Vous le voyez, Segoffin, le hasard veut que ce corsaire porte un costume breton pareil à celui que portait M. Cloarek lors de cette nuit funeste où Madame est morte, et...

— Ah! s'écria Segoffin en interrompant la gouvernante, je tremble de deviner. A cette lecture, mademoiselle Sabine a cru reconnaître dans ce corsaire le personnage mystérieux qu'elle croit être le meurtrier de sa mère?...

— Hélas! oui, Segoffin; aussi, dans une sorte de délire, a-t-elle dit à M. Cloarek : « *Mon père... le meurtrier de ma mère existe... ne la vengerez-vous pas?* Jugez du désespoir de M. Cloarek. Détromper sa fille, c'est pour ainsi s'accuser lui-même.

— Mais ce journal de ce matin, Mademoiselle l'a donc lu après l'arrivée de M. Yvon?

— Mon Dieu! oui; voici comme cela s'est passé : l'émotion que lui avait causée votre algarade de ce matin, soit dit sans reproche, Segoffin, était déjà calmée... mais la chère enfant éprouvait encore ces tremblements nerveux qui, chez elle, succèdent toujours à ses crises... Vers les onze heures, Monsieur est rentré; il avait l'air rayonnant, mon neveu l'accompagnait, tout aussi joyeux. « Ma fille est chez elle? me dit gaiement M. Cloarek; j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre. » Là-dessus, Segoffin, sans être rapporteuse, je suis bien obligée de raconter à Monsieur votre affaire du saut de loup avec ce digne négociant poudré qui a des manières si gracieuses, et l'effroi que votre violence a causé à Mademoiselle.

— Nécessairement; mais continuez.

— Monsieur court chez sa fille, la trouve presque tout à fait remise, se rassure, lui recommande le calme, le repos, et va vous rejoindre; il avait dit à mon neveu d'aller tout de suite s'occuper dans sa chambre de je ne sais quelle note qu'il lui avait demandée... (et, par parenthèses, le pauvre garçon y est encore... dans sa chambre... je n'ai pas voulu l'attrister en allant lui conter ce qui vient d'arriver à Mademoiselle). Mais cela ne fait rien à la chose; je reste donc auprès

de cette chère enfant. Thérèse, comme à l'ordinaire, apporte le journal; alors... j'ai la malheureuse idée, pour distraire Mademoiselle, de le lui donner à lire; aussi, qu'est-il arrivé? c'est qu'au passage où l'on décrit le costume de ce corsaire... elle a jeté un cri affreux... et... mais, tenez, dit Suzanne en s'interrompant, voilà Monsieur.

En effet, Cloarek, pâle et les traits empreints d'un sombre désespoir, sortait de la chambre de sa fille.

— Suzanne, retournez près d'elle... je vous prie... dit-il à la gouvernante d'une voix altérée; elle vous demande.

Puis s'adressant à Segoffin :

— Toi, viens.

Le vieux serviteur suivit silencieusement son maître dans sa chambre à coucher.

Cloarek, se jetant alors dans un fauteuil, donna un libre cours à ses larmes, jusqu'alors contenues par la présence de Sabine; il cacha sa figure entre ses mains et poussa de sourds gémissements, entrecoupés de sanglots déchirants.

A l'aspect de cette douleur poignante, Segoffin, qui s'émouvait rarement, sentit son œil devenir humide, et debout, près de son maître, il resta silencieux, abattu.

Au bout de quelques instants, Cloarek s'écria d'une voix entrecoupée :

— Oh! que j'ai souffert!.. oh! que je souffre!

— Oui... je vous crois, monsieur Yvon, dit tristement Segoffin, Suzanne m'a tout dit... Ce journal... c'est bien malheureux!

— Non, vois-tu, s'écria Cloarek avec un redoublement de désespoir; non, il est impossible de se figurer combien le souvenir de cette nuit funeste est resté présent... à la pensée de cette malheureuse enfant! Je frissonne encore en songeant avec quelle expression d'épouvante et d'horreur elle s'écriait, presque en délire, en me serrant convulsivement entre ses bras : « Père! père! cet homme... ce meurtrier de ma mère... il existe... » Et comme, dans ma stupeur, je la regardais sans lui répondre, elle m'a dit, avec l'énergie de la haine : « Mais,

père... il vit... celui qui a tué ma mère... celui qui a tué ta femme... Ce meurtre... il crie vengeance ! et cet homme vit encore ! » Et pour la première fois, sur la douce figure de ma fille... je lisais l'expression de la haine... et, de cette haine... je suis l'objet... Ah ! tiens... cette scène horrible a rouvert ma plaie... ravivé mes remords, et tu sais pourtant si j'ai assez souffert... si j'ai assez expié un moment d'entraînement fatal...

— Tenez, monsieur Yvon, ce qu'il y a de pis dans tout cela, reprit Segoffin après un moment de silence, c'est la trame de cet armateur, que l'enfer confonde !..

— C'est à en devenir fou... car, si je reste auprès de ma fille, l'équipage du brick arrivera ici.

— C'est certain... vous connaissez nos hommes.

— Oui, et Sabine alors apprendra ainsi, que moi, le capitaine *l'Endurci*, et le meurtrier de sa mère... c'est tout un... et cette enfant... sur laquelle j'ai depuis tant d'années concentré toutes mes affections... cette enfant, qui est ma vie... ma seule consolation... mon seul espoir... cette enfant n'aura plus pour moi qu'aversion et horreur... et pourtant, tu le sais, toi... toi seul ! le véritable et étrange secret de cette vie, dont ma fille me fera un crime ! et pourtant ce secret, s'il était révélé... me donnerait peut-être le droit d'être fier et glorieux ! Mais, non... elle doit toujours ignorer ce mystère... elle !!!... Et je n'aurai rien... rien, pour combattre l'aversion que ma vie passée doit inspirer à mon enfant ! mais... c'est affreux.. s'écria Cloarek avec un accent déchirant.

Et, après quelques minutes de sinistres réflexions, l'œil égaré, les lèvres contractées par un sourire sardonique, il murmura, se parlant à lui-même :

— Bah !.. elle est riche... elle aime un honnête homme... elle en est aimée... Suzanne et Segoffin lui resteront... Au lieu de m'abhorrer, elle me pleurera, et, pour elle, ma mort sera environnée du même mystère que ma vie.

Cloarek, en disant ces mots, s'était avancé vers un meuble sur lequel était placée une paire de pistolets.

Segoffin n'avait pas perdu son maître du regard ; sautant sur les pistolets avant que le capitaine eût pu s'en emparer, il profita d'un premier moment de surprise de celui-ci pour ouvrir les bassinets et répandre les amorces sur le plancher, puis il replaça froidement les armes à leur place.

— Malheureux ! s'écria Cloarek hors de lui-même, saisissant le vieux serviteur au collet, tu payeras cher ton audace !

— Allons, monsieur Yvon, pas d'enfantillage, revenez à vous.

— Ces pistolets, poursuivit Cloarek, pourquoi les as-tu désarmés ?

Et il secoua vigoureusement Segoffin qui répondit, tout en cédant aux brusques oscillations que lui imprimait le rude poignet de son maître :

— Monsieur Yvon... le temps presse... et se passe... Vous avez mieux à faire qu'à secouer votre vieux Segoffin... comme un arbre dont on veut faire tomber les fruits... je vous le dis, le temps presse, et il est précieux !

Le sang-froid du maître canonnier rappela Cloarek à lui-même ; il murmura, en retombant sur son siége avec accablement :

— Tu as raison... je suis un insensé... Tiens, Segoffin, aie pitié de moi.

— Allons, mordieu ! Monsieur, est-ce vous qui parlez ainsi ?

— Eh ! que veux-tu que je te dise ? que veux-tu que je fasse ? ma tête est en feu... j'ai le vertige.

— Est-ce mon avis que vous me demandez ?

— Parle... toujours.

— Il faut aller au Havre.

— Abandonner Sabine dans l'état où elle se trouve. Redoubler ses alarmes par un départ précipité, par une absence incompréhensible pour elle après mes promesses ! L'abandonner enfin au moment même où elle n'a jamais eu plus besoin de mes soins, de ma tendresse... au moment de la marier, peut-être...

— Mademoiselle Sabine ?..

— Oui, ce mariage m'avait d'abord déplu... et, à cette heure... j'y ai confiance, pour l'avenir de ma fille; mais il faut pour cela que je puisse la guider... entourer ces deux faibles enfants d'une constante et paternelle sollicitude, et c'est dans un pareil moment que j'irais reprendre la mer... risquer encore ma vie, lorsque jamais elle n'a été plus nécessaire à Sabine! car maintenant je retrouve mon sang-froid, ma raison, et, je le sens, tout à l'heure j'étais fou de vouloir me tuer. Merci à toi, mon vieux et fidèle... c'est un crime que tu m'as épargné.

— Je voudrais vous épargner de même la visite de l'équipage du corsaire, monsieur Yvon; il ne faut pas oublier ce danger-là... Si vous n'allez pas à eux, ils viendront à vous.

— C'est moi qui vais aller à eux! s'écria Cloarek, frappé d'une idée subite; oui, je vais à l'instant partir pour le Havre et annoncer à mes matelots que j'ai renoncé à la mer... et ils ne m'imposeront pas leur volonté... ils savent si mon caractère est énergique, si je cède aux clameurs... Tu m'accompagneras... tu as aussi sur eux de l'influence; elle me sera nécessaire... C'est le seul moyen de conjurer le péril qui me menace; il est deux heures, à trois heures nous serons au Havre, et à cinq heures, au plus tard, de retour ici. Ma fille repose un peu, elle ne se doutera seulement pas de mon absence. Allons, viens. Pour ne donner ici aucun soupçon, nous prendrons un cabriolet à l'auberge.

Au moment où Cloarek se dirigeait vers la porte, le maître canonnier, qui n'avait pu l'interrompre, l'arrêta et lui dit d'un ton grave :

— Monsieur Yvon, vous faites fausse route.

— Que veux-tu dire?

— Si vous mettez le pied au Havre, vous ne serez de retour ici qu'après la croisière...

— Tu es fou.

— Je ne suis pas fou.

— Mon équipage m'enlèvera de force, n'est-ce pas?

— C'est propable.

— Et ma volonté?

— C'est votre volonté que je crains..

— Finiras-tu tes énigmes?

— Une fois en présence de nos matelots, vous n'aurez pas la force de leur résister.

— Moi?

— Non.

— Après les raisons que je viens de te donner?

— Rien n'y fera! croyez-moi. Vous allez vous retrouver face à face, cœur à cœur, avec ces enragés qui, tant de fois, ont avec vous bravé mer et tempête, feu, fer et plomb. Vous allez flairer le goudron et la poudre; ces démons vont vous parler à leur manière : du capitaine Blak, le pourvoyeur des pontons!!! et alors... je vous le dis, moi, que, malgré vous, VOUS VOUS SENTIREZ... COMME VOUS SAVEZ... et, quand vous êtes comme ça, le diable n'est pas votre maître, et le bon Dieu encore moins.

— Je t'ai dit qu'à cinq heures je serai de retour ici... sans que ma fille se soit aperçue de mon absence. Tes craintes sont folles. Viens.

— Vous le voulez?

— Suis-moi...

— Ce qui sera... sera, dit Segoffin en suivant son maître et en secouant la tête.

Après s'être informé auprès de Suzanne de l'état de Sabine, et avoir appris qu'elle continuait de reposer, Cloarek, accompagné de son maître canonnier, sortit de sa maison et partit pour le Havre.

XIX

Trois jours se sont écoulés depuis le moment où Yvon Cloarck a quitté sa demeure sans prévenir sa fille de son départ.

Cette habitation, ordinairement si calme, si riante, offre presque partout des traces à peine effacées d'une dévastation récente.

L'un des pavillons attenant au batiment principal a été presque entièrement ravagé par l'incendie; des décombres noircis au feu, des poutres à demi-carbonisées couvrent une partie du jardin.

La porte et plusieurs des fenêtres du rez-de-chaussée du bâtiment principal, brisées et défoncées à coups de hache, sont remplacées avec des planches; de larges taches rouges ensanglantent la muraille, et, à quelques endroits, plusieurs des croisées des étages supérieurs ont été criblées par la mousqueterie.

Il est minuit.

A la clarté d'une lampe éclairant une des chambres à coucher de la maison, on voit Onésime; les draps du lit où il est étendu sont çà et là tachés de sang.

Le neveu de Suzanne semble sommeiller; il est d'une grande pâleur; de temps à autre, une sorte de demi-sourire douloureux erre sur ses lèvres entr'ouvertes...

Une femme âgée, vêtue en paysanne, assise à son chevet, le veille avec sollicitude.

Le grand silence qui règne dans cette chambre est interrompu par le bruit de la porte, que l'on ouvre avec une extrême précaution. Bientôt dame Robert entre, et, recom-

mandant d'un geste à la paysanne de ne pas se déranger, elle s'avance sur la pointe du pied jusqu'au lit de son neveu ; dérangeant alors un peu l'un des rideaux, elle le contemple dans une muette anxiété.

En trois jours, les traits de Suzanne sont devenus presque méconnaissables : la douleur, les angoisses, les larmes les ont marbrés et creusés.

Après avoir silencieusement regardé Onésime pendant quelques instants, Suzanne, se reculant doucement, fit signe à la garde de venir auprès d'elle et lui dit tout bas :

— Comment a-t-il été depuis que je suis venue?

— Il a paru moins souffrant, mais plus agité, Madame...

— Il ne s'est pas plaint?

— Très-peu... Il m'a plusieurs fois demandé des détails sur ce qui s'est passé ; mais, d'après vos ordres... je n'ai rien voulu dire.

— Grâce à Dieu, la connaissance... lui revient?

— Oh ! tout à fait, Madame... On voit même qu'il parlerait davantage... si on répondait à toutes ses questions.

— Il ne m'a pas demandée?

— Oh! si, Madame; plusieurs fois il m'a dit : « Ma tante viendra, n'est-ce pas?.. Ne viendra-t-elle pas bientôt?..» Je lui ai répondu que vous veniez presque toutes les demi-heures... Il m'a fait signe de la tête qu'il me remerciait, et puis il s'est assoupi, mais il s'est plusieurs fois réveillé en sursaut.

— Et il n'a pas paru souffrir davantage de sa blessure?

— Non, Madame... seulement, une ou deux fois il a eu comme de la peine à respirer...

— Pourvu, mon Dieu ! dit Suzanne en joignant les mains et levant au ciel des yeux humides de larmes, pourvu qu'il ne survienne pas d'accident mortel !

—Le chirurgien vous a pourtant rassurée à ce sujet, Madame.

— Il m'a dit qu'il avait bon espoir ; hélas ! rien de plus !

— Madame, je crois qu'il s'éveille, dit la paysanne en écoutant. Car Suzanne et elle s'étaient retirées derrière les rideaux du lit qui les cachaient.

En effet, Onésime fit un léger mouvement sur sa couche et poussa un profond soupir.

— Suzanne avança la tête, s'aperçut qu'Onésime ne dormait pas, et dit à la paysanne :

— Descendez dîner, ma bonne... je vous sonnerai plus tard.

La garde sortit, Suzanne vint s'asseoir à sa place.

A la voix de sa tante, Onésime avait tressailli de contentement; il lui dit, en la sentant assise auprès de lui :

— Vous voilà?.. Oh ! tant mieux !

— Cher... cher enfant... dit la gouvernante avec une émotion difficilement contenue, je viens de t'entendre soupirer... tu souffres donc toujours... ou davantage peut-être ?

— Non... je vous assure... je me sens beaucoup mieux.

— Tu dis cela pour me rassurer?

— Tenez... prenez ma main... Vous savez combien elle était brûlante... voyez !

— Il est vrai... elle l'est moins... Et ta blessure, est-ce qu'elle t'élance encore beaucoup ?..

— J'ai un peu de difficulté à respirer, voilà tout; cela ne sera rien.

— Rien ! mon Dieu! rien... un coup de poignard en pleine poitrine...

— Ma bonne tante...

— Que veux-tu?

— Et mademoiselle Sabine?

— Tout le monde va bien... très-bien, je te l'ai déjà dit.

Onésime secoua la tête d'un air d'incrédulité, et reprit :

— Et M. Cloarek?

— Tiens, mon enfant!... ne parlons pas de ce qui s'est passé... ne me fais pas de questions, je ne saurais y répondre. Quand tu seras tout à fait sur pied, à la bonne heure!

— Écoutez, ma tante... vous refusez de me répondre... de crainte de trop m'agiter... mais, je vous le jure... l'incertitude où je suis sur le sort de mademoiselle Sabine et de M. Cloarek me désole!

— Tout le monde va bien... je te le répète...

— Non, ma tante... non, tout le monde ne peut pas *aller bien*... après cet événement terrible et encore inexplicable pour moi !

— Mais, mon ami, je t'assure que... Allons, voilà que tu t'impatientes, que tu t'agites. Mon Dieu ! combien tu es peu raisonnable, Onésime !.. Je t'en prie... calme-toi.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce ma faute? Pourquoi me laissez-vous dans une pareille anxiété... au sujet de mademoiselle Sabine... de M. Cloarek?

— Mais je me tue à te répéter que tout le monde va bien.

— Et moi je vous dis que c'est impossible, s'écria le jeune homme avec une animation croissante. Comment! dans cette funeste soirée, l'on attaque cette maison de vive force, et au bruit de la fusillade, à la lueur de l'incendie, l'appartement où nous nous trouvions, mademoiselle Sabine, vous et moi, est envahi par une bande de gens furieux, et vous voulez que je croie que mademoiselle Sabine, qui tremblait au moindre bruit, n'a pas éprouvé dans cette soirée une commotion terrible, mortelle, peut-être?

— Onésime... au nom du ciel, écoute-moi.

— Qui me dit qu'elle n'est pas morte?..

— Calme-toi...

— Morte ! ajouta-t-il d'un air égaré, et vousme le cachez. Morte! Si cela était?.. Oh! mon Dieu!

— Mon enfant... je t'en supplie...

— Et M. Cloarek... si sa fille est morte! lui qui l'aimait tant! où est-il? qu'est-il devenu? qu'aura-t-il fait... après un pareil malheur? Je vous dis, moi, qu'il règne dans cette maison un silence de tombe.

— Malheureux enfant! mais c'est du délire.

— Non, ce n'est pas du délire! Hélas! j'ai maintenant ma raison ! avec elle me sont revenus les craintes... les pressentiments... et cela me tue... murmura Onésime en retombant anéanti sur sa couche; car, dans son agitation, il avait eu la force de se dresser sur son séant.

Suzanne, effrayée, se pencha sur son neveu, souleva sa tête

appesantie, lui fit respirer des sels; peu à peu sa faiblesse se dissipa, et il dit à Suzanne qui sanglotait :

— Pardon... pardon... du chagrin que je vous cause. Mais, si vous saviez mes angoisses... si vous saviez ce qu'il y a d'affreux... pour moi... à penser que, le matin même de cette fatale journée, M. Cloarek m'avait fait espérer... un bonheur si grand... si grand!.. que je ne pouvais y croire... Et... maintenant tant d'espérances ne sont plus que larmes et cendres!

— Mais que veux-tu que je fasse à cela? mon Dieu!..

— Vous croyez agir pour le mieux en me cachant tout... je le sais, pauvre et bonne tante... mais, je vous le jure, vous vous trompez... la réalité... si affreuse qu'elle soit... me ferait moins de mal que l'incertitude dont je suis torturé... Quand je ne dors pas... les pensées les plns sinistres m'assiégent... quand je ferme les yeux, ce sont des songes horribles, et je me réveille en sursaut... pour retomber dans des doutes pleins d'alarmes... Non, non, je vous dis que ce n'est pas vivre... J'aime mieux cent fois la mort; c'est au moins une certitude.

Suzanne, effrayée de la croissante exaltation d'Onésime, et craignant qu'en effet les réticences dont elle s'entourait n'eussent un effet funeste, Suzanne s'écria :

— Eh bien! écoute... promets-moi d'être raisonnable... d'avoir du courage...

— Du courage... ah! je savais bien, moi, qu'il y avait de grands malheurs!

– Tu vois bien... que veux-tu que je fasse, que je dise? s'écria la malheureuse femme. Voilà déjà qu'aux premiers mots, tu te désespères.

— Oh! mon Dieu! s'écria Onésime avec terreur, j'en avais le pressentiment!.. elle est morte!..

— Non... non... elle vit, reprit la gouvernante; elle vit.. je te le jure sur le salut de mon âme... elle, te dis-je... Elle a bien souffert... elle a été bien cruellement éprouvée... tu dois le penser, mais sa vie n'est plus en danger.

— Elle a donc été en danger.

— Pendant deux jours... oui, malheureusement; mais,

tout à l'heure encore, j'ai causé avec elle... Son état est aussi satisfaisant que possible.

— Merci ! mon Dieu ! merci !... dit religieusement Onésime. Merci à vous, ma bonne tante... Ah ! si vous pouviez savoir le bien que vous me faites... l'adoucissement que j'éprouve, vous en seriez heureuse !

— Et j'en suis heureuse, mon enfant.

— Monsieur Cloarek est-il ici ?

— Non...

— Il n'est pas auprès de sa fille ?...

— Non, mon enfant... non.

— Où est-il donc?

— On l'ignore...

— Oh ! mon Dieu !... mais, dans cette nuit fatale...

— Il est venu... il a même été blessé... légèrement.

— Et depuis?

— On ne l'a pas revu...

— Mais comment n'est-il pas resté auprès de sa fille? C'est inconcevable ! elle doit mourir d'inquiétude...

— Elle est bien triste, assurément, répondit la gouvernante avec embarras.

— Et cette sanglante attaque, et ces mots effrayants, inexplicables, de mademoiselle Sabine, qu'il me semble avoir entendus comme dans un rêve sinistre, lorsque je croyais sentir ma vie s'écouler avec mon sang ! oh ! parlez ! parlez ! il y a là des choses qui confondent ma raison... Comment, encore une fois, monsieur Cloarek n'est-il pas ici... auprès de sa fille?

— Mon pauvre cher enfant, c'est à grand'peine que je cède à ton désir ; mais dans l'état d'agitation où je te vois... un refus de ma part serait peut-être dangereux.

— Oui... oui, bien dangereux.

— Je te crois... écoute-moi donc... je te le répète, du courage... car les blessures de l'âme sont, hélas ! souvent plus cruelles que les blessures du corps... et c'est surtout à l'âme... au cœur... que cette pauvre Mademoiselle et son père ont été frappés...

— Ma tante... vous le voyez, je suis calme ; j'aurai du courage.

— Tu te rappelles, n'est-ce pas, que, dans l'après-midi de cette funeste soirée, M. Cloarek, qui avait quitté la maison sans qu'on le sût, pour se rendre au Havre, envoya de cette ville un exprès à sa fille pour lui recommander de n'être pas inquiète ; une affaire qui l'intéressait elle-même devant le retenir dehors pendant la soirée... tu te rappelles bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui... répondit Onésime avec un soupir. Mademoiselle Sabine avait même un moment pensé qu'il s'agissait de quelques préliminaires relatifs à cette union... qui me semblait un songe ! Hélas ! oui... c'était trop beau... trop inespéré... cela ne devait être qu'un songe...

— Tu m'as promis, mon pauvre enfant, d'avoir du courage...

— J'en aurai... Continuez, je vous prie...

— Tu te souviens aussi de l'alerte qui avait eu lieu... pendant la soirée même de l'arrivée de M. Cloarek ?

— Oui... ces deux hommes que Thérèse croyait avoir vus...

— La pauvre fille n'avait que trop bien vu... Deux hommes en effet, ainsi qu'on l'a su plus tard, s'étaient introduits dans le jardin, non pour attaquer la maison... mais pour reconnaître le passage...

— Ces deux hommes faisaient donc partie de cette bande armée?

— L'un d'eux en était le chef, mon enfant.

La paysanne, en rentrant, interrompit l'entretien d'Onésime et de sa tante, et fit signe à celle-ci de venir lui parler.

— Qu'y a-t-il ? demanda tout bas Suzanne.

— M. Segoffin vient d'arriver.

— Et Monsieur?

— M. Segoffin est seul ; il a demandé à parler tout de suite à Mademoiselle... Thérèse est allée la prévenir, et elle a fait dire à M. Segoffin d'entrer.

— Et il n'a donné aucune nouvelle de Monsieur ?

— Aucune.

— Dites à Thérèse de prévenir Mademoiselle que si elle a besoin de moi, je descendrai à l'instant.

— Oui, madame Robert.

La garde sortit ; Suzanne revint auprès de son neveu, afin de poursuivre son entretien avec lui.

XX

— Mon cher enfant, dit Suzanne en revenant s'asseoir auprès d'Onésime, maintenant que je t'ai rappelé quelques faits indispensables à l'intelligence de ce que j'ai à te raconter... je poursuis...

— Ce que l'on est venu vous dire... là... tout bas, ma tante, n'était pas une mauvaise nouvelle?

— Non, mon ami... il s'en faut, et... d'ailleurs, je te le dirai plus tard ; mais, pour en revenir à mon récit... tu te souviens qu'aux premières lueurs de l'incendie et aux premiers coups de hache donnés à la porte de la maison, Thérèse est accourue épouvantée nous dire que le pavillon au fourrage était en feu et qu'une troupe armée attaquait la maison... Tu te rappelles notre mortelle épouvante?

— Oui... Oh ! quelle nuit ! quelle nuit !...

— Mais aussi, moi, je me rappelle avec un mélange de terreur et d'admiration l'intrépidité que tu as montrée pendant cette nuit affreuse.

— A quoi bon parler de cela?

— A quoi bon ! Mais parce que cela me fait battre le cœur de fierté ! Cher et brave enfant, je t'entends encore nous dire :

« Ils viennent, la fuite nous est impossible ; je ne peux vous préserver du danger, car, hélas !... mon infirmité m'empêche de le voir... mais je peux du moins vous faire un rempart de mon corps... » Et t'armant au hasard de la barre de fer de l'un des volets, tu t'es précipité à la porte, au moment où elle allait être envahie... et là, pauvre ami, seul, pendant quelques instants, tu as défendu l'entrée de notre chambre avec un courage et une force surnaturels...

— Je vous en prie.... ma bonne tante.... assez... assez à ce sujet.

— Assez ! comment ! lorsque ma seule consolation, en te voyant blessé, est de me souvenir de ta bravoure, de ton dévouement ? Non... non, j'aime à répéter, moi, que la vaillance des plus déterminés aurait pâli auprès de la tienne... Retranché dans l'embrasure de la porte que tu défendais, la barre de fer que tu avais saisie était devenue entre tes mains une arme terrible, et quoique ta mauvaise vue t'empêchât de bien diriger tes coups... tous ceux qui s'approchaient à portée de ton bras tombaient à tes pieds.

— Ah ! pendant cette lutte de peu d'instants, qu'elle devait être l'épouvante de mademoiselle Sabine !... Un tel spectacle... pour elle... si craintive, c'était mourir mille fois...

— Tu te trompes, mon ami.

— Que dites-vous ?

— Sa fermeté était inconcevable... oui... et, à cette heure encore, je me demande par quel prodige, elle.... qu'un rien effrayait, a pu montrer dans cette soirée une pareille force de caractère.

— Mademoiselle Sabine ?

— C'est incroyable, te dis-je ; pendant que tu défendais si vaillamment notre refuge, cette pauvre et chère enfant (il me semble la voir encore) était debout... pâle... mais résolue. Ses premiers mots ont été : « Merci, mon Dieu ! je mourrai seule... mon père est absent. »

— Oh !... c'est bien... d'elle... Toujours son noble et grand cœur.

— Puis, te regardant d'un coup d'œil assuré, presque glorieux, elle m'a dit avec exaltation, en te montrant à moi : « Le crois-tu brave, maintenant?... Il va se faire tuer pour nous; mais au moins nous péririons avec lui. »

— Tant de résignation, dit Onésime en portant la main à ses yeux humides, tant d'énergie chez elle ! cela me confond...

— Peut-être ces cœurs timides, qu'un rien effraye habituellement, s'exaltent-ils au contraire dans les grands dangers!.. Ce qu'il y a de certain, c'est que Sabine s'est montrée héroïque ; elle t'a vu tomber... Lorsque enfin, accablé par le nombre et frappé d'un coup presque mortel, tu as été renversé sans connaissance au seuil de sa porte... quatre de ces bandits, dont le chef avait un bras en écharpe... un grand homme pâle à cheveux roux, se sont alors précipités dans la chambre. « Onésime est mort pour nous!... A notre tour, maintenant. Adieu, Suzanne, » m'a dit Sabine en m'enlaçant de ses bras et en murmurant tout bas : « Adieu! bon père... adieu! »

— Aimante et courageuse jusqu'à la fin! dit Onésime en essuyant ses larmes.

— Je me sentais moins résignée qu'elle. Je venais de te voir tomber sanglant, au seuil de la porte; je me jetai aux pieds du chef de ces meurtriers, en criant : Grâce!... grâce!... Il étendit sa main comme pour ordonner à ses hommes de s'arrêter, et me dit d'une voix menaçante : « Où est le capitaine *l'Endurci?*

— Le capitaine *l'Endurci!* reprit Onésime en regardant Suzanne avec une surprise extrême, ce corsaire dont il y a quelques jours encore nous lisions l'invasion? Pourquoi venait-on le demander ici? au milieu d'un tel désastre? Et d'ailleurs, ces hommes étaient Anglais, je me le rappelle maintenant.

— Tout à l'heure, je t'apprendrai ce que je sais à ce sujet, mon ami... Je te disais donc que l'homme au bras en écharpe, qui paraissait le chef, m'avait demandé où était le capitaine *l'Endurci*... Je me jetai aux pieds de cet homme en m'écriant :

« Cette maison est celle de M. Cloarek, Monsieur; il est absent. Voici sa fille... ayez pitié d'elle !

« — Sa fille! dit cet homme avec un éclat de rire féroce, c'est sa fille!... Ah! tant mieux!... Et toi, me dit-il, tu es sa femme ?

« — Non, Monsieur... je suis la gouvernante.

« — Ah ! c'est sa fille ! » reprit-il encore. » Et il s'approcha de cette pauvre Mademoiselle, dont le courage semblait augmenter avec le danger. Les deux mains croisées sur la poitrine, comme une sainte, elle regardait fièrement le chef de ces bandits.

« — Où est ton père? lui dit-il.

« — Loin d'ici... grâce à Dieu! répondit bravement la pauvre enfant.

« — Ton père est arrivé hier; il se trouvait encore tantôt dans cette maison. Où est-il? où est-il? s'écria ce misérable en la menaçant. » Sabine restait muette; il reprit avec un affreux sourire :

« — J'ai manqué ton père... mais en t'emmenant, toi, je l'aurai... Tu lui écriras d'Angleterre, où je vas te conduire. Tu lui diras où tu es; il bravera tout pour venir te délivrer. C'est là que je l'attends... et je l'aurai. Allons, suis-moi.

« — Vous suivre? s'écria Sabine, vous me tuerez plutôt!

« — L'on ne te tuera pas; tu viendras de gré ou de force : choisis.

« — Jamais! » s'écria la malheureuse enfant. Alors il se tourna vers ses hommes, leur dit quelques mots, et ces bandits se jetèrent sur Sabine. Je voulus la défendre; on me renversa, et, malgré ses larmes, ses cris, elle fut garrottée.

— Mais c'est horrible!... Et quel était donc le sujet de cette haine acharnée contre M. Cloarek ?

— Écoute encore... On venait de garrotter Sabine, lorsque soudain des coups de feu retentissent au loin avec un grand tumulte... et des cris forcénés... Deux hommes du dehors accourent, disent un mot à leur chef, qui les suit et s'élance hors du salon ; il n'y reste que les gens qui tenaient Sabine

garrottée. Alors seulement, pauvre enfant, je pus m'approcher de toi... Je te relevai.

Et Suzanne, encore tremblante à ce souvenir, se pencha sur le lit de son neveu pour le serrer entre ses bras.

— Pauvre ami! reprit-elle; d'abord je te crus mort; aussi, oubliant Sabine... oubliant tout, je sanglotais sur toi, désespérant de te rappeler à la vie, lorsque tout à coup...

Et Suzanne s'arrêta un moment vaincue par l'émotion.

— Oh! parlez!... parlez!...

— Oh!... jamais!.. jamais je n'oublierai ce spectacle!... Au fond du salon, deux de ces misérables tâchaient d'entraîner Sabine... malgré ses cris déchirants... Les deux autres hommes, effrayés du tumulte qui croissait au dehors, s'élançaient à la porte... lorsque tous deux, frappés tour à tour à coups de hache, roulent sur le plancher... L'un de ceux qui entraînaient Sabine a le même sort.

— Mais qui donc les avait frappés?

— Qui? reprit Suzanne en frémissant et baissant la voix, un homme vêtu d'un costume étrange... il portait un chapeau à larges bords, une longue veste noire et d'amples braies blanches... Une hache à la main, il venait de se précipiter dans le salon, suivi de quelques marins.

— O mon Dieu! s'écria Onésime en cherchant à rappeler ses souvenirs; mais il me semble... que mademoiselle Sabine, dans ses accès de terreur, parlait parfois... d'un homme aussi vêtu de cette manière étrange... et qui... était, disait-elle... le meurtrier de sa mère?...

— Hélas!... hélas! dit Suzanne en pleurant, ce souvenir n'était que trop présent à sa pensée.

— Mais, quel était cet homme... qui, vêtu de la sorte, venait ainsi au secours de mademoiselle Sabine?

— Cet homme, répondit Suzanne avec accablement, était le capitaine corsaire *l'Endurci*... cet homme était monsieur Cloarek.

— Lui! s'écria Onésime en se dressant sur son lit, malgré sa faiblesse. Quel mystère!... c'était lui... monsieur Cloarek?

— Oui... il tenait une hache à la main, ses vêtements étaient ensanglantés, sa figure... oh! jamais... non, jamais je n'ai vu de figure si terrible, si effrayante. Il entre... Sabine, ne distinguant pas d'abord ses traits, pousse un cri d'épouvante en disant : *L'homme noir!.,. l'homme noir!...* Monsieur Cloarek s'élance vers sa fille... elle recule avec horreur en s'écriant : « Mon père!.. ah! c'est vous qui avez tué ma mère!... » Et la malheureuse enfant tombe inanimée.

— Oui... oui... ces mots : «*Mon père, vous avez tué ma mère!...* » Je les avais vaguement entendus... en me sentant mourir... Ah! c'est affreux!... affreux!... Quelle horrible découverte!... que de larmes! que de désespoir pour l'avenir!... Lui, un père si tendre... elle, une fille si aimante... entre eux... et pour jamais un abîme... O mon Dieu! vous avez raison... il faut du courage... pour supporter une pareille révélation... Et mademoiselle Sabine... depuis, qu'est-elle devenue?

— La malheureuse enfant, je te l'ai dit, a été pendant deux jours entre la vie et la mort.

— Et monsieur Cloarek?

— Hélas!... on ne sait rien de lui; on dit qu'en entendant sa fille lui reprocher la mort de sa mère, il a poussé un grand cri, s'est enfui comme un insensé, et on ne l'a pas revu...

— Oh! que de malheurs, mon Dieu! que de malheurs! Mais comment monsieur Cloarek avait-il été prévenu de cette attaque? et ces Anglais, d'où venait leur haine contre lui?

— Déjà, dit-on, sur deux ou trois points de la côte, ils ont fait de semblables descentes... portant le ravage dans quelques bourgades isolées; puis, regagnant leurs vaisseaux, ils espéraient s'emparer de Cloarek, qui a, sous le nom du capitaine *l'Endurci,* fait le plus grand mal à la marine anglaise.

— Monsieur Cloarek, lui, corsaire!... Mais comment a-t-il embrassé cette carrière de luttes et de périls? Pourquoi ce mystère à ce sujet envers sa fille?

— Je l'ignore comme toi, mon ami; depuis cette terrible soirée, il n'a pas reparu, je te l'ai dit; les marins de son bâti-

ment, à la tête desquels il est venu et parmi lesquels se trouvait Segoffin, ont emmené prisonniers les Anglais qu'ils n'avaient pas tués. Revenue de ma première épouvante, j'ai partagé mes soins entre Sabine et toi, pendant que Segoffin et plusieurs marins éteignaient le feu du pavillon et tâchaient de faire disparaître les traces les plus visibles de ce désastre.

—Segoffin lui-même n'a pas eu de nouvelles de M. Cloarek?

— Je l'ignore ; mais l'on est venu me dire tout à l'heure que Segoffin, parti depuis hier matin, était de retour; en ce moment , il a un entretien avec Mademoiselle... Peut-être lui apporte-t-il des nouvelles de son père...

— Dieu le veuille!... Mais si M. Cloarek survit à son désespoir... quel éternel sujet de douleur et de larmes... la révélation de ce fatal secret... n'aura-t-elle pas apporté entre sa fille et lui...

— Que veux-tu que je te dise, mon pauvre enfant? De quelque côté que j'envisage l'avenir, partout il me paraît sombre et désolé.

— Ah! vous aviez raison, ma tante... du courage... du courage!.. Oh! oui, il en faut davantage encore pour voir souffrir ceux que nous aimons, que pour souffrir nous-mêmes.

La garde-malade, entrant dans ce moment, dit à Suzanne:

— Madame Robert, M. Segoffin voudrait vous parler, ainsi qu'à M. Onésime, s'il se trouve assez bien pour l'entendre.

— Certainement, répondit vivement le jeune homme en se levant sur son séant.

Bientôt le vieux serviteur parut dans la chambre.

Ce n'était plus cette blême et longue figure sérieusement narquoise, cette physionomie froidement railleuse, qui provoquait tour à tour l'impatience ou la moquerie de Suzanne; le visage du digne homme était profondément triste et accablé; son petit œil, ordinairement si malin, était rougi par des larmes récentes, et l'on voyait aussi quelques traces humides au-dessous de son large emplâtre noir, car si l'œil qu'il avait perdu en bataillant aux côtés de son maître était fermé à la lumière... il ne l'était pas aux pleurs.

Dame Robert n'accueillit plus son vieux compagnon, comme par le passé, la malice aux lèvres et l'ironie dans le regard, elle alla au-devant de lui avec un mélancolique et affectueux empressement.

— Eh bien ! mon pauvre Segoffin, lui dit-elle, quelles nouvelles ? bonnes ou mauvaises ?

— Je n'en sais trop rien... ma chère Suzanne, dit le maître canonnier en soupirant, cela va dépendre de ceci.

Et il tira de sa poche une enveloppe cachetée assez volumineuse.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Suzanne.

— Une lettre de M. Cloarek.

— Grâce à Dieu !... il vit, s'écria Onésime.

— Et sa santé ? demanda Suzanne.

— Que voulez-vous ? loin de sa fille, et après tout ce qui s'est passé, il est comme un corps sans âme... répondit Segoffin. Enfin sa dernière espérance... est dans cette lettre, et cette lettre est pour vous, monsieur Onésime.

— Pour moi ?

— Et je vais vous dire ce que vous en devez faire. Mais d'abord êtes-vous capable de vous lever ?

— Oui, s'écria le jeune homme en faisant un mouvement, oh ! oui.

— Et moi, je dis que non, Onésime, reprit Suzanne ; ce serait d'une horrible imprudence.

— Permettez, ma chère Suzanne, dit Segoffin, je suis autant que vous ennemi des imprudences, mais... (je puis vous avouer cela maintenant) comme depuis une douzaine d'années j'ai été à même de voir par-ci par-là des blessures de tout calibre... il m'en est resté une certaine expérience.

— Hélas ! oui, et à vos dépens, mon pauvre vieil ami... et moi qui vous raillais sur vos blessures lorsqu'elles prouvent votre grand courage et votre dévouement à notre maître !

Et Suzanne se rappelait, non sans attendrissement, avec quelle patiente discrétion le maître canonnier du corsaire avait si longtemps supporté les moqueries dont elle l'acca-

blait au sujet de sa prétendue maladresse qui lui faisait perdre tantôt deux doigts, tantôt un œil.

— Eh bien! Suzanne, reprit-il, ne craignez rien... je vais tâter le pouls de votre neveu, examiner attentivement son *facies*, comme disait notre chirurgien-major, et si je trouve notre brave garçon en état de se lever et de descendre pour une heure dans le salon où il trouvera mademoiselle Sabine... je... Ah! non!... mais non! un instant, ajouta Segoffin en arrêtant d'une main robuste Onésime qui, au nom de Sabine, voulait se jeter hors de son lit, permettez... je n'ai point encore passé ma visite de médecin; faites-moi le plaisir de rester tranquille, ou sinon... j'emporte ma lettre, et je vous enferme... ici à double tour.

Onésime soupira, se tut, et subit avec une impatience haletante l'examen attentif de Segoffin qui, à l'aide de la lampe approchée du lit par Suzanne, s'assura que le jeune homme pouvait, en effet, sans inconvénient, demeurer levé pendant une heure.

— Mais, Segoffin, dit dame Robert toujours inquiète, vous me répondez au moins qu'il n'y a aucun danger?...

— Aucun... fiez-vous à moi.

— Pourquoi ne pas remettre cet entretien?

— Pourquoi? reprit le maître canonnier d'une voix profondément émue, ah! c'est que, voyez-vous... non loin d'ici... il y a quelqu'un qui compte les heures... les minutes...

— Que dites-vous? s'écria Suzanne; est-ce de M. Cloarek que vous parlez?

— Je vous disais, reprit Segoffin sans répondre à cette question, je vous disais que... non loin d'ici... il y a quelqu'un qui attend... la vie ou la mort...

— Grand Dieu! s'écria à son tour Onésime, la vie ou la mort!...

— Ou plutôt l'espoir... ou le désespoir... reprit Segoffin d'une voix grave, et cet espoir... ou ce désespoir dépendra de la lecture de cette lettre; voilà pourquoi, Suzanne... je demande à votre neveu de rassembler toutes ses forces... pour

descendre au salon... car, s'il faut tout dire, ajouta Segoffin d'une voix de plus en plus altérée, avant une heure, le sort de M. Yvon... sera décidé...

— D'après la lecture de cette lettre? demanda Suzanne avec autant de susprise que d'anxiété.

— Oui, répondit Segoffin en tressaillant, et cette lettre, c'est M. Onésime qui doit la lire... à Mademoiselle, en présence de vous et de moi, Suzanne... car j'aurai à donner quelques explications dont M. Yvon m'a chargé... Allons, monsieur Onésime, du calme.. du courage... Mademoiselle est prévenue... *ce qui est fait est fait... ce qui sera sera.*

—Vous, Suzanne, allez nous attendre auprès de Mademoiselle; je vais aider votre neveu à s'habiller.

. . . .

Dix minutes après, Onésime, dont la faiblesse était extrême, entrait, appuyé sur le bras de Segoffin, dans le salon où l'attendait Sabine.

XXI

Lorsque Onésime, accompagné de Suzanne et de Segoffin, entra dans le salon où l'attendait Sabine, il la trouva pâle, accablée, mais grave, presque solennelle ; sa faiblesse l'obligeait de rester à demi étendue sur une chaise longue.

— Monsieur Onésime, dit-elle, veuillez vous asseoir... vous aussi, ma bonne Suzanne, vous aussi, Segoffin...

Les acteurs de cette scène s'assirent en silence et dans une profonde tristesse.

— Avant de commencer cet entretien, reprit Sabine avec un sourire navrant, je dois vous prévenir que je suis très-changée... Ces peurs vagues, involontaires, souvent puériles... dont j'étais obsédée, je ne les ressens plus... Une réalité terrible m'a guérie... Devant elle... tous les fantômes qui, depuis mon enfance, assiégeaient mon imagination, se sont évanouis... Je vous dis cela, mes amis, pour que vous ne gardiez pour moi aucun ménagement... pour que vous me disiez ou plutôt pour que vous me confirmiez toute la vérité... si affreuse qu'elle soit... Maintenant, j'ai le courage et la force de tout entendre... Un mot encore... Je vous adjure, Suzanne, et vous aussi, Segoffin, au nom de votre attachement si éprouvé... pour moi... et pour... ma famille, de répondre loyalement à mes questions... me le promettez-vous?

— Je vous le promets, dit Suzanne.

— Je vous le promets, dit Segoffin.

Il y eut ensuite un moment de silence.

La gouvernante, le vieux serviteur, et surtout Onésime, étaient frappés de l'accent résolu avec lequel s'exprimait Sabine; tout présageait que, quelle que fût sa détermination en suite de cet entretien, cette détermination serait invariable.

La jeune fille reprit :

— Suzanne... vous m'avez vue naître... vous avez été, par votre dévouement et vos soins... l'amie de ma mère... c'est au nom de cette amitié... que je vous adjure de me dire si les souvenirs de mon enfance ne me trompent pas; si mon père... il y a douze ans, vêtu... comme je l'ai revu avant-hier... n'a pas... n'a pas... causé la mort de ma mère?

— Hélas! Mademoiselle...

— Au nom de la mémoire sainte et bénie de ma mère... Suzanne... dites-moi la vérité...

— La vérité... est... Mademoiselle... répondit la gouvernante d'une voix tremblante, la vérité est que, après une scène violente... que Madame a eue avec Monsieur... elle est morte... mais...

— Assez, ma bonne Suzanne, dit Sabine en l'interrompant,

et, passant sa main sur son front brûlant, elle garda un moment le silence.

Triste silence... que personne n'osa rompre.

La jeune fille poursuivit :

— Segoffin... vous avez été le serviteur... le digne serviteur de mon grand-père... vous avez vu naître mon père... vous vous êtes, en tout temps, en toute circonstance, aveuglément dévoué à lui... Est-il vrai que mon père... au lieu de se livrer au commerce, ainsi qu'il le disait, était corsaire et courait les mers sous le nom du capitaine *l'Endurci?*

— Oui, Mademoiselle, c'est vrai, répondit Segoffin en étouffant un soupir.

Après un nouveau silence, Sabine reprit :

— Monsieur Onésime... je me dois à moi-même... je vous dois à vous de vous faire connaître ma détermination... Dans un temps plus heureux, des projets d'union ont été formés pour nous... mais, après ce qui s'est passé... après ce que vous savez et ce que vous venez d'apprendre... je ne vous surprendrai pas, je l'espère, en vous disant que ma vie... ne doit plus être de ce monde...

— Grand Dieu ! Mademoiselle, s'écria Onésime, que dites-vous?...

— Je suis décidée à me retirer dans un couvent... où je désire terminer mes jours...

Onésime ne prononça pas une seule parole, sa tête se pencha sur sa poitrine, ses larmes le suffoquaient.

— Mademoiselle... non... non, c'est impossible, s'écria Suzanne en pleurant; non, vous ne vous ensevelirez pas ainsi... toute vivante...

— Ma résolution est prise... répondit Sabine d'une voix ferme; mais si ce séjour ne vous paraît pas trop triste... ma bonne Suzanne... je serai heureuse de vous voir m'accompagner.

— Jamais je ne pourrai me séparer de vous, Mademoiselle... vous le savez bien... mais vous ne ferez pas cela... vous ne...

— Suzanne, dit Sabine en interrompant la gouvernante,

depuis deux jours j'ai réfléchi au parti que je devais prendre... il ne m'en reste pas d'autre... je vous le dis... ma résolution est irrévocable...

— Et votre père?... Mademoiselle, dit Segoffin, avant de vous séparer de lui pour toujours... et Segoffin appuya sur ce mot *pour toujours*... le verrez-vous au moins une fois?

Sabine parut en proie à une lutte aussi cruelle que violente; puis elle répondit d'une voix altérée :

— Non...

— Ainsi, reprit Segoffin, ainsi... de ce jour... vous êtes morte... pour... lui... il est mort pour vous?

Sabine sembla faire de nouveau un violent effort sur elle-même et reprit :

— Je ne dois revoir mon père que lorsque nous serons pour jamais réunis à ma mère.

— Ah! Mademoiselle... murmura le vieux serviteur désespéré, vous n'aurez pas cette cruauté.

— Non, ce n'est pas de la cruauté, répondit la jeune fille avec une résignation poignante, j'accomplis un devoir filial... une enfant ne peut s'approcher de son père que le cœur rempli de tendresse et de vénération... il doit être pour elle ce qu'elle aime, ce qu'elle respecte le plus au monde... il en a été ainsi jusqu'à présent entre mon père et moi... Cette pensée sera la consolation d'une vie qu'il me faut passer loin de lui...

— Ah! Mademoiselle... si vous saviez sa douleur...

— Segoffin, répondit Sabine en dominant son émotion, je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit à Suzanne : Depuis deux jours, j'ai réfléchi au parti que je devais prendre... ma résolution est irrévocable!

Un silence morne, désespéré, accueillit cette déclaration de Sabine. Pendant quelques instants, l'on n'entendit que des sanglots étouffés.

Segoffin reprit le premier la parole et dit à Sabine :

— Vous ne vous refuserez pas du moins, Mademoiselle, à entendre la lecture d'une lettre de M. Cloarek. C'est la der-

nière chose qu'il attende de vous, car il prévoyait bien l'éloignement que vous devez maintenant avoir pour lui.

— De l'éloignement !.. s'écria Sabine avec une mortelle angoisse; puis, se contenant, elle ajouta : La fatalité seule a tout fait.

— Enfin, dit le vieux serviteur en soupirant... c'est toujours la même chose... M. Cloarek ne vous verra plus; veuillez du moins entendre la lecture de la lettre que j'ai remise à M. Onésime.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, Segoffin, c'est pour moi un devoir de me rendre à cette volonté de mon père... monsieur Onésime... je vous écoute...

Le jeune homme décacheta l'enveloppe que Segoffin lui avait remise.

La lettre que Cloarek écrivait à sa fille était accompagnée d'un billet ainsi conçu :

« Je vous prie de lire à Sabine la lettre ci-jointe, mon cher Onésime ; c'est une dernière preuve d'estime et d'affection que je désire vous donner.

« Puisse ce récit sincère, écrit par un père au désespoir et lu par une voix amie, aller au cœur de sa fille...

« Votre affectionné, Y. Cloarek. »

Après avoir donné connaissance de ce billet à Sabine, Onésime lui demanda s'il pouvait commencer sa lecture.

La jeune fille répondit par un signe de tête affirmatif.

Le jeune homme lut ce qui suit :

A MA FILLE.

« La *fatalité* le veut; je dois me séparer à jamais de toi, mon enfant, car maintenant tu ne saurais supporter ma vue.

« Ce terrible secret, un événement imprévu te l'a fait découvrir.

« Oui, cet homme au costume étrange, qui est resté dans

ton souvenir comme le meurtrier de ta mère... c'était moi...

« Ce corsaire, dont les aventures t'inspiraient tant d'effroi, tant d'horreur... c'était moi...

« Ta mère était grosse d'un second enfant, nous avons eu une vive discussion... la première et la seule de notre vie... je te le jure! Je me suis emporté; ma colère est devenue si effrayante, que, dans la position où se trouvait ta malheureuse mère... elle est morte d'épouvante...

« Mon crime a été double... cette terreur qui a frappé ta mère, pauvre enfant... tu l'as aussi ressentie... Cette douloureuse impression de ton jeune âge a influé... sur ta santé... sur toute ta vie.

« Voilà quel a été mon crime.

« Je dois te dire, à cette heure où il me faut sans doute me séparer pour toujours de toi, quelle a été l'expiation de ce crime.

« Lorsque je t'ai vue orpheline, je me suis demandé ce que tu deviendrais?

« Le peu de fortune personnelle que nous possédions, ta mère et moi, avait été presque entièrement perdue par suite du malheur des temps et d'un procès ruineux; ma place de magistrat, notre principale ressource, m'était retirée; l'on punissait ainsi le scandale causé par mes emportements.

« Je réalisai le peu que je possédais; cela se montait à six mille francs environ.

« Suzanne Robert t'avait nourrie. Cette excellente femme, par ses qualités, par son dévouement, avait mérité de ta mère la plus affectueuse estime. Je dis à Suzanne : « Voici cinq mille francs.... c'est de quoi suffire pendant cinq ans, bien modestement, il est vrai, à votre existence et à celle de ma fille. Je vous la confie; si, à l'expiration de ces cinq années, vous ne m'avez pas revu, vous ferez parvenir à son adresse une lettre que je vous laisse. »

« Cette lettre, mon enfant, était écrite par moi à un homme d'une grande et ancienne famille de France, retiré en Allemagne; je lui avais sauvé la vie pendant la révolution. J'étais

certain que cet homme, ou, à défaut de lui, sa famille, dont la richesse était encore grande, te traiterait comme un enfant d'adoption. Mais je ne voulais t'exposer qu'à la dernière extrémité à recevoir le pain amer de la pitié.

« Ces dispositions prises, je t'embrassai une dernière fois pendant ton sommeil, pauvre et chère enfant, et je partis emportant avec moi mille francs pour toute fortune.

« Segoffin, fidèle et ancien serviteur, voulut courir les hasards de ma destinée : il me suivit.

« Pendant les quelques jours qui précédèrent mon départ, j'avais douloureusement médité sur l'avenir et sur le passé.

« Je m'étais interrogé, étudié, jugé avec une inexorable sévérité.

« La cause de mes malheurs et de mon crime envers ta mère était l'impétuosité de mon caractère... Tout ce qui blessait mes sentiments ou mes convictions, tout ce qui mettait obstacle à ma volonté, faisait bouillir mon sang, exaltait tout mon être, et cette exubérance de forces ne trouvait son expansion que dans la fureur et la violence...

« En un mot, mon vice capital était LA COLÈRE.

« En m'étudiant ainsi moi-même, je me rappelai l'incroyable puissance morale et physique dont je me sentais doué lorsque je cédais à mes emportements.

« Souvent, révolté de certains faits iniques, de certaines oppressions cruelles, j'avais, dans l'effervescence même de ma *colère,* trouvé des forces presque surhumaines pour défendre les faibles et châtier les oppresseurs : ainsi, un jour, j'ai eu seul raison de trois misérables très-résolus qui violentaient une pauvre créature sans défense; et pourtant, dans mon état normal, c'est à peine si j'aurais pu lutter avec avantage contre un seul de ces trois bandits.

« C'est encore dans un de ces moments d'exaspération que j'ai pu arracher à une mort atroce le grand seigneur sur l'appui duquel j'avais autrefois compté pour toi.

« Dans l'ordre moral, la lâcheté, la perfidie, l'improbité,

m'inspiraient le même courroux, la même indignation, mais ce courroux me poussait presque toujours à la violence contre ceux que je trouvais lâches, perfides ou improbes.

« Hélas! mon enfant, en poursuivant cette inexorable étude sur moi-même, je reconnus aussi que ma colère n'avait pas toujours eu des causes excusables ! une contradiction légitime me jetait aussi dans des emportements fougueux. La mort de ta mère en est un terrible exemple.

« Enfin, mon enfant, après ces longues et poignantes observations sur moi-même, après cette minutieuse évocation du passé, j'en suis venu à me résumer ainsi :

« La *colère* est chez moi une passion d'une telle énergie, que ses accès ont toujours décuplé ma vaillance physique et morale. L'effervescence du sang, l'impétuosité du caractère, exaltées jusqu'à leur dernière puissance, la *colère*, en un mot, est donc une *force ?*

« Quand cette *force* a été mise en jeu par des motifs généreux, elle m'a poussé à des actions dont je pourrais m'enorgueillir.

« Quand cette *force* a été, au contraire, mise en jeu par des motifs misérables, elle m'a poussé à des actes dégradants ou criminels... comme celui qui sera l'éternelle douleur de ma vie.

« La *colère* a été ma ruine... ma perte... mon désespoir; elle a tué ma femme... il faut, me suis-je dit, que la *colère* soit mon salut et celui de ma fille...

« Ces mots doivent te sembler étranges, mon enfant... écoute-moi encore...

« Dans ma position de magistrat, ma propension à la colère et les violences qu'elle entraînait me nuisaient, me déconsidéraient... mon caractère, mon esprit, mon tempérament étaient en désaccord continu avec mes fonctions.

« Je devais donc chercher une carrière dans laquelle le vice, ou plutôt la force radicale de ma nature, pût trouver sa libre expansion et s'utiliser ainsi pour moi, pour les miens, pour autrui.

« Cette carrière... je la trouvai...

« Mon grand-père avait été marin, comme nous le sommes presque toujours, nous autres Bretons du bord de la mer.

« La faible santé de mon père lui interdisant la rude profession de mon aïeul, il était entré dans la magistrature. Mais je fus élevé au bord de nos grèves solitaires; et la vue de la mer, les mœurs de nos pêcheurs, leur vie dure, aventureuse et indépendante, laissèrent dans mon cœur des souvenirs impérissables.

« Une circonstance puérile les réveilla, et la seconde phase de ma destinée s'accomplit.

« Voici comment :

« Segoffin, ce serviteur fidèle qui t'a vu naître, a, tu le sais, l'habitude de citer deux ou trois proverbes de notre pays, et de les appliquer à presque toutes les circonstances de sa vie ou de celle d'autrui; l'un de ces dictons qu'il affectionne est celui-ci :

« *Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier.*

« Le sens traditionnel que l'on attache à ces mots dans notre pays, et qui me semble juste, est celui-ci :

« *A chacun le milieu où il doit et peut vivre d'après son organisation.*

« Alors que je cherchais l'emploi de mes facultés, et que, faisant un triste retour vers le passé, je songeais à mon enfance écoulée au bord de la mer, auprès de mon aïeul, vieux et brave marin, Segoffin qui, dans l'état désespéré où il me voyait, ne me quittait jamais, prononça, je ne me souviens plus à quel propos, son dicton favori :

« *Au loup, la forêt; au pigeon, le colombier.*

« Ces mots me firent profondément réfléchir et me mirent sur la voie de la vérité.

« CORSAIRE !... être corsaire !... Lorsque cette idée surgit de mes réflexions... je tressaillis d'espoir.

« C'était une révélation soudaine.

« C'était l'emploi de cette ardeur oisive qui me dévorait.

« Que voulais-je, avant tout? te sauvegarder de la misère,

ma pauvre enfant !... t'assurer une existence heureuse, et pour le présent et pour l'avenir !... enfin, te conquérir une fortune qui te mît à même de te marier un jour selon ton cœur, et d'assurer l'indépendance et le bonheur de l'homme de ton choix !...

« Que voulais-je encore ?... Trouver un milieu où toutes mes forces vives eussent leur libre essor.

« Corsaire !... être corsaire !... pouvais-je avoir une idée meilleure ?...

« Les prises que font les corsaires leur rapportent souvent des sommes considérables... Il m'était donc possible de t'enrichir un jour, mon enfant.

« La vie de corsaire est une vie de luttes, de dangers ; une vie dans laquelle il faut surtout que la furie du courage, que l'exaltation du caractère supplée au nombre, car presque toujours le corsaire est obligé d'attaquer des ennemis qui lui sont de beaucoup supérieurs.

« Encore une fois, pouvais-je mieux rencontrer ?

« La lutte... le combat, c'est mon fait ; la résistance m'exaspère jusqu'à la rage... le péril m'irrite comme un insolent défi, et je le brave comme une menace ; à l'aspect du danger, mon sang bouillonne... je ne sais quelle frénésie s'empare de moi, et, ainsi que mes forces, elle semble s'augmenter en proportion du nombre de mes ennemis...

« Ce n'est pas tout... je te l'ai dit, mon enfant, dans l'ordre moral, l'oppression, la perfidie, la cruauté, soulevaient en moi les plus violentes colères... et contre qui avais-je à me battre comme corsaire ?... Contre un pays abhorré qui, depuis nos terribles guerres, suscitées par sa haine, par son or, par son impitoyable ambition, poursuivait la France avec acharnement... employant tout pour nous combattre, trahison, perfidie, mensonge, atrocités, ne reculant devant rien, hier faussaire pour nous ruiner par de faux assignats, aujourd'hui geôlier, bourreau, pour martyriser, jusqu'à la folie, jusqu'à la mort, nos plus braves soldats dans ses horribles pontons ; l'*Angleterre*, enfin !

« Oh! l'*Angleterre!* Tiens... à cette heure où je t'écris... malgré le désespoir qui m'accable, rien qu'au nom de ce pays, que je hais jusqu'à l'exécration depuis un dernier attentat dont tu as failli être victime, le feu de la colère brûle ma joue, tout se révolte, tout se soulève en moi... mon courroux se rallume, et...

« Mais pardon!.. pardon, ma pauvre enfant!.. pardon d'affliger par ces emportements ton âme douce et tendre, ton âme aimante et ingénue, incapable de toute haine, ou plutôt n'ayant d'aversion que pour le mal!

« Il me fallait du moins te faire comprendre toutes les raisons qui m'engagèrent à entrer dans la seule voie qui me fût ouverte, parce que, dans cette voie seulement, je pouvais donner une libre carrière à mon impétuosité naturelle.

« Ma résolution bien arrêtée, je t'embrassai une dernière fois pendant ton sommeil, je te baignai de mes larmes, et je partis avec Segoffin... »

La lecture d'Onésime fut interrompue par un sanglot déchirant que Sabine ne put contenir.

XXII

Sabine, aux premières lignes de la lettre de son père, lue et accentuée par Onésime avec la plus touchante émotion, s'était sentie profondément remuée.

Les aveux simples et sincères de Cloarek, ses remords de l'emportement dont la violence avait causé la mort de sa

femme, sa résolution d'expier ses fautes ou plutôt d'utiliser, en vue du bonheur à venir de sa fille, la fougue invincible qu'il sentait en lui, la tendresse paternelle qui toujours avait dominé ses résolutions, tout concourait à remplir le cœur de Sabine de commisération pour des malheurs auxquels la fatalité du tempérament avait eu tant de part.

En voyant la jeune fille si vivement impressionnée, Segoffin, Suzanne et Onésime eurent une lueur d'espoir.

Le maître canonnier et la gouvernante échangèrent un regard d'intelligence et se rencontrèrent dans cette pensée : qu'il ne fallait pas prononcer une parole pendant cette interruption, et laisser silencieusement Sabine sous l'empire de ses réflexions.

Aussi, au bout de quelques instants, Suzanne, se penchant à l'oreille de son neveu, lui dit à voix basse :

— Tout n'est pas désespéré... Continue, continue, mon cher enfant...

Onésime continua ainsi :

« Segoffin et moi nous nous sommes rendus à Dieppe. De là partaient, à cette époque, les corsaires les plus aventureux; et nous nous sommes tous deux engagés comme simples matelots. Il me fallait faire le rude apprentissage de cette profession.

« Nous avons ainsi entrepris plusieurs courses. Dans nos moments de repos ou de relâche, j'étudiais assidûment les mathématiques et la théorie de l'art nautique, afin de pouvoir, lorsque j'aurais acquis assez d'expérience pratique, commander à mon tour un corsaire.

« Cet apprentissage a duré deux ans, pendant lesquels nous avons livré de bien sanglants combats.

« Ce que j'avais prévu arriva.

« Cette vie de lutte, de périls, était mon élément. A l'approche d'un abordage avec les Anglais, je ressentais tous les symptômes d'une sourde *colère*... Une fois le combat engagé, cette furie éclatait comme la foudre et décuplait mes forces.

« Une chose te paraîtra étrange, mon enfant, et pourtant elle est explicable.

« Après avoir ainsi donné un libre essor à ma fougue, et lorsque j'avais ainsi dépensé cette exubérance de vie qui débordait en moi, je me sentais pendant longtemps plus calme et comme apaisé...

« C'est à ce point que, dans les relations habituelles de la vie, ces contrariétés, ces oppositions souvent puériles, qui autrefois me mettaient hors de moi, me trouvaient alors presque toujours indifférent et paisible; aussi bien des fois, mon enfant, je t'ai entendue, depuis quelques années, louer la patiente et conciliante facilité de mon caractère.

« Faut-il attribuer ce changement au progrès de l'âge? Je ne sais; peut-être, au contraire, en est-il de certaines natures violentes comme de ces coursiers pleins de sang et d'ardeur, que l'inaction rend farouches, indomptables, dangereux, tandis qu'ils deviennent sans pareils à la chasse ou à la guerre, parce qu'ils trouvent à y déployer l'énergie dont ils sont dévorés.

« Loin de moi, mon enfant, la pensée de t'attrister par le récit de ce que d'autres ont appelé *les exploits* de ton père.

« Je te dirai seulement qu'après deux années de service comme matelot, on m'offrit d'être second à bord d'un célèbre corsaire.

« Après dix-huit mois passés dans ce grade subalterne, mon renom était tel, qu'un armateur me proposa le commandement de l'un de ses corsaires, nommé LE TISON D'ENFER. Depuis ce temps, j'ai toujours servi comme capitaine, et le nom bizarre du premier bâtiment que j'avais commandé a été conservé par mon armateur à tous les navires que j'ai montés.

« Le hasard a voulu que je n'aie jamais été blessé; j'ai reçu l'autre soir ma première blessure en venant à ton secours.

« Je n'ose t'avouer à quelle cause j'attribue, par une superstition étrange, la chance d'avoir été jusqu'ici épargné au milieu de tant de combats sanglants... Il me faudrait pronon-

cer encore le nom de ta mère, et cela raviverait tes douleurs.

« Le bon Segoffin ne m'a jamais quitté : son courage, son sang-froid naturel, me l'ont rendu précieux comme maître canonnier; car il faut, pour ce métier, conserver au milieu des périls et du tumulte du combat un calme inaltérable, une main ferme et un coup d'œil d'une justesse infaillible.

« Malheureusement le sort inconcevable qui m'avait toujours protégé n'a pas été aussi favorable à Segoffin : il a reçu plusieurs blessures graves, et, à notre dernier combat, sautant avec moi à l'abordage, il a perdu un œil d'un coup de pique. Te dire, mon enfant, l'admirable dévouement de ce digne homme serait impossible; ce n'est plus un serviteur pour moi, c'est un ami.

« Pendant ces années où j'ai fait presque continuellement la guerre, mes prises ont été très-considérables; j'ai pu, ainsi que je l'avais espéré, assurer ton sort, et t'entourer de tout le bien-être possible.

« Une dernière explication, mon enfant :

« Je connais ta tendresse pour moi : je m'étais, hélas! aperçu, au retour de ma première absence, que, par suite de la terreur dont tu avais été saisie lors de la mort de ta pauvre mère, tu avais contracté une sorte de maladie nerveuse; cela te rendait sujette à des accès de frayeur involontaire; je te savais enfin douée, comme ma pauvre Jenny, d'une sensibilité aussi rare qu'excessive; je résolus donc, d'accord avec Segoffin, de te cacher mon dangereux et aventureux métier... car pour toi, chère enfant, ce n'eût pas été vivre que d'être sans cesse en proie aux inquiétudes, aux alarmes que ta tendresse filiale se fût encore exagérées, en songeant aux périls que je pouvais courir loin de toi.

« Il fut convenu avec Segoffin, qu'à tes yeux et à ceux de Suzanne, nous serions censés nous occuper du commerce de rouenneries et du placement de ces marchandises; nos fréquentes absences s'expliquaient ainsi; je m'étais arrangé de façon à ce que les lettres que tu m'adressais des endroits convenus entre nous me fussent envoyées à Dieppe : lorsque

j'y revenais après une croisière, je les recevais, et je datais mes réponses des divers lieux d'où je les faisais ensuite parvenir, grâce à quelques mesures facilement organisées.

« Telles étaient, mon enfant chérie, les minutieuses précautions que je devais prendre, afin de te laisser dans l'erreur et de ne pas éveiller tes soupçons.

« Pardonne-moi ces mensonges... leur nécessité sera mon excuse auprès de toi.

« Il y a deux ans, les médecins m'avaient assuré que l'air de la mer, salubre et fortifiant, serait bon pour ta santé; je te fis venir d'Orléans; j'achetai cette maison et je t'y établis, ce bourg se trouvant à une assez grande distance de Dieppe, où je m'embarque ordinairement. Mon secret avait été fidèlement gardé jusqu'ici, grâce à mon nom de guerre de capitaine *l'Endurci;* jamais ni toi, ni Suzanne, n'aviez soupçonné que ce redoutable corsaire dont les sanglants exploits te causaient tant d'épouvante fût ton père, M. Yvon Cloarek, commerçant en rouenneries.

« Maintenant, chère et tendre enfant, tu connais ma vie... toute ma vie; je ne te fais pas ces aveux pour changer ta résolution... Ma présence, je le prévois, te serait désormais trop pénible : mais je ne veux pas te quitter sans t'avoir dévoilé le mystère dont ma conduite a été jusqu'ici enveloppée.

« Maintenant, adieu et pour toujours; adieu, ma bien chérie et tendre enfant!

« Ma dernière consolation sera de te laisser des chances de bonheur certain... Tu aimes dignement, et tu es dignement aimée; le cœur que tu as choisi est noble et généreux. Suzanne sera pour toi une seconde mère... et je te laisse mon bon et fidèle Segoffin...

« Mon notaire a reçu mes ordres pour tout ce qui concerne ton mariage...

« Je désire qu'il soit célébré le *premier du mois prochain,* afin que de loin... mes vœux puissent s'associer à ton bonheur...

« Adieu encore... et pour toujours adieu, ma fille idolâ-

trée... les larmes tombent de ma vue... Je ne puis t'écrire davantage...

« Ton père, qui t'aime comme il t'a toujours aimée,

« YVON CLOAREK.

« Segoffin te dira la cause de mon départ précipité pour le Havre, et comment j'ai pu revenir assez à temps pour te délivrer des misérables qui t'entraînaient. »

Après la lecture de cette lettre, dont la dernière partie fut souvent interrompue par les pleurs d'Onésime et de ses auditeurs... Sabine, pâle, profondément attendrie, cacha sa figure entre ses mains et fit entendre des gémissements étouffés...

Segoffin échangea de nouveau un regard d'intelligence avec Suzanne, et reprit en domptant son émotion :

— Maintenant je vais, si vous le voulez, Mademoiselle, vous apprendre en deux mots... comment M. Yvon est revenu ici à temps pour vous sauver.

Sabine n'ayant pas répondu, le maître canonnier poursuivit :

— Le monsieur poudré que vous avez vu l'autre jour, mademoiselle Sabine, était notre armateur... Il venait engager M. Yvon à une nouvelle course ; il s'agissait d'une prise de deux millions et d'un combat bien tentant ; mais M. Yvon vous avait promis de ne plus vous quitter, il a refusé ; alors l'armateur a signifié à votre père que l'équipage viendrait ici... le chercher de gré ou de force... Afin d'éviter ce malheur qui vous eût tout appris... nous sommes partis pour le Havre : notre brick s'y trouvait ; une partie de l'équipage était réunie dans une taverne. Monsieur Yvon est accueilli avec une joie... un enthousiasme !!.. Enfin, Mademoiselle, c'était du délire... comme toujours, d'ailleurs, lorsqu'on le revoyait à bord... Car il est, voyez-vous, aussi tendrement aimé... de ces endiablés corsaires qu'il est aimé... dans sa maison... C'est qu'aussi s'il est sévère... il est juste... bon et humain. Il y a plus d'un capitaine marchand en An-

gleterre, allez... Mademoiselle... que M. Yvon a pris et qu'il a renvoyé libre et avec tout ce qu'il possédait personnellement ; savez-vous pourquoi ? parce que la première question que votre père faisait à un prisonnier était celle-ci :

« — *Avez-vous une fille?* »

S'il répondait : *oui*, continua Segoffin, sans paraître remarquer un mouvement de Sabine, s'il répondait *oui*, son compte était bon, et M. Yvon me disait :

« — *J'aime trop ma petite Sabine pour garder prisonnier un homme qui a une fille !* »

Aussi, mademoiselle Sabine, vous avez, sans vous en douter, rendu des filles et des pères bien heureux en Angleterre... Mais, pardon, il ne s'agit pas de cela. Voici donc M. Yvon au milieu de nos corsaires, fous de joie de le revoir; mais bientôt si furieux, quand ils ont appris qu'il ne voulait pas reprendre la mer, qu'il était impossible de leur faire entendre raison. Ils criaient tous : « Nous abandonnerons nos parts de prise au capitaine. Ce n'est pas pour de l'argent que nous voulons nous battre, c'est pour aborder ce brigand de *Pourvoyeur des pontons*.» (On appelait ainsi un intrépide capitaine anglais commandant l'escorte du bâtiment que l'on voulait enlever.) Aussi, tenez, mademoiselle Sabine, j'ai vu M. Yvon dans de bien grands dangers : une fois, entre autres, où il avait à lutter contre l'ennemi, contre la tempête et contre le feu que nous avions à bord ; eh bien ! il ne s'est jamais montré plus courageux que l'autre soir, où il a refusé la plus glorieuse entreprise de toute sa vie de marin, et cela, parce qu'il vous avait promis de ne plus jamais vous quitter. « Oui, » m'a-t-il dit : « j'ai donné à ma fille ma parole de père. C'est encore plus sacré, s'il est possible, qu'une parole d'honneur. » Et ce n'est pas tout... Le refus de M. Yvon a tellement exaspéré l'équipage, que les plus enragés ont été... jusqu'à dire à votre père que, s'il refusait la course, ils croiraient qu'il *avait peur de se battre* avec ce fameux capitaine anglais... Lui! M. Yvon... peur! lui!.. Et là-dessus... savez-vous, mademoiselle Sabine, ce qu'il m'a dit

tout bas, avec un sourire triste que je n'oublierai de ma vie :

« — Pour la première fois de ma vie, ma tendresse pour ma fille vient d'être mise à l'épreuve; maintenant, je le jure, il n'y a pas un père qui aime son enfant plus que moi.»

— Oh! non, s'écria Onésime avec enthousiasme, il n'existe pas au monde un père plus courageux et plus tendre.

— Continuez... oh ! continuez, Segoffin, dit Sabine, dont l'attendrissement et l'émotion devenaient inexprimables.

— A ce reproche de lâcheté, qui, au fond, poignardait M. Yvon, il a répondu froidement que sa résolution était prise ; alors, autre scène. Les corsaires s'écrient : « Emmenons de force le capitaine à bord, le lieutenant fera la route, et une fois en vue du Pourvoyeur des pontons, le capitaine se décidera, nous en répondons. »

Malgré mes efforts et ceux de deux ou trois autres pour faire entendre raison à ces furieux, je ne sais ce qui serait arrivé, tant l'équipage était monté, si un officier du port, sachant que le capitaine du *Tison d'Enfer* était à la taverne, n'était accouru annoncer à M. Yvon qu'un bateau pêcheur venait de donner la nouvelle qu'un grand schooner, d'une apparence suspecte, louvoyait en vue des falaises, comme s'il voulait tenter un débarquement sur la côte, ainsi que cela était arrivé depuis quelques jours sur d'autres points... L'officier du port venait engager le capitaine du *Tison d'Enfer*, en l'absence de tout bâtiment de guerre, à appareiller à l'instant afin d'aller attaquer le schooner s'il voulait en effet tenter un débarquement. M. Yvon devait obéir : c'était défendre le pays... Nous courons aux canots, nous arrivons à bord du brick ; le vent était bon, nous filons notre câble, et nous longeons la côte pour découvrir le schooner. Ici, mademoiselle Sabine, je dois vous parler d'une chose que M. Yvon n'a pas osé vous avouer dans sa lettre, lorsqu'en vous rappelant qu'il n'a jamais été blessé, il vous parle d'une idée superstitieuse : il faut bien vous le dire, mademoiselle Sabine, la vie de votre pauvre père a été par-

tagée comme qui dirait en deux parties... l'une, toute de bonheur... c'était quand il était ici ou qu'il me parlait de vous... l'autre, toute de désolation... c'est quand il pensait à votre chère mère... qu'il aimait autant qu'il vous aime... Suzanne vous l'a cent fois dit comme moi... Enfin... toujours est-il que, dans cette soirée où il l'a perdue... le hasard avait voulu qu'il fût costumé à la mode de notre pays breton pour aller à un bal déguisé...

Aussi, étant toute petite, vous ne l'avez pas reconnu... Lorsqu'après le malheur nous nous sommes engagés comme matelots sur des corsaires, où chacun s'habille à sa guise, M. Yvon m'a dit : « Puisque je m'embarque pour expier un malheur que je pleurerai toute ma vie... je veux toujours porter en mer le costume de notre pays; il est devenu sacré pour moi, car je le portais dans cette nuit funeste où j'ai, pour la dernière fois, serré entre mes bras ma pauvre femme expirante. » Depuis, M. Yvon n'a jamais manqué à sa parole, et cela malgré mes prières, car le bruit s'étant répandu en Angleterre que le fameux corsaire *l'Endurci* portait le costume breton, une fois bord à bord avec nous, c'est surtout sur M. Yvon, si reconnaissable à ses habits, que l'on tirait avec acharnement. Eh bien ! mademoiselle Sabine... quoique votre père payât de sa personne mieux que pas un de nous, il n'a jamais été blessé; or, comme l'on devient toujours un peu superstitieux dans notre métier, M. Yvon a presque fini par croire qu'il y avait comme un charme protecteur attaché à notre costume national... De leur côté, nos marins s'imaginaient aussi que ce costume portait bonheur à l'équipage; ils auraient eu moins de confiance si M. Yvon les eût commandés sous un autre habit que celui sous lequel ils l'avaient vu tant de fois les conduire au feu; voilà pourquoi M. Yvon, en arrivant à bord pour aller combattre le schooner, avait revêtu son costume comme il aurait mis son uniforme, ne croyant pas avoir à débarquer chez lui.

Nous étions en mer depuis trois quarts d'heure, lorsque

nous voyons tout à coup une grande flamme s'élever vers la côte, au-dessus des falaises. M. Yvon s'oriente. Plus de doute, sa maison, où vous êtes restée, est en feu. Presque aussitôt le lieutenant, à l'aide d'une longue-vue de nuit, aperçoit le schooner en panne et toutes ses grandes embarcations au pied de la falaise de Bara... où elles venaient sans doute de débarquer les Anglais. Cette falaise, on la voit d'ici. Épouvanté pour vous, M. Yvon fait mettre la chaloupe à la mer, s'y jette avec moi et vingt de nos hommes... Un quart d'heure après, nous étions ici... M. Yvon recevait sa première blessure en abattant à ses pieds le chef de ces bandits, un capitaine Russell, qui avait déjà machiné contre M. Yvon l'enlèvement que vous avez lu dans les journaux; blessé par votre père et resté prisonnier à Dieppe, il avait trouvé moyen de s'évader et de monter ce nouveau coup. Voilà, mademoiselle Sabine, toute la vérité sur M. Yvon. Il a bien souffert, allez! depuis trois jours... et cela n'est rien... auprès de ce qu'il aura souffrir... jusqu'au jour de votre mariage... car, après cela... comme il vous saura heureuse... je crains bien qu'à bout de forces pour souffrir...

— Mon père!.. s'écria Sabine palpitante de douleur, d'angoisse et de tendresse, où est mon père?

— Mademoiselle, dit Segoffin en tressaillant d'espoir, je ne sais... si je dois....

— Mon père!.. répéta la jeune fille, il est ici?..

— Peut-être... n'est-il pas loin... répondit Segoffin presque fou de joie, mais s'il revenait, ce serait pour ne plus s'en aller...

— Oh! qu'il me pardonne seulement d'avoir un moment méconnu sa tendresse... et sa courageuse expiation... Qu'il me pardonne... et ma vie entière lui sera consacrée... Mon Dieu! vous vous taisez... vous pleurez tous... vos regards se tournent de ce côté... il est là!.. joies du ciel!.. mon père est là!... s'écria Sabine dans une exaltation radieuse en courant à la porte d'une chambre voisine.

Cette porte s'ouvrit soudain. Le père et la fille s'embrassèrent dans une indicible étreinte...

. . . .

Un mois après, sous les auspices de M. Yvon Cloarek, un double mariage unissait Suzanne et Segoffin, Sabine et Onésime.

Une cure merveilleuse du célèbre docteur Gasterini, ancien ami du corsaire, et aussi grand médecin que grand gourmand, avait rendu la vue à Onésime.

En revenant de la messe, Segoffin dit à Suzanne d'un air triomphant :

— Eh bien! ma chère, avais-je tort de vous dire : *Ce qui sera, sera*. Vous serez madame Segoffin... L'êtes-vous, oui ou non?

— Que voulez-vous, méchant homme, répondit dame Segoffin avec un soupir railleur, quoiqu'elle fût aussi fière d'être au bras de son mari que s'il eût été l'un de ces *héros de la grande armée* qu'elle avait tant admirés, il faut bien se résigner : *Ce qui est fait, est fait.*

FIN DE LA COLÈRE.

Coulommiers. — Typographie Paul BRODARD.